

Faculté de philosophie, arts et lettres

L'humanisme civique au service de Philippe le Bon

Les valeurs de la noblesse dans le *Débat* et la
Controversie, traduits par Jean Miélot dans le
manuscrit 9278-80 de la KBR

Auteur : Henry Bisilliat Donnet

Promoteur : Gilles Lecuppre

Lecteurs : Elodie Lecuppre-Desjardin et Baudouin Van den Abeele

Année académique 2019-2020

Master en Histoire, finalité spécialisée en archivistique

Henry

HIST 2 MA, finalité archivistique

Bisilliat Donnet

Noma : 0588-14-00

LHIST2892: MÉMOIRE

« L'HUMANISME CIVIQUE AU SERVICE DE PHILIPPE LE BON »

**« LES VALEURS DE LA NOBLESSE DANS LE *DÉBAT* ET LA
CONTROVERSIE, TRADUITS PAR JEAN MIÉLOT DANS LE
MANUSCRIT 9278-80 DE LA KBR »**

Promoteur : Lecuppre Gilles

Lecteurs: Lecuppre-Desjardin Elodie

Van den Abeele Baudouin

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE, ARTS ET LETTRES

COMMISSION DU PROGRAMME D'HISTOIRE

Année académique 2019-2020

« Être noble, cela veut dire vivre en montrant l'exemple. »

Vincent Bisilliat Donnet, écuyer

Juin 2020

À mon père

Remerciements

Je souhaite adresser mes premiers remerciements à ma mère, Laurence, et à mon frère, Louis, qui ont pris sur eux les charges administratives qui suivirent le décès de mon père. Sans eux, je n'aurais pas eu la force d'écrire ce mémoire et de régler nos affaires familiales. Durant ces longs mois de deuil, entachés par la crise sanitaire de la covid-19, ils m'ont soutenu inlassablement dans mon travail. Au même titre, je veux remercier ma chère Zoé pour son soutien inébranlable et son aide précieuse.

Mille mercis à mon promoteur, Gilles Lecuppre, pour son suivi et son expertise tout au long de ce procédé qui débuta en 2017.

Un grand merci général à la Commission de programme d'Histoire qui a réagi à la crise sanitaire en donnant l'opportunité aux étudiants les plus touchés de prolonger leur année d'étude d'un quadrimestre afin de pouvoir terminer les mémoires, les TFE et les stages.

Enfin, je transmets ma plus profonde gratitude à Chloé Campos (étudiante en ROGE) qui a relu avec attention ce très long mémoire. Je suis persuadé que certaines fautes d'orthographe ont survécu aux différentes relectures, mais sans son travail, le résultat aurait été catastrophique.

Chapitre 1, Introduction

Au cours des dernières décennies, l'influence humaniste à la cour des ducs de Bourgogne a fortement été sujette à débat. Si certains parlent d'une légère influence, voire d'un penchant de la cour ducale pour le courant italien, d'autres préfèrent parler d'un intérêt pour ce dernier, où les Bourguignons allèrent chercher ce qui servait leurs intérêts politiques et culturels. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, de nombreuses traductions d'ouvrages classiques et contemporains de l'humanisme italien sont faites à la commande et sous l'impulsion de Philippe le Bon (1396-1467). Les premiers textes de ce courant à franchir la porte de la bibliothèque ducale sont deux débats traduits par Jean Miélot. Ce scribe au service du Duc donna une traduction française de deux textes latins, sur les thèmes de l'honneur et de la vraie noblesse. On sait que le Duc et sa cour consultaient volontiers les manuscrits de la bibliothèque. La présence du manuscrit Bruxelles KBR ms 9278-80 dans la bibliothèque de Philippe le Bon n'est donc pas un hasard. Ce manuscrit démontre un intérêt de la cour pour les thèmes de l'honneur, de la noblesse et de la vertu et témoigne également d'un questionnement sur l'essence de ce qui rend quelqu'un noble. Cette remise en question n'est pas nouvelle au milieu du XV^e siècle, mais la recherche de réponse dans le courant humaniste est une nouveauté en 1450, lorsque Jean Miélot termine la traduction.

La noblesse en crise

Au XIV^e siècle, il est connu de tous que les hommes avaient une origine commune selon la Bible. Cependant, la noblesse et la supériorité de cette dernière sur le reste de la population reposent sur le sang et l'hérédité. À cette contradiction, une parade fut trouvée. La Chute a projeté les hommes dans un monde violent et injuste qui implique la nécessité d'une classe qui protège les autres, ce qui justifie la classe nobiliaire. Toutefois, si sa présence dans la société est théoriquement argumentée, la valeur individuelle de chaque noble est sujette à questionnement. La noblesse prône le mérite individuel. Si l'un peut se vanter des actes d'un aïeul, cela ne fait pas de lui quelqu'un de plus noble. Les *Satires* de Juvénal¹ étaient alors bien connues dans la société éduquée dès le XII^e siècle, et son jugement avait fait l'objet de plusieurs commentaires : *Nobilitas sola est atque unica virtus*, la vertu, et non les ancêtres, fait la noblesse. C'est en contradiction directe avec la théorie de la Chute, du sang et de l'hérédité.

¹ Juvénal (I^{er} et II^e siècles) : Poète satirique romain. Il est l'auteur de seize œuvres poétiques rassemblées sous le même titre des *Satires*. Ces dernières ont été très diffusées dans le courant du Moyen Âge.
Source: AUVRAY-ASSAYAS C., « Juvénal, 65 ?-? apr. J.-C. », dans LECLANT J. (éd.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 1187.

Les commentateurs rétorquent qu'un jeune noble qui a comme exemple la valeur et le mérite de ses ancêtres est plus enclin à les imiter.²

Le débat prend de l'ampleur aux siècles suivants. Certains maintiennent l'avis d'une noblesse héréditaire. Evrard de Trémaugon³ lie les chevaliers, les hommes libres et les esclaves à la descendance de Japhet, Sem et Cham, les fils de Noé. Cependant, beaucoup de penseurs vont au-delà de l'hérédité pour réfléchir à ce qui rend quelqu'un noble. Au XIV^e siècle, Bartole de Sassoferrato⁴, dit que ce sont les armes, les charges publiques et les diplômes universitaires qui accordent chacun la noblesse. Enfin, vers la fin du XIV^e siècle, Honoré Bovet⁵ écrit dans son *Arbre de batailles* que la noblesse découle davantage de la vertu que de la lignée, un avis partagé par Christine de Pizan⁶ et Jean de Bueil⁷ au XV^e siècle.⁸

Toutefois, il est également important de prendre en compte les critères de noblesse pour les hommes « du cru ». L'origine familiale reste importante bien que l'hérédité soit discutée dans les cercles de penseurs. Le service militaire ainsi que la capacité à faire la guerre restent prépondérants. La rente seigneuriale, l'exemption fiscale et l'ostentation vestimentaire font

² CONTAMINE P., « Introduction », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 2016, vol. 13, p. 1-2.

³ Evrard de Trémaugon (?-1386) : Auteur et juriste français d'origine bretonne. Il est apparu comme « maître des requêtes » du roi Charles V dès 1374, pour cela il fut dispensé d'enseigner par le pape Grégoire XI. Il fut également Evêque de Dol de 1382 à sa mort. Il aurait écrit le *Songe du Vergier*, un texte sur la doctrine du droit public et particulièrement les liens entre le droit civil et le droit ecclésiastique.

Source : SCHNERB-LIÈVRE M., « Evrard de Trémaugon », *Histoire littéraire de la France*, 2002, t. 42, no 2, p. 281-296.

⁴ Bartole de Sassoferrato (vers 1313-1357) : Grand juriste médiéval, Bartole fut l'élève du juriste Cino da Pistoia et l'ami de Dante. Il apprit l'utilisation du droit romain avec son maître et finit par devenir docteur à l'université de Bologne. Il eut une brève carrière de juge et finit par se consacrer à l'enseignement à Pise puis à Pérouse. Il devint le chef de file de l'école des « bartolistes », prônant le droit romain. Ceci fut ensuite contesté par les humanistes.

Source : GAUDEMET J., « Bartolo (1313/14-1357) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 27 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/bartolo/>).

⁵ Honoré Bovet (1350-1410) : Auteur français et docteur en décret de l'Université d'Avignon. Il est principalement connu pour *L'Arbre des batailles*, le *Somnium super materia scismatis* et *L'apparicion maistre Jehan de Meun*. Parmi les sujets qu'il traite, il y a le droit de la guerre, le Grand Schisme, les malheurs de la France...

Source : BIU H., « Honorat Bovet », *Histoire littéraire de la France*, 2005, t. 43, no 1, p. 83-95.

⁶ Christine de Pizan (1365-1431) : Philosophe, poétesse et femme de lettres françaises d'origine vénitienne. Elle est une figure de proue de l'humanisme en France ainsi qu'une défenseuse des femmes contemporaines. Elle profite du mécénat des grands princes de France pour lesquels elle compose des œuvres lyriques comme savantes (sur des sujets allant de la philosophie, à la politique en passant par le militaire). Parmi ses œuvres savantes on peut énoncer le *Livre de mutation de fortune*, l'*Épître d'Othéa*, le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, le *Livre de la Cité des Dames*, et bien d'autres.

Source : POIRION D., « Christine de Pizan (1365-1431) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 14 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/christine-de-pizan/>).

⁷ Jean V de Bueil (1405-1478) : Homme de guerre et auteur français. Il fut l'un des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, puis amiral de France en 1453. Il écrit *Le Jouvencel*, roman semi-autobiographique sur les événements de la guerre de Cent Ans.

Source : LEFÈVRE S., « Jean de Bueil », dans GRENTÉ G. (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises, Le Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1992, p. 755-757.

⁸ AURELL M., *La noblesse en Occident (V^e-XV^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 133-146.

partie du mode de vie de la noblesse. Enfin, les bonnes manières et les fréquentations sont les critères sociaux qui rendent noble un individu.⁹

Ces interrogations sur l'essence même de la noblesse et le fait d'être noble s'accompagnent d'une crise idéologique après la fin des croisades, auxquelles était liée la chevalerie. Dès lors, la noblesse perd de la vigueur. La haute aristocratie et les princes s'emparent des droits de la noblesse, comme celui de la guerre privée. Tant les classes supérieures qu'inférieures mettent à mal la noblesse. Des soulèvements populaires menacent violemment les nobles au XIV^e siècle (la Grande Jacquerie de 1358 et les Maillotins en 1382 en sont des exemples). À cela s'ajoute l'ascension sociale de nouveaux milieux qui supplantent économiquement la noblesse, dont les revenus fonciers sont en baisse. Ceci force certains nobles à vendre des terres, souvent à la haute noblesse, pouvant se permettre la baisse desdits revenus, ou à des bourgeois voulant monter l'échelle sociale.¹⁰

Enfin, le rôle primaire de la noblesse, la guerre, est menacé par la montée en puissance de l'infanterie, de l'artillerie et des mercenaires professionnels (dont les compagnies d'ordonnance). D'autant qu'avec la diminution des revenus fonciers, de plus en plus de nobles ont du mal à financer leur équipement.¹¹ Dans le courant du XV^e siècle, on a comme conséquence le fait que de moins en moins d'entre eux se font adouber et beaucoup restent écuyer toute leur vie, faute de moyens. Être chevalier adoubé devient une distinction réservée aux membres les plus aisés de la noblesse. On dit alors qu'ils font partie de la « chevalerie ».¹² Si la noblesse est en partie « démilitarisée », le rôle de guerrier n'en reste pas moins important. Jusqu'au XVI^e siècle la cavalerie reste un corps d'armée puissant, où la noblesse y est majoritaire.¹³

Martin Aurell distingue plusieurs noblesses. Les princes du sang sont au sommet de la hiérarchie sociale et forment l'élite aristocratique. Viennent ensuite les riches feudataires qui servent le roi avec leurs troupes, puis les chevaliers moyens et, finalement, les pauvres hobereaux.¹⁴ Ici, nous nous concentrerons uniquement sur les strates les plus élevées de la

⁹ *Ibid.*, p. 134.

¹⁰ CONTAMINE P., « Introduction », *op. cit.* - JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *Bijdragen en mededelingen betreffende de geschiedenis der nederlanden*, 2008, vol. 123, no 4, p. 490-492.

¹¹ CONTAMINE P., « Introduction », *op. cit.*

¹² CARON M.-T., « Les nobles », dans PREVENIER W. (dir), *Le prince et le peuple, Images de la société du temps des ducs de Bourgogne, 1384-1530*, Anvers, Fonds Mercator, 1998, p. 36-37.

¹³ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 507-514.

¹⁴ AURELL M., *op. cit.*, p. 134-138.

noblesse, c'est-à-dire celles qui peuvent se permettre les ouvrages coûteux. Nous étudierons les valeurs de cette élite aristocratique qui avait accès aux manuscrits précieux des bibliothèques de bibliophiles fortunés.

Ces valeurs traditionnelles chevaleresques sont grandement diffusées par les traités de chevalerie qui formalisent les idéaux. Les trois valeurs principales sont la prouesse, la vaillance et la courtoisie.¹⁵ À ces trois-là, nous pouvons ajouter la loyauté et la largesse (qui les distingue des bourgeois, plus économes de leur argent).¹⁶ Ces valeurs basiques de la noblesse évoluent et sont augmentées par d'autres au fil des siècles. L'application de ces valeurs forme la vertu individuelle qui, selon la tendance de la fin du Moyen Âge, rend quelqu'un noble (par opposition à l'hérédité).

Parmi ces nouvelles valeurs, à la cour bourguignonne, on voit apparaître celles du *Bien commun*, de la *Chose publique*, ou encore du *Bien public*. Tant Jean sans Peur (1371-1419) que Philippe le Bon utilisent la notion du *Bien commun* dans la propagande contre les Armagnacs. Jean Petit (vers 1360-1411) y fait même référence lors de sa défense de Jean sans Peur après l'assassinat de Louis d'Orléans en 1407.¹⁷ Plus tard, Philippe le Bon intègre également la protection de la *Chose publique*, avec la défense de la foi catholique, dans les principes de l'ordre de la Toison d'or¹⁸, fondé en 1430.¹⁹ Christine de Pizan, très lue à la cour de Bourgogne, avait exposé les règles du bon gouvernement et des devoirs du prince dans son *Livre du corps de policie*. Elle parle de la « vertu » de ce dernier qui se doit d'aimer Dieu et de le servir (sans pour autant veiller à sa béatitude personnelle), d'aimer le bien, l'accroissement de son pays et de son peuple, mais aussi d'aimer la justice, équitable pour tous.²⁰

¹⁵ *Ibid.*, p 157.

¹⁶ DUBY G. « Chevalerie », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 1 août 2019, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/chevalerie/>).

¹⁷ VANDERJAGT A., *Qui sa vertu anoblist, the concepts of "noblesse" and "chose publique" in Burgundian political thought*, Meppel, Krips repro, 1981, p. 45-49.

¹⁸ Ordre de la Toison d'or : L'ordre de la Toison d'or a été fondé en 1430 par Philippe le Bon avec pour objectif officiel de protéger la chrétienté et « d'honorer le noble ordre de la chevalerie ». Il s'agit de la seule institution « centralisante » des différentes noblesses des possessions de Philippe le Bon. L'ordre permet au Duc de se rapprocher plus intimement des nobles qui, autrement, sont liés à lui par l'hommage vassalique. Parmi ses membres, le Duc intègre la haute noblesse des principautés qu'il gouverne, ainsi que des grands princes étrangers, pour nouer ou fortifier les relations diplomatiques.

Source : PASTOUREAU M., « Un nouvel ordre de chevalerie », dans COCKSHAW P. et VAN DEN BERGEN-PANTENS C. (dir.), *L'ordre de la Toison d'or, de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505), idéal ou reflet d'une société ?*, Turnhout, Brepols, 1996, p. 65-66. – RICHARD J., « Le rôle politique de l'ordre sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire », dans COCKSHAW P. et VAN DEN BERGEN-PANTENS C. (dir.), *L'ordre de la Toison d'or, de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505), idéal ou reflet d'une société ?*, Turnhout, Brepols, 1996, p. 67-70.

¹⁹ LECUPPRE-DESJARDIN E., *Le royaume inachevé des ducs de Bourgogne (XIV^e-XV^e siècles)*, Paris, Belin, 2016, p. 46-49.

²⁰ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 45-74.

Dans les Pays-Bas bourguignons sous Philippe le Bon, les noblesses sont différentes d'une principauté à l'autre. Le Hainaut et le Luxembourg sont très ruraux, alors que la Flandre est urbanisée.²¹ En Flandre la noblesse est particulièrement en état d'insécurité par rapport aux autres principautés. Les nobles flamands étaient extrêmement minoritaires (on estime leur nombre à moins de 0,5 % de la population flamande entre 1401 et 1450) et pratiquaient des activités économiques plus variées que leurs contreparties rurales du reste des principautés sous les Ducs de Bourgogne. La pratique du commerce est assez mal vue pour une noble, car il doit pratiquer le mépris du profit, ce qui le distingue des autres classes. La noblesse flamande est exceptionnelle à ce titre.²²

Avant le regroupement des principautés sous un même dirigeant, la noblesse des Pays-Bas bourguignons était liée à travers plusieurs types de relations dont la majorité était matrimoniale. L'unification des Pays-Bas en un ensemble territorial tenu par un prince a cependant eu des conséquences notables sur les relations préexistantes. En effet, les lieux de rencontres privilégiés par la noblesse deviennent la cour ducale, l'ordre de la Toison d'or et les grands événements organisés par le Duc. À la cour se côtoient les différents rangs de noblesse au service du prince. Cependant, bien que les échanges soient magnifiés par la structure bourguignonne, chaque noblesse reste bien régionale. Il n'y a pas une noblesse unie des Pays-Bas. Ce qui est d'ailleurs prouvé par les événements qui suivent la mort de Charles le Téméraire en 1477 : les nobles réagissent de manière régionale à la conquête de Louis XI (1423-1483).²³

Le prestige du Duc de Bourgogne, son pouvoir, sa cour, sa bibliophilie

Depuis milieu du XIV^e siècle jusqu'en 1477, les ducs de Bourgogne ont vécu une ascension fulgurante, tant au plan politique que territorial. Les ducs de Bourgogne sont des princes français et Philippe le Hardi (1342-1404), fils de Jean II le Bon de France (1319-1364), est le premier duc Valois de Bourgogne. Pair de France, il était fortement impliqué dans la politique française et siégeait au Grand Conseil de France, comme Jean sans Peur après sa mort en 1404.²⁴

Au début du XV^e siècle, la folie du roi Charles VI (1368-1422) et la lutte en résultant pour le dominion sur le Grand Conseil français crée des tensions, puis une rivalité entre Louis

²¹ CARON M.-T., « Les nobles », *op. cit.*, p. 34-36.

²² BUYLAERT F., *Eeuwen van ambitie, de adel in laatmiddeleeuws Vlaanderen*, Bruxelles, Brussel Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten, 2010, p. 14, 83-84, 101-106.

²³ BUYLAERT F., « Les anciens Pays-Bas, nouvelles approches. La noblesse et l'unification des Pays-Bas, naissance d'une noblesse bourguignonne à la fin du Moyen Âge ? », *Revue Historique*, 2010, vol. 653, no 1, p. 3-25.

²⁴ BONENFANT P., *Philippe le Bon, sa politique, son action*, Bruxelles, De Boeck, 1996, p. 21-27

d'Orléans, frère du roi, et Jean sans Peur. Le Duc fait assassiner son rival en 1407, ce qui déclenche une guerre civile entre les Armagnacs et les Bourguignons, en plus de la guerre de Cent Ans. En 1419, une rencontre a lieu entre le Dauphin et Jean sans Peur à Montereau pour établir un traité de paix avec les Armagnacs et une alliance contre les Anglais. Cependant, Jean sans Peur est tué lors de l'entrevue et Philippe devient le nouveau duc.²⁵

Philippe le Bon forme alors une alliance avec Henri V d'Angleterre (1386-1422) contre le Dauphin. Charles VI, fou, est complètement sous l'emprise de Philippe le Bon et concède le traité de Troyes, léguant la couronne française à Henri V, du fait de son mariage à Catherine de Valois, sa fille. Par la même occasion, le traité délie Philippe de son hommage au roi de France, le rendant souverain de ses terres françaises. Cette alliance, favorable au commerce de la laine avec la Flandre, est renforcée en 1423 par le mariage du Duc de Bedford (1389-1435), régent du jeune roi Henri VI (1421-1471), avec Anne de Bourgogne, sœur de Philippe le Bon. En 1429, les Anglais lui proposent la gouvernance de Paris, au nom du roi Henri VI. Cependant, mis à part quelques aides militaires, Philippe le Bon reste hors du conflit et mène une politique indépendante. En 1435, la paix d'Arras marque la fin du conflit burgondo-armagnac, en faveur de Philippe le Bon. Après une brève expédition à Calais, le Duc ne se mêle plus de la guerre de Cent Ans et se concentre sur la nébuleuse bourguignonne jusqu'en 1467.²⁶

Depuis son ascension au principat ducal, Philippe le Bon a agi en « opportuniste agressif ». En effet, il a augmenté ses territoires en profitant de la moindre occasion. En 1429, il acquiert le comté de Namur. Un an plus tard, il devient duc de Brabant, de Lothier et de Limbourg, puis comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande et seigneur de Frise en 1433 en forçant sa cousine, Jacqueline de Bavière (1401-1436), à tout lui céder. Élisabeth de Görlitz (1390-1451), sa tante, lui cède le Luxembourg en 1443. Ainsi les Pays-Bas bourguignons forment les « pays de par-deçà » et le comté de Bourgogne, le duché de Bourgogne, le comte de Nevers et celui de Rethel forment les « pays de par-delà ».²⁷

La centralisation du pouvoir bourguignon commence avec Jean sans Peur. Ce dernier a une place moins proéminente que son père dans le gouvernement français, et il en voit d'ailleurs son revenu annuel diminuer drastiquement par rapport à celui de Philippe le Hardi. Pour pallier à ce manque d'argent qui le force à emprunter auprès des villes et de ses officiers, Jean sans

²⁵ BOVE B., *Le temps de la guerre de Cent ans 1328-1453*, Paris, Belin, 2009, p. 240-260 (Histoire de France, 4).

²⁶ BONENFANT P., *op. cit.*, p. 7-12. - BOVE B., *op. cit.*, p. 254-263.

²⁷ BONENFANT P., *op. cit.*

Peur copie le modèle français centralisateur. Cette centralisation permet de récolter les revenus plus efficacement, et donc de mieux faire fonctionner le gouvernement central.²⁸

La première institution centrale est le Grand Conseil, présidé par le chancelier ducal. Cet organe politique gouverne les possessions ducales et l'accompagne dans son itinérance à travers les principautés, est composé des parents du Duc, des alliés politiques, des grands officiers ainsi que des techniciens. Les conseillers participent au Grand Conseil selon leur convocation ou selon leur proximité géographique du moment. Le Grand Conseil et le chancelier administrent *de facto* les principautés. Il y a également deux offices de receveur, un pour les pays de par-deçà et l'autre pour les pays de par-delà. C'est la même organisation pour les deux chambres des comptes.²⁹

Ce projet centralisateur est rendu nécessaire par l'hétérogénéité des territoires qui ne sont liés que sous l'union personnelle du Duc de Bourgogne. Ces institutions qui visent à homogénéiser l'administration des principautés sont inspirées du modèle français. La centralisation se fait selon les deux grands axes des pays de par-deçà et des pays de par-delà. Sous Philippe le Bon, le Grand Conseil sera l'institution centrale prédominante qui englobe toutes ses possessions. Cette centralisation s'accompagne d'une technocratisation de l'administration bourguignonne. Les officiers des institutions centrales sont des spécialistes du droit ou des finances qui possèdent des compétences irremplaçables.³⁰ Ces mouvements de centralisation et de technocratisation vont de pair avec une redéfinition des critères d'accès à la noblesse qui est alors en crise. Le renforcement du pouvoir princier permet à Philippe le Bon d'intervenir plus activement dans la composition de la noblesse qu'il structure autour de sa personne, notamment à la cour.³¹

Du fait de sa puissance politique et territoriale, la cour du duc de Bourgogne était prestigieuse. Cela était dû à la richesse des Pays-Bas et à la bonne gouvernance des hommes du Duc. N'étant pas un souverain de droit (si on considère nul le traité de Troyes) comme le Roi de France ou l'Empereur du Saint Empire, il fallait chercher la légitimité ailleurs et une cour prestigieuse pouvait y contribuer. À la cour, on retrouve les grandes dynasties nobles chez qui le Duc puise ses fonctionnaires (Croÿ, Lannoy, Lalaing, etc.). La cour et l'Hôtel sont des outils

²⁸ DENYS C. et PARESIS I., *Les anciens Pays-Bas à l'époque moderne, 1404-1815, Belgique, France du Nord, Pays-Bas*, Paris, Ellipses, 2016, p. 10-16.

²⁹ VAUGHAN R., *Philip the Good, The Apogee of Burgundy*, Woodbridge, Boydell, 2002, p. 170-175.

³⁰ DENYS C. et PARESIS I., *op. cit.*

³¹ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 514-516.

de propagande, notamment via le mécénat des arts. Entre autres, Philippe le Bon est un mécène bibliophile. Il possédait la troisième plus grande bibliothèque d'Europe. Fêru de lecture autonome ou récitée, ses ouvrages n'étaient donc pas là simplement pour décorer. Un catalogue de la bibliothèque des ducs de 1420 compte environ 250 livres hérités de Jean sans Peur. À la mort du Duc, la bibliothèque comptera plus de 1000 ouvrages. Il n'est d'ailleurs pas le seul de son entourage à être bibliophile. Antoine le Grand bâtard (vers 1421-1504), Jean de Bourgogne, comte d'Etampes (1415-1491), Jean de Créquy (vers 1396-1474), Jean II de Croÿ (vers 1380-1473) avaient également de grandes bibliothèques pour l'époque.³²

Les hommes de lettres au service du Duc et l'humanisme

À partir de 1445, on observe un second souffle littéraire à la cour. Des scribes et des enlumineurs sont formés dans les Pays-Bas et des copistes, des auteurs et des traducteurs sont attachés à la cour de Bourgogne. Trois maîtres sont principalement en charge de fournir les ouvrages souhaités au Duc. Jean Wauquelin³³ à Mons, David Aubert³⁴ à Bruges et à Bruxelles et Jean Miélot à Lille. Ces hommes étaient entre autres chargés de procurer des versions luxueuses de textes existants et de faire des traductions en français de textes étrangers. Employés par Philippe le Bon, ils travaillent pour l'ensemble de la cour qui avait accès à la bibliothèque ducale. Les genres appréciés sont le roman historique, les livres d'histoire et les chroniques, mais on voit aussi des traités didactiques sur l'organisation de tournois et sur le fait d'être chevalier.³⁵

Des textes classiques ont également été traduits en français pour Philippe le Bon. Ceux-ci sont produits par le courant humaniste italien qui débute au XIV^e siècle avec Pétrarque³⁶, le poète et érudit florentin. Précurseur de la vague humaniste s'étendant sur l'Italie, il parvient à

³² VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 129, 150-160.

³³ Jean Wauquelin (?-1453) : Auteur et traducteur picard au service de la cour de Bourgogne de 1439 à 1452. Parmi ses traductions on compte *Le roman de brut* et *Le livre du gouvernement des princes* et ses œuvres originales les plus notoires sont *Les faits et les conquêtes d'Alexandre le grand*.

Source : DE CRÉCY M.-C., HÉRICHÉ S. et PARUSSA G. « Introduction », dans DE CRÉCY M.-C. (éd.), *Jean Wauquelin, de Mons à la cour de Bourgogne*, Turnhout, Brepols, 2006, p. 1-4.

³⁴ David Aubert (ante 1413-post 1479) : Auteur, compilateur et copiste au service de Philippe le Bon, puis de Charles le Téméraire.

Source : COCKSHAW P., « La famille du copiste David Aubert », *Scriptorium*, 1968, t. 22, no 2, p. 279-287.

³⁵ VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 155-160.

³⁶ Pétrarque (1304-1374) : Francesco Petrarco est dit le père de la poésie moderne. D'abord destiné à une carrière ecclésiastique, il se tourne vers la poésie lorsqu'il s'éprend d'une jeune femme d'Avignon. Il favorise la *volgare* dans ses poèmes et redécouvre l'Antiquité classique par ses nombreux voyages à travers l'Europe.

Source : BRANCA V. et JOUKOVSKY F., « Pétrarque », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 6 novembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/petrarque/>).

faire resurgir la passion pour les belles lettres avec l'influence des textes classiques.³⁷ Ce courant donne naissance à un nouveau latin allant de pair avec la recherche et l'étude des manuscrits survivants des textes classiques. On cherche à restaurer les *bonae litterae* via la mise à jour des textes classiques et l'écriture de nouvelles œuvres en latin.³⁸ L'humanisme prône un renouveau des études des humanités, les *studia humanitatis* et repense la place de l'homme dans le monde. La rhétorique prend une nouvelle place dans l'enseignement, tout comme le latin classique et l'éloquence, une fois que ce courant prend de l'ampleur avec Leonardo Bruni (1370-1444), Poggio Bracciolini (1380-1458), Pietro Paolo Vergerio l'Ancien (1370-1444) et bien d'autres. Chaque nouvelle redécouverte de textes classiques accroît l'élan de ce mouvement. Par exemple, la redécouverte des textes de Cicéron³⁹ et de Quintilien (I^{er} siècle ACN) par Poggio Bracciolini au Concile de Constance en 1416-1417 est considérée comme un des événements marquants de l'humanisme italien.⁴⁰

L'humanisme empruntait certaines notions au stoïcisme et à l'augustinisme. Le stoïcisme offrait une vision harmonique du monde, lequel est régit par un ordre cosmique, rationnel et divin. Cette conception de l'ordre divin se trouve partout, dans chaque homme, sous la forme de la raison. Grâce à cette portion du divin, l'homme suit la raison divine qui est en lui pour savoir ce qui est bon ou mauvais. Cet ordre cosmique implique que tout est prédéterminé. Le stoïcisme appelle chaque individu à accepter le destin tel qu'il est, tout en agissant selon sa raison (venant du divin). L'augustinisme, doctrine éponyme de Saint Augustin⁴¹, fut

³⁷ REVEST C., « La naissance de l'humanisme comme mouvement au tournant du XV^e siècle », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 2013, vol. 3, p. 669-670.

³⁸ BOUSMAR E., « La cour de Bourgogne et l'humanisme avant Erasme, influences et rencontres manquées ? », *Publications du Centre Européen d'Etudes Bourguignonnes*, 2015, vol. 55, p. 41-46.

³⁹ Marcus Tullius Cicero (106-43 ACN) : Cicéron est reconnu, surtout par les humanistes, pour sa carrière politique et artistique. Il fut à la fois un homme d'État dévoué à la République romaine ainsi qu'un orateur, théoricien philosophe et auteur. Il fut questeur en 76 ACN, préteur urbain en 66 ACN, consul en 63 ACN. Son consulat est marqué par son opposition à Catilina, un aristocrate qui, ayant le support de hauts magistrats et une partie du Sénat, menaçait de s'emparer du gouvernement. Il essuie un revers politique face à Pompée, César et Crassus qui causent son exil en 58 ACN. Ce dernier fut de courte durée. Soutenu par la ferveur populaire, il retourne à Rome un an plus tard. Lorsque la guerre civile éclate en 49 ACN, il prend le parti légitimiste de Pompée. Après la bataille de Pharsale, il retourne à Rome et rejoint sa place au Sénat. Cependant, il se concentre plus sur ses travaux littéraires et philosophiques. Après l'assassinat de César, Cicéron est face à Octave et Marc Antoine pour tenter de réinstaurer le régime sénatorial. Cependant, après la formation du second triumvirat de Marc Antoine, Octave et Lépide, il meurt dans la purge des opposants politiques qui eut lieu sous prétexte de punir les assassins de César.

Source : NICOLET C. et MICHEL A., « Cicéron (106-43 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 25 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopédie/ciceron/>).

⁴⁰ REVEST C., *op. cit.*, p. 669-674.

⁴¹ Saint Augustin d'Hippone (354-430) : Romain d'Afrique venant d'une famille de modestes propriétaires terriens, il fait ses études sur ce continent et les termine à Carthage. Très influencé par l'*Hortensius* de Cicéron, il cherche la sagesse dans la secte manichéenne. De 375 à 383, il enseigne les lettres à Thagace puis à Carthage. Il enseigne ensuite à Milan, où Saint Ambroise l'ouvre au christianisme. Après avoir lu Saint Paul, il se fait baptiser à Rome et retourne en Afrique où il convertit sa maison en petit monastère. Il fut choisi par le peuple d'Hippone pour y devenir prêtre. Il y deviendra évêque coadjuteur et s'adonnera à la prédication et à la théologie. Durant sa

particulièrement développé dans *De Civitate Dei*. L'homme est une créature de Dieu et ne peut pas avoir une raison divine. Celle-ci ne permet pas de comprendre naturellement la volonté divine qui indique ce qui est bon ou mauvais. Pour cela, Dieu a fourni aux hommes les Ecritures saintes dans lesquelles il transmet sa volonté. Le siège de l'homme n'est pas la raison, mais son cœur qui détermine la qualité de toute la personne. L'augustinisme et le stoïcisme théorisent une vie contemplative. Cependant le stoïcisme prône une vie en retrait des hommes, alors que l'augustinisme demande une participation à la société. Le christianisme fut influencé par le stoïcisme, notamment en raison de la piété des stoïciens et de leurs discours sur le divin. À l'aube de l'ère chrétienne, des ponts émergent entre l'ancien et le nouveau monde. Le christianisme fut donc attiré par l'idée de la Providence et la bienveillance divine des stoïciens. De fait, leur idée d'un ordre du monde providentiel a conduit à l'obéissance totale chrétienne envers la volonté divine. Mais la soumission à la volonté du divin n'est pas la seule influence stoïcienne dans le christianisme. Dans les deux doctrines, on retrouve l'importance de la vertu et de la responsabilité morale de l'homme quant au vice.⁴²

En ce qui concerne la crise nobiliaire, l'humanisme considère que la « vraie noblesse » vient de l'âme, c'est-à-dire du fort intérieur d'une personne. Cette noblesse n'est pas innée et peut être apprise. Elle est l'objet d'une érudition qui vient de l'étude des *studia humanitatis*.⁴³

La France était un bon terreau pour le courant humaniste. Déjà en 1367, Charles V (1338-1380) utilisait trois pièces du Louvre pour y conserver les manuscrits qu'il possédait. La fibre de la bibliophilie n'était donc pas uniquement présente chez les Valois de Bourgogne. La bibliothèque royale fut reprise par les souverains français suivants. Elle comportait des traductions de textes antiques : la philosophie d'Aristote (384-322) et de Sénèque (I^{er} siècle), l'histoire de César par Tite-Live (I^{er} siècle ACN-17) et Suétone (vers 70-vers 122), la poésie d'Ovide (I^{er} siècle ACN-I^{er} siècle) ou de Lucain (39-65), etc. Malgré quelques lacunes du répertoire classique par rapport son voisin italien, l'humanisme français peut se targuer de dépasser le dépasser en matière de traduction. Les grands princes bibliophiles emploient des

vie, il subit, comme Rome les migrations barbares, ce qui influence son œuvre. On connaît un grand nombre de ses traités, mais le plus connu est *La Cité de Dieu*. Cette œuvre fut écrite pour donner un sens à l'histoire car, après la chute de Rome aux mains d'Alaric en 410, les habitants de l'Empire pensaient que c'était la fin du monde. Il mourut lors du siège d'Hippone par les Vandales en 430.

Source : MESLIN M, « Augustin saint (354-430) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 25 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/augustin/>).

⁴² BOUSWMA W. J., « The Two Faces of Humanism, Stoicism and Augustinianism in Renaissance Thought », dans BRADY T. et OBERMAN H., (éd.), *Itinerarium Italicum, the Profile of the Italian Renaissance in the Mirror of its European Transformations, Dedicated to Paul Oskar Kristeller on the Occasion of his 70th Birthday*, Leiden, Brill, 1975, p. 8-12.

⁴³ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 182-183.

traducteurs attirés pour avoir des copies en français des textes classiques, comme Simon de Hesdin (XIV^e siècle), Pierre Bersuire (vers 1290-1362) et Nicolas Oresme (vers 1322-1382). Les humanistes français à proprement parler sont des secrétaires du roi, des diplomates et des professeurs de l'Université de Paris. Ils entretiennent de bonnes relations avec les humanistes italiens. Le mouvement humaniste a fait ses premiers pas en France d'abord avec Pétrarque, puis avec Boccace⁴⁴ (*De casibus illustrium virorum* et le *Décameron*) et Coluccio Salutati (1331-1406). Le premier élan humaniste français battit de l'aile lorsque la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons éclata.⁴⁵

Cependant, au milieu du XV^e siècle, les traductions françaises de textes latins écrits par des humanistes italiens sont de plus en plus fréquentes à la cour française. En 1445, Charles VII (1403-1461) reçut de Jean Le Bègue (1368-1457) une traduction de *De bello punico*, une œuvre de Léonardo Bruni. Les textes du courant humaniste, ou suivant son inspiration, atteignirent également la cour de Bourgogne. Anne Schoysman considère que le manuscrit analysé dans ce travail est la première œuvre de l'humanisme italien introduite à la cour ducale.⁴⁶

La cour de Bourgogne est intéressée par ces textes humanistes et les fait traduire, aussi bien les œuvres antiques que celles écrites par les contemporains. Par exemple, Jean Miélot traduit la première lettre de Cicéron à son frère Quintus, tout comme le *Romuleon* de Roberto della Porta (XV^e siècle). Cependant, il ne s'agit pas pour autant d'une percée de l'humanisme à la cour de Bourgogne. Il s'agit plutôt d'un nouveau regard sur l'histoire romaine au sein de laquelle l'aristocratie cherche des modèles et veut s'y identifier.⁴⁷ Les textes humanistes qui sont traduits pour les Bourguignons sont ceux qui ont une utilité politique ou administrative. Ces textes classiques étaient donc utilisés à la cour de Bourgogne. Guillaume Hugonet (?-1477, chancelier de Charles le Téméraire) faisait référence aux auteurs classiques et humanistes dans

⁴⁴ Boccace (1313-1375) : Giovanni Boccaccio est un auteur humaniste florentin. Il est initié au nouveau courant par sa lecture de Dante et de Pétrarque. Il est également inspiré par les classiques latins et la littérature chevaleresque française. C'est pour cela que ses premières œuvres sont d'inspiration courtoise : le *Filocolo* et le *Teseida*. Son œuvre la plus connue fut le *Décameron*, qu'il écrit en prose toscane.

Source : PERRUS C., « Boccace (1313-1375) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 6 novembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/boccace/>).

⁴⁵ GOUGENHEIM G., « L'Humanisme en France aux XIV^e et XV^e siècles », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1974, vol. 33, no 4, p. 413-420.

⁴⁶ SCHOYSMAN A., « L'introduction de la littérature humaniste italienne en Bourgogne vers 1450, l'originalité d'une littérature étrangère ? », dans *Aspects historiques, philologiques et littéraires, Actes du IV^e Colloque de l'Association Internationale pour l'Étude du Moyen Français, organisé par le Groupe de recherche sur le moyen français, Louvain-la-Neuve, 20, 21 et 22 mai 2010*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 183-184.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 187-190.

les discours qu'il écrivait pour le Duc. Les manuscrits n'étaient pas juste là pour la décoration et le prestige.⁴⁸ Cependant, l'humanisme restait cantonné à la Cour de Bourgogne. Par exemple, dans les Pays-Bas bourguignons, les rares intérêts humanistes venaient de quelques particuliers et ne formaient pas de courant comme en France. Ce n'est qu'à la fin du XV^e siècle que l'humanisme perça aux Pays-Bas. Le premier représentant local fut Matthaeus Herbenus (vers 1451-1538), qui accompagna le légat papal Onufrio en Italie après sa mission diplomatique à Liège et à Maastricht de 1468.⁴⁹

Dans le cadre de ce mémoire, nous étudierons les débats du manuscrit Bruxelles KBR ms. 9278-80 (KBR 9278-80), le *Débat* et la *Controversie*⁵⁰, et leur rapport avec les valeurs aristocratiques du milieu de réception, c'est-à-dire la cour de Philippe le Bon, vers 1449-1450. Nous étudierons les deux débats en raison de la portée qu'a eue ce manuscrit. Le rassemblement du *Débat* et de la *Controversie* n'est peut-être pas un souci thématique de la part Jean Miélot, mais ce n'est pas un hasard s'ils ont été gardés ensemble dans les copies faites ultérieurement.⁵¹ Sur les dix-sept manuscrits connus comportant la *Controversie*, seul un (La Haye KB 71 E 69) ne contient pas aussi le *Débat*. Il en va de même inversement. Un seul manuscrit (Paris BNF nouvelles acquisitions fr. 10054) sur les dix-sept connus ne contient que le *Débat* et pas la *Controversie*.⁵²

Le milieu aristocratique est principalement représenté par la cour ducale et donc par Philippe le Bon qui servait d'exemple à suivre. Cela semble un choix mesuré pour étudier les valeurs de la haute noblesse car elle était un modèle pour les cours européennes. Elle était très prestigieuse qui forçait l'admiration des contemporains.

Le but de ce travail sera l'étude des valeurs présentées dans les deux débats et la mise en avant de celles qui font des protagonistes des personnes plus vertueuses ou plus nobles. Ceux

⁴⁸ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 14, 32.

⁴⁹ IJSEWIJN J., « The Coming of Humanism to the Low Countries », dans BRADY T. et OBERMAN H., (éd.), *Itinerarium Italicum, the Profile of the Italian Renaissance in the Mirror of its European Transformations, Dedicated to Paul Oskar Kristeller on the Occasion of his 70th Birthday*, Leiden, Brill, 1975, p. 200-202, 266-267.

⁵⁰ Les termes de *Débat* et *Controversie* proviennent de la grande documentation sur ces deux œuvres. Le consensus dans la communauté scientifique est d'appeler le premier *Débat* et le second *Controversie*, afin de ne pas faire d'erreur et pour raison pratique.

⁵¹ SCHOYSMAN A., « Recueil d'auteur, recueil thématique? Le cas de la diffusion manuscrite de textes sur le thème de la "vraie noblesse" traduits par Jean Miélot », dans VAN HEMELRYCK T. et DIGNEF A. (éd.), *Le recueil au Moyen Âge, la fin du Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 277-287.

⁵² VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 101-104.

qui sont victorieux de ces débats exaltent les valeurs qui sont les plus estimées à la cour. Nous prendrons en compte les libertés que Jean Miélot a prises dans la traduction des débats. Certains changements sont révélateurs d'une volonté de prôner des valeurs en particulier. Par exemple, la notion de « noblesse d'âme et de dévouement civique » dans le *Débat* écrit par Giovanni Aurispa est changée en « vertu de "courage" pour le bien public ». Ces modifications ne sont pas anodines, car on sait que Miélot avait une bonne connaissance du latin. Il ne s'agit sûrement pas d'une erreur. Ainsi, on peut voir que les valeurs de la cour ducale influencent la traduction. Ces textes servent les intérêts politiques et culturels de l'autorité émettrice.⁵³ Ils sont donc révélateurs de la société de l'époque. Nous essayerons également d'analyser la réception de ces textes à la cour ducale et de voir s'ils ont une influence dessus. Cette hypothèse n'est pas à rejeter si l'on tient compte du succès des deux œuvres.

Le travail sera structuré suivant le développement de chaque débat. Chaque œuvre sera prise en compte individuellement. Nous suivrons le fil des débats et les valeurs mises en avant faisant triompher l'un ou l'autre débatteur. Ces valeurs seront mises en parallèle avec le contexte bourguignon.

Le Manuscrit KBR 9278-80

Le manuscrit Bruxelles KBR ms. 9278-80 a été rédigé à Bruxelles entre 1449 et 1450 par Jean Miélot, employé par Philippe le Bon.⁵⁴

Jean Miélot est né à Gueschard en Picardie au début du XV^e siècle. Peu est connu de sa vie privée, même si beaucoup de ses œuvres nous ont été transmises. Depuis le traité d'Arras en 1435, il fut avide d'entrer au service de Philippe le Bon. Pour cela, il choisit de faire un manuscrit susceptible d'attiser l'intérêt des mécènes bourguignons. Ayant eu vent de la piété religieuse du Duc à cette époque, il prend comme sujet le traité de théologie mystique *Speculum humane salvationis*, dont il termina la copie fin 1448 ou début 1449.⁵⁵ Son pari réussi, il entra au service de Philippe le Bon vers 1448-1449 en tant que copiste, enlumineur et traducteur. Dans le manuscrit KBR 9278-80, il se décrit comme « secrétaire » du duc. En 1455 il devient

⁵³ SCHOYSMAN A., « L'introduction de la littérature humaniste italienne en Bourgogne vers 1450, l'originalité d'une littérature étrangère ? », *op. cit.*, p. 187-189.

⁵⁴ JOHAN F., « ms. 9278-80, Recueil didactique », dans BOUSMANNE B., VAN HOOREBEECK C. et JOHAN F. (dir.), *La librairie des ducs de Bourgogne, manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, vol. 2, *Textes didactiques*, Turnhout, Brepols, 2003, p. 78-82.

⁵⁵ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 151-152.

chanoine à la collégiale Saint-Pierre de Lille. Après la mort du Duc, il servit Louis de Luxembourg⁵⁶, un autre bibliophile, jusqu'à son décès en 1472.⁵⁷

Il traduit différentes variétés de textes : des textes pieux (il adapte en prose française le *Martyrologe romain* et plusieurs hagiographies) ; des récits liés aux croisades (*Descriptio terre sancte*) ; des ouvrages d'inspiration plus historique ou politique dont beaucoup proviennent du mouvement humaniste italien. Comme David Aubert, Jean Miélot remanie les textes pour les accommoder au lecteur, où pour qu'ils suivent son agenda politique ou idéologique (le *Bien public*).⁵⁸

Le manuscrit a été produit sous le mécénat de Philippe le Bon comme il est indiqué clairement dans les colophons.

« Cy finie la controversie de la noblesse plaidoiee entre publius Cornelius scipio dune part et entre gayus flaminius daultre part, laquelle a este faite et composee par ung notable docteur en loix et grant orateur nomme bonne surse de pistoye puis par le commandement de treshault trespuissant et tresexcellent prince Philippe par la grace de dieu duc de bourgogne [...] A este laditte controversie ou debat de noblesse translatee en francois Par jou mielot le moindre des secretaires »⁵⁹

Les travaux d'Anne Schoysman nous mettent en garde contre une interprétation de cette formule de « commandement » comme un ordre direct du Duc. C'est en effet une formule d'usage reprise dans d'autres œuvres de Jean Miélot. Elle met en avant le rôle de mécène du Duc ainsi que son intérêt pour ce genre de traductions. En aucun cas cela ne doit être expliqué comme un regard particulier du Duc sur cette œuvre-là.⁶⁰

Le manuscrit est composé de trois œuvres distinctes. Premièrement le « débat entre Alexandre le Grand, Hannibal et Scipion l'Africain », appelé *Débat*, est un dialogue entre les trois figures antiques face à Minos, juge des enfers, pour savoir qui est le plus honorable. Cette

⁵⁶ Louis de Luxembourg (1418-1475) : Connu aussi sous le nom de Connétable de Saint-Pol, il était une figure préminente du XV^e siècle. Il joua un double jeu entre la Bourgogne et la France, notamment car il avait de nombreuses possessions dans les Pays-Bas méridionaux et dans le nord de la France. Il ne survécut pas au conflit entre Louis XI et Charles le Téméraire dans les années 1460-1470.

Source : WIJSMAN H., « Le connétable et la chanoine, Les ambitions bibliophiliques de Louis de Luxembourg au regard des manuscrits autographes de Jean Miélot », dans ADAM R. et MARCHANDISSE A. (éd.), *Le livre au fil de ses pages, Actes de la 14^e journée d'étude du Réseau des Médiévistes belges de Langue française, Université de Liège, 18 novembre 2005*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 2009, p. 119-123.

⁵⁷ LEFÈVRE S., « Jean Miélot », dans GRENTÉ G. (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises, le Moyen Âge*, Paris, Frayard, 1994, p. 819-820.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ KBR 9278-80, ff. 43 verso.

⁶⁰ SCHOYSMAN A., « L'introduction de la littérature humaniste italienne en Bourgogne vers 1450, l'originalité d'une littérature étrangère ? », *op. cit.*, p. 184-187.

œuvre a été écrite en latin par Giovanni Aurispa⁶¹ qui s'est inspiré du *XII^e dialogue des morts* de Lucien⁶². Ce débat est le plus petit des deux, ne s'étalant que sur neuf feuillets, du 1 recto au 8 verso.

La deuxième œuvre, « la déclamation ou le débat de vraie noblesse », est aussi un débat. Désigné comme la *Controversie*, il se déroule face au Sénat romain, entre deux sénateurs, Publius Cornélius Scipion et Gaius Flaminius, qui plaident pour savoir qui est le plus noble, le plus vertueux des deux. Le meilleur épousera Lucrèce, la fille dite « parfaite » d'un sénateur respecté. Ce débat est une œuvre contemporaine, écrite en latin par Buonaccorso da Pistoia, appelé aussi Buonaccorso da Montemagno, dit le Jeune⁶³. La *Disputatio de nobilitate* est une œuvre humaniste qu'il a terminée dans les années 1420. Comme source classique, ce dernier a abondamment utilisé le *Facta et dicta memorabilia* de Valerius Maximus, historien romain contemporain de l'empereur Tibère.⁶⁴ Ce texte va du ff. 10 recto au 43 verso.

La dernière œuvre, un récit hagiographique est un *Rapport sur les faits et miracles de Saint Thomas l'apôtre*. Ce texte sort du lot, ce qui a laissé à penser à Anne Schoysman que ce manuscrit n'est pas un recueil thématique sur la noblesse, l'honneur et la vertu, mais bien un recueil d'auteur qui compile des traductions ou des œuvres écrites par Jean Miélot.⁶⁵ Les récits hagiographiques étaient fort présents dans la bibliothèque ducale à cause de la piété de Philippe le Bon.⁶⁶ Le plus petit texte des trois va du ff. 45 recto au 48 verso. C'est aussi celui qui a été le moins communiqué par la suite. On ne connaît qu'une seule autre copie (Bruxelles KBR ms. 9946-48).

⁶¹ Giovanni Aurispa (1376-1459) : Auteur humaniste italien, il fut un des pionniers du mouvement par sa participation au rapatriement d'écrits grecs et latins de Constantinople via de nombreux voyages. Source : SCHALK F., « Aurispa (Piciunerio), Giovanni », *Lexikon des Mittelalters [Online]*, vol. 1, col. 1245 (consulté le 13/05/2019, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

⁶² Lucien (vers 120-vers 180), auteur satirique et rhétorique originaire d'Anatolie et écrivant en grec. Il est de style néo-classique et connut une renommée qui lui permit de voyager à travers l'Empire romain.

Source : RICHARD D., « Lucian of Samosata », dans *The Oxford handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 709-710.

⁶³ Buonaccorso da Pistoia ou Buonaccorso da Montemagno le jeune (vers 1391/1393-1429) : Homme politique et écrivain florentin, il était juge de profession, mais fut également reconnu pour ses talents d'orateur. Dès 1421, une partie de sa carrière fut dédiée à l'enseignement de la jurisprudence à l'Université de Florence. Sa famille était réputée à Florence, notamment pour son service à la communauté ainsi que pour leur assiduité littéraire. Buonaccorso da Montemagno, le grand-père du « jeune » était un poète renommé qui inspira ce dernier.

Source : VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 181-182.

⁶⁴ KEEN M., *Nobles, Knights and Men-at-Arms in the Middle Ages*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1996, p. 194-195.

⁶⁵ SCHOYSMAN A., « Recueil d'auteur, recueil thématique? Le cas de la diffusion manuscrite de textes sur le thème de la "vraie noblesse" traduits par Jean Miélot », *op. cit.*, p. 277-287.

⁶⁶ SCHNERB B., « La piété et les dévotions de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1419-1467) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2005, 149^e année, no 4, p. 1327-1328.

Le manuscrit a été, *a priori*, rédigé de la main de Jean Miélot et fut enluminé par Jean Le Tavernier (?-1462) et d'autres membres de son atelier.⁶⁷ Cette copie est la traduction la plus ancienne des textes *Débat* et *Controversie* par Jean Miélot. Arie Johan (dit Arjo) Vanderjagt a émis l'hypothèse que ce manuscrit est la version corrigée d'un manuscrit *x* qui serait une version plus brouillonne des traductions.⁶⁸ Ainsi, Anne Schoysman suggère que les deux débats sont réunis dans le même manuscrit du fait qu'ils étaient l'un à la suite de l'autre dans le manuscrit *x* dont Jean Miélot s'est servi.⁶⁹ C'est tout à fait plausible car la *Controversie* de Buonaccorso fut traduite du latin en langue vernaculaire par Giovanni Aurispa, probablement lorsque ce dernier était temporairement enseignant à l'université florentine. À partir de 1430, de nombreux manuscrits italiens rassemblent les textes de Buonaccorso et d'Aurispa, dont une partie sont en vernaculaire.⁷⁰ Quoi qu'il en soit, ce manuscrit présente la meilleure chance de lire les textes qu'ont eus sous les yeux Philippe le Bon et ceux qui avaient accès à sa bibliothèque.⁷¹

Ces deux textes sont du courant humaniste. Selon Vanderjagt, ils s'inscrivent même dans le courant que Hans Baron appelait « l'humanisme civique ». En 1415, le florentin Bruni écrit une biographie de Cicéron dans laquelle il glorifie les deux carrières que ce dernier a menées : intellectuelle et politique. Lui-même reflétait cet exemple en étant un auteur et traducteur prolifique en même temps que de servir à la chancellerie de Florence deux fois et d'avoir été employé par l'administration papale.⁷² L'humanisme civique puisa d'abord son inspiration dans la vie de Cicéron, qui représentait l'exemple parfait de la *vita contemplativa* en concorde avec la *vita activa*. Le courant prit de l'ampleur avec Poggio Barcciolini (1380-1459), Francesco Filelfo (1398-1481) ou Coluccio Salutati (1331-1406) qui trouvèrent d'autres exemples antiques de vie active et d'érudition. Selon ces penseurs, l'accumulation de savoirs et l'érudition ne pouvaient plus être une fin en soi. Il était nécessaire d'utiliser la sagesse acquise pour en tirer quelque chose de constructif qui bénéficie à la société humaine. Ainsi, la *vita contemplativa* n'était plus un mode de vie convenable et il était nécessaire de mener une vie active. Les humanistes civiques condamnaient les figures antiques révérees comme César, car ce dernier a

⁶⁷ Il est d'ailleurs supposé que c'est lui-même qui est mis en scène en train d'écrire le manuscrit dans la miniature au feuillet 10 recto.

Source : JOHAN F., *op. cit.*, p. 78-82.

⁶⁸ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 86, 91.

⁶⁹ SCHOYSMAN A., « Recueil d'auteur, recueil thématique? Le cas de la diffusion manuscrite de textes sur le thème de la "vraie noblesse" traduits par Jean Miélot », *op. cit.*, p. 277-281.

⁷⁰ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 154-156, 182.

⁷¹ *Ibid.*, p. 92.

⁷² MOULAKIS A., « Civic Humanism », dans ZALTA E. N. (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* [Online], Stanford, Stanford University, 2011 (consulté le 18 septembre 2020, <https://plato.stanford.edu/entries/humanism-civic/#VariCiviHuma>).

ruiné la république romaine alors qu'il devait la servir.⁷³ L'humanisme civique peut être défini dans les grandes lignes, mais le courant contient de nombreuses variations, notamment politique, sur lesquelles les scientifiques débattent encore aujourd'hui.

L'avis de l'humanisme civique sur la question de la noblesse est que cette dernière, comme dans l'humanisme, vient de la vertu d'une personne. Elle est donc située dans l'esprit, l'âme de la personne, et ne forme pas un statut social ou juridique. En revanche, pour les humanistes civiques, une personne gagne la vertu et s'anoblit par le service à la communauté humaine et à l'État.⁷⁴

L'humanisme civique a été théorisé par Hans Baron en 1928 sous le terme allemand de *Bürgerhumanismus*. Il a parfait l'idée en 1955, dans son ouvrage *The Crisis of the Early Italian Renaissance*⁷⁵. Sa théorie a été remise en question par Harvey Mansfield, argumentant que la combinaison des deux est impossible.⁷⁶ La controverse causée par ce courant et les différentes prises de position à ce sujet ont été résumées par Yves Sintomer.⁷⁷ L'objectif de ce travail n'est pas de prendre position. La notion de service pour accéder à la noblesse d'esprit n'est pas remise en cause lors des débats entre scientifiques. La portée de ces derniers s'attarde essentiellement sur l'aspect politique de ce courant, notamment au républicanisme florentin. Nous utiliserons donc l'expression d'« humanisme civique » dans ce travail. L'appartenance de Buonaccorso à ce courant est affirmée par Arjo Vanderjagt dans son étude des valeurs de la cour bourguignonne. Nous nous contenterons de l'analyse du texte pour déterminer si la noblesse s'acquiert effectivement et principalement par le service civique à l'État. Buonaccorso, dans le contexte de cette traduction par Jean Miélot, peut être considéré comme appartenant à l'humanisme civique.

Ce manuscrit est de bonne facture et homogène d'un point de vue codicologique. Il est composé de quatre sénions, dont le premier a été augmenté d'un feuillet. Les œuvres sont réparties en huit sections de texte, chacune introduite par une enluminure, une initiale à la

⁷³ JURDJEVIC M., « Civic Humanism and the Rise of the Medici », *Renaissance Quarterly*, 1999, vol. 52, no 4, p. 1000-1009.

⁷⁴ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 154-156

⁷⁵ BARON H., *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, Princeton University Press, 1966.

⁷⁶ MANSFIELD H. C., « Bruni, Machiavel et l'humanisme civique », dans SFEZ G. (éd.), *L'enjeu Machiavel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 103-121.

⁷⁷ SINTOMER Y., « De Leonardo Bruni à Francesco Guicciardini, actualité de l'humanisme civique ? », *Raisons politiques*, 2009, no 36, p. 5-23.

peinture et un titre en rubrique. Le texte du premier feuillet de chaque section de texte est systématiquement encadré par un décor floral aéré.⁷⁸

La traduction des deux débats a connu un très grand succès. Les deux textes ont été copiés dans dix-sept manuscrits de 1450 jusqu'au XVI^e siècle. Ils ne sont séparés dans des volumes différents qu'une fois chacun. Le succès fut vif après la première version. Le sujet parlait aux aristocrates et aux courtisans de l'époque (les Lalaings, Olivier de la Marche, Louis de Bruges, etc.) qui ont à leur tour commandé leurs propres copies des traductions.⁷⁹

Les deux débats ont été édités dans l'ouvrage d'Arjo Vanderjagt. Cependant, Frédéric Duval reproche à l'édition de ne pas être très fiable, mais de bien « transcrire les lexèmes » qui l'intéressent. Dans cet ouvrage, le professeur Vanderjagt présente une brève description codicologique des autres manuscrits.⁸⁰ Une autre édition connue est celle du professeur Bürger.⁸¹

Présentation de l'historiographie

La littérature à la cour de Bourgogne et les valeurs de l'aristocratie ne sont pas des sujets nouveaux. Cartellieri dans son *Am Hofe der Herzöge von Burgund*⁸² (1926) et Johan Huizinga (utilisant principalement les chroniques comme sources), dans *L'automne du Moyen Âge*⁸³ (1919), décrivent une société à la mentalité médiévale extravagante. L'œuvre d'Huizinga fut largement acclamée, mais tout aussi sévèrement critiquée dans les décennies suivantes. On citera notamment Crump⁸⁴ en 1925 qui juge l'œuvre d'Huizinga insuffisante pour comprendre la mentalité des hommes de l'époque.⁸⁵ À la même période, l'ouvrage pilier de Doutrepont sur

⁷⁸ BOBICHON P., *Mise en page et mise en texte des manuscrits hébreux, grecs, latins, romans et arabes [en ligne]*, Paris, IRHT, 2008, p. 41-50 (consulté le 12 avril 2019, <http://aedilis.irht.cnrs.fr/lexicon/>).

⁷⁹ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 84, 101-104.

⁸⁰ DUVAL F., « Le vocabulaire de la Rome ancienne chez Jean Miélot », *Le moyen français*, 2010, vol. 67, p. 63-78.

⁸¹ BÜRGER M., *Eine französische Handschrift der Breslauer Stadtbibliothek*, Breslau, Grass, 1901.

⁸² CARTELLIERI O., *Am Hofe der Herzöge von Burgund*, Bâle, Schwabe, 1926.

⁸³ HUIZINGA J., *Herfsttij der middeleeuwen*, Amsterdam, Contact, 1999.

⁸⁴ CRUMP C. G., « The Waning of the Middle Ages by J. Huizinga », *History*, 1925, vol. 10, no 38, p. 163-166.

⁸⁵ Il ne se retiendra pas dans sa critique envers l'ouvrage d'Huizinga : « And yet it leaves on the mind a curious impression: a sort of suspicion seizes the reader that if Professor Huizinga is right, most men who lived in the fourteenth and fifteenth centuries must have been practically insane. »

Source : *Ibid*, p. 166.

la *Littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*⁸⁶ sort en 1909. Son œuvre permet de connaître les genres appréciés à la cour.

Depuis le début du XX^e siècle et la publication de l'œuvre d'Huizinga, des progrès ont lentement, mais sûrement, été faits dans la compréhension de la vie intellectuelle de la cour.⁸⁷ Parmi ces travaux, Arjo Vanderjagt considère particulièrement l'étude de Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène*⁸⁸ (1974). Elle montre une corrélation immédiate entre la littérature de cour, la connaissance du monde antique et avec les ambitions de Charles le Téméraire (par les modèles comme César et Alexandre le Grand).⁸⁹

Les études se penchent notamment sur l'éducation et le côté pédagogique de la cour. Les articles d'Hexter, *The Education of the Aristocracy in the Renaissance*⁹⁰ (1950), et de Charity Cannon Willard, *The concept of True Nobility at the Burgundian court*⁹¹ (1967), mettent l'accent sur l'aspect didactique de la vie de cour et la culture bourguignonne avec l'influence de la bibliothèque ducale. Leurs sources, contrairement à Huizinga qui utilisait des chroniques, sont les manuscrits de la bibliothèque ducale ainsi que les mémoires des officiers de la cour. Ces deux chercheurs avancent également une influence directe d'Isabelle du Portugal, troisième femme de Philippe le Bon, dans le débat sur la noblesse lors de la seconde moitié du XV^e siècle.⁹²

Cependant, lors de l'étude de la vie intellectuelle à la cour de Bourgogne, la bibliothèque ducale fut souvent délaissée ou oubliée. C'est le cas de l'œuvre pilier de Vaughan dans sa biographie de Philippe le Bon⁹³. Tout comme Huizinga avant lui, il passe rapidement le sujet de la bibliothèque et donne une estimation brève de la vie intellectuelle de la cour. N. F. Blake est également en tort à ce sujet. Il affirme que la cour n'a qu'à peine été touchée par l'influence humaniste.⁹⁴ Il prend pour preuve que les livres sont en français et non en latin. Il ajoute que

⁸⁶ DOUTREPONT G., *La littérature française à la cour des Ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi - Jean sans Peur-Philippe le Bon - Charles le Téméraire*, Paris, Champion, 1909.

⁸⁷ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 9.

⁸⁸ GALLET-GUERNE D., *Vasque de Lucène et la Cyropédie à la Cour de Bourgogne (1470), le traité de Xénophon mis en français d'après la version latine du Pogge, étude, édition des livres I et V*, Genève, Droz, 1974.

⁸⁹ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 10.

⁹⁰ HEXTER J. H., « The Education of the Aristocracy in the Renaissance », *The Journal of Modern History*, 1950, vol. 22, no 1, p. 1-20.

⁹¹ WILLARD C. C., « The Concept of True Nobility at the Burgundian Court », *Studies in the Renaissance*, 1967, vol. 14, p. 33-48.

⁹² VANDERJAGT A., *op. cit.*

⁹³ VAUGHAN R., *op. cit.*

⁹⁴ BLAKE N. F., *Selections from William Caxton*, Oxford, Oxford University Press, 1973.

les Bourguignons avaient les yeux rivés sur le passé idéal, dont l'ordre de la Toison d'or est un témoin d'une volonté de réactualiser les valeurs du passé.

Des auteurs comme N. F. Blake ou Ijsewijn⁹⁵ cristallisent le débat de l'humanisme à la cour de Bourgogne sur la langue. S'il n'y a pas de latin, il n'y a pas d'humanisme. Selon Vanderjagt la question de la langue ne suffit pas, car même les humanistes entre eux discutaient des mérites de la *volgare* ou du latin.⁹⁶ N. F. Blake insiste même sur le terme *distinctly medieval* pour parler de la cour bourguignonne. Sauf qu'il insinue que la « médiéval » signifie un regard tourné vers le passé. De plus, ce regard était-il une attitude purement médiévale ? Cela relève plus du romantisme du XIX^e siècle par la manière dont l'entend N. F. Blake. La Toison d'or, selon Vanderjagt, n'a pas qu'un usage nostalgique, mais il sert surtout à lier la haute noblesse de ses territoires autour de la personne de Philippe le Bon.⁹⁷ Ce point de vue est largement partagé aujourd'hui, notamment dans des œuvres telles que *Le royaume inachevé des ducs de Bourgogne*⁹⁸ de Lecuppre-Desjardin ou *L'aristocratie médiévale*⁹⁹, de Morsel.

Des auteurs comme Bousmar et Schoysman se sont emparés à leur tour de ce débat ces dernières décennies. Il est évident au regard du contenu de la bibliothèque des ducs que la cour bourguignonne connaissait les œuvres antiques et les œuvres plus récentes produites par l'humanisme italien. Cependant, ces ouvrages sont en français. Kristeller définit l'humanisme de la Renaissance par son amour du latin classique, une volonté de restaurer la langue et la recherche des manuscrits de textes classiques ayant survécu.¹⁰⁰ D'autres comme Lemaire, dans *Les visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Âge*¹⁰¹, parlent même d'un « humanisme chevaleresque » ou d'un « humanisme bourguignon ». Cependant, il n'y a pas vraiment de mécénat de l'humanisme de la part du Duc. Selon Bousmar, l'humanisme est connu et lu à la cour de Bourgogne sans pour autant y être intégrer. Les traductions ont été intégrées dans la culture de cour, ce n'est pas cette culture qui a intégré l'humanisme.¹⁰² Schoysman donne un avis plus nuancé sur la question. La cour ducal a une vision de l'Antiquité qui change, tout comme l'humanisme, et on cherche à connaître une représentation plus authentique de cette période. C'est l'humanisme qui cause cette mutation de la

⁹⁵ IJSEWIJN J., *op. cit.*, p. 193-301.

⁹⁶ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 12-14.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 12, 23-27.

⁹⁸ LECUPPRE-DESJARDIN E., *op. cit.*

⁹⁹ MORSEL J., *L'aristocratie médiévale*, Paris, Armand Colin, 2004.

¹⁰⁰ KRISTELLER P. O. (éd.), *Humanismus und Renaissance*, 2 vol., Munich, Fink, 1974-1976.

¹⁰¹ LEMAIRE J.-C., *Les visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Âge*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1994.

¹⁰² BOUSMAR E., *op. cit.*, p. 41-64.

représentation du monde antique, et qui fournit à la cour bourguignonne les textes classiques et contemporains sur la matière. Le manuscrit KBR 9278-80 est même le « manuscrit-témoin » de l'entrée de l'humanisme italien dans le milieu bourguignon. Les Bourguignons sont intéressés par ces nouvelles idées qui s'accommodent à leur mode de penser. On adapte même certains textes au programme politique et culturel ducal. La cour ducale se sert des nouvelles connaissances du monde antique à des fins didactiques. On cherche aussi dans les classiques des règles de conduites aux individus et des règles d'efficacité politique aux hommes d'État, tout cela dans un nouveau mode de pensée.¹⁰³

Au demeurant, elle affirme qu'il ne s'agit pas d'un penchant vers l'humanisme de la part des Bourguignons, mais bien d'une mode et d'une tendance romaine antique, éthique et politique. Ils prennent dans l'humanisme ce qu'ils veulent.¹⁰⁴

On peut estimer qu'il y a eu un avant / après Vanderjagt au sujet de l'étude de la culture et de l'intégration de la littérature dans la vie intellectuelle à la cour de Bourgogne. Son regard nouveau sur la culture intellectuelle de la cour bourguignonne a fait relancer le débat à ce sujet. Il est dommage que son œuvre n'ait pas été plus répandue.¹⁰⁵ Contrairement à Blake, Vaughan ou Huizinga, la bibliothèque ducale est aujourd'hui utilisée plus efficacement par les chercheurs pour étudier la cour des ducs de Bourgogne.

¹⁰³ SCHOYSMAN A., « L'introduction de la littérature humaniste italienne en Bourgogne vers 1450, l'originalité d'une littérature étrangère ? », *op. cit.* p. 183-187.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 187-190.

¹⁰⁵ CARON M.-T., « Les nobles », *op. cit.*

Chapitre 2, Une question d'honneur, le *Débat* entre Alexandre le Grand, Hannibal et Scipion l'Africain devant Minos, juge des Enfers

Le *Débat* ou « Débat d'honneur entre trois chevalereux princes » pour son titre complet, a été écrit par Giovanni (Jean) Aurispa. Ce dernier s'est lui-même inspiré du douzième *Dialogue des morts* de Lucien, texte qu'il rapporta de son voyage à Constantinople en 1423. Miélot le traduisit pour Philippe le Bon.

Le prologue de Jean Miélot, Introduction des joueurs

Dans son « prologue de l'acteur sur le débat de honneur entre trois chevalereux princes »¹⁰⁶, Miélot livre un résumé didactique du débat qui va suivre et présente brièvement chaque débatteurs : Alexandre le Grand¹⁰⁷, roi de macédoine ; Hannibal¹⁰⁸, duc de Carthage ;

¹⁰⁶ KBR 9278-80, ff. 1 recto.

¹⁰⁷ Alexandre le Grand (356-323 ACN) : Fils de Philippe II de Macédoine et élève d'Aristote, il devient roi à son tour en 336 ACN. L'année suivante, il unit sous sa bannière les cités grecques dans un projet panhellénique. En 334 ACN, il commence sa carrière militaire par la libération des Grecs d'Asie, sous le joug de Darius de Perse. Il vainc ce dernier pour la première fois en 333 ACN à Issos. Se tournant ensuite vers le sud, il conquiert la Phénicie et libère l'Égypte où il est proclamé pharaon. Il remporte à nouveau la victoire sur Darius à Gaugamèles en 331 ACN, lui ouvrant les portes de la Perse. Après avoir solidifié son pouvoir dans le bassin mésopotamien, il continue toujours plus vers l'est pour désarmer les satrapes d'Iran orientaux. Alexandre poursuit le satrape rebelle de Bactriane, Bessos, jusque dans les confins de l'empire perse. Par la diplomatie, il parvint à soumettre les Scythes et le royaume des Chorasmien (mer d'Aral). En 326 ACN, Alexandre se lança à l'assaut de l'Inde. Suite à sa victoire sur le roi Porus, ce dernier s'allia au Macédonien. Il lui demanda de l'aide face à ses ennemis de l'est du Penjab. L'armée refusa d'aller plus loin, le forçant à rentrer en Perse. Cependant, il choisit de descendre le fleuve Hydaspes puis l'Indus pour déboucher sur la mer d'Arabie et longer les côtes jusqu'en Perse. Lors du retour, il continua la conquête en chemin. Il fut blessé par une flèche lors du siège de Massaga. Sur le trajet du retour, Alexandre perdit énormément d'hommes, faute de moyens adaptés pour traverser le désert de Gédrosie. Il passa les deux années suivantes à mater les rébellions et organiser son empire. À la veille d'une nouvelle campagne en Arabie, il tombe malade et meurt en quelques jours en juin 323 ACN.

Source : GOUKOWSKY P., « Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 13 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/alexandre-le-grand/>).

¹⁰⁸ Hannibal Barca (247-183 ACN) : Hannibal vient de la famille des Barca. Son père Amilcar, un général carthaginois, lui aurait fait prêter serment devant Ba'al de nourrir une haine éternelle envers Rome. Lorsque son père est assassiné en 221 ACN, il est proclamé le nouveau commandant des armées d'Espagne par les troupes, ce qui fut ratifié par le gouvernement carthaginois. Le but d'Hannibal était d'affaiblir Rome en défaisant la confédération italique, constituée depuis le IV^e siècle. Sa campagne débute en Espagne, où il provoque Rome à déclarer la guerre. Il a ensuite rejoint le sud de la Gaule, tout en recrutant des mercenaires en cours de route. En 218 ACN, il parvient à faire traverser son armée par les Alpes, prenant les Romains par surprise. Il mène une campagne de 16 ans dans la péninsule italique, cherchant à priver Rome de ses alliés. Les défections dans le camp romain ne sont pas suffisantes pour être suffisamment efficace. Il répond à l'appel à l'aide de Carthage, menacée par Scipion l'Africain. Il retourne en Afrique, mais perd la bataille de Zama en 202 ACN. Après cette défaite et la conclusion d'une paix entre les deux nations, Hannibal se concentre sur la politique de Carthage. Il acquiert suffisamment d'influence et de pouvoir en 195 ACN pour que le Sénat romain exige son élimination. Il fuit en Syrie, pour aider le roi séleucide Antiochos III à combattre les Romains. Après une nouvelle défaite en 188 ACN, il se réfugie alors chez le roi Prusias de Bithynie. Ce dernier accepte de le livrer aux Romains. Pour éviter la capture, il se suicida en 183 ACN.

Source : PICARD G.-C., « Hannibal ou Annibal (247-183 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 13 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/hannibal-annibal/>).

Scipion l'Africain¹⁰⁹, consul romain. Les vertus qui sont décrites dans ce débat ne sont pas inconnues de son maître, Philippe le Bon. Il l'enjoint d'ailleurs à prendre « exemple de grandesse de cuer »¹¹⁰ sur eux. Selon Miélot, les historiens doivent prendre le temps d'écrire les faits des héros du passé (Hercule, Jason, Charlemagne, etc.). Ainsi, l'histoire est utile car elle enseigne aux hommes que seule la vertu mène à la gloire. Et par amour de la vertu, les hommes cherchant à l'atteindre « fuient repos oyseulx et embracent honnourable travail »¹¹¹. Philippe le Bon, le maître de Miélot, est décrit alors comme symbole de ces hommes qui mènent une vie active.¹¹²

Les vertus cardinales de la prudence et du courage sont mises en avant dans la description de Scipion l'Africain dès le prologue. Elles ont un rôle majeur dans l'humanisme civique. Elles servent à préserver et améliorer la société humaine.¹¹³

Les quatre vertus cardinales sont la prudence, la tempérance, la force d'âme et la justice. Leurs origines remontent à Platon (V^e-IV^e siècle), à Aristote et aux stoïciens de l'Antiquité qui, selon Diogène Laërce (III^e siècle), les appelaient « vertus premières ». Cicéron s'appropriâ ces quatre vertus, notamment dans les *Tusculanes*.¹¹⁴ Elles furent transmises au stoïcisme, puis au christianisme. Durant le Moyen Âge, ces quatre vertus constituaient les « vertus morales premières ». Les auteurs classiques considéraient ces vertus comme quelque chose à étudier et pratiquer dans la sphère publique et privée, alors que le christianisme intégra les vertus cardinales dans sa pensée morale. Les pères de l'Eglise Ambroise de Milan (IV^e siècle), Augustin d'Hippone et Jérôme de Stridon (IV^e-début V^e siècle) ont fait de ces vertus des

¹⁰⁹ Scipion l'Africain (vers 235-183 ACN) : Publius Cornelius Scipio Africanus est issu de la *gens* Cornelia, une des familles patriciennes les plus importantes de Rome. Lors des secondes guerres puniques, il commence sa carrière contre Hasdrubal Barca, frère d'Hannibal, en Espagne en 211 ACN. En 205 ACN, il est nommé consul de Rome avec pour mission de défaire Hannibal. Pour cela, il lance une invasion de l'Afrique carthaginoise depuis la Sicile, avec l'aide du roi de Numidie déchu, Syphax. Sa victoire provoque le retour d'Hannibal d'Italie. La grande bataille entre les deux a lieu dans la plaine de Zama en 202 ACN, de laquelle Scipion ressort victorieux. Il est accueilli en héros à Rome où il poursuit sa carrière politique, comme questeur, consul et enfin prince du Sénat. Cependant, il est rappelé à la guerre lorsque le roi séleucide Antiochos III débarque en Grèce en 192 ACN. Il refuse le consulat car il fallait attendre dix ans pour pouvoir redevenir consul. Son frère, Scipion l'Asiatique est alors choisi en 190 pour aller combattre Antiochos. Scipion l'Africain lui sert de légat. Ils vainquent le roi séleucide à la bataille de Magnésie. En 189 ACN, il retourne à Rome où il termine sa carrière au Sénat. Il y subit les attaques de Caton l'Ancien, jusqu'à finalement se retirer en Campagne.

Source : SCHMIDT J., « Scipion l'Africain (235 av. J.-C.-183 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 13 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/scipion-l-africain/>).

¹¹⁰ KBR 9278-80, ff. 2 verso.

¹¹¹ KBR 9278-80, ff. 2 recto.

¹¹² VANDERJAGT A., p. 157-161.

¹¹³ *Ibid.*, p. 36.

¹¹⁴ LABARRIÈRE J.-L., « La vertu politique, Cicéron versus Macrobie », *Les études philosophiques*, 2011, no 99, p. 489-504.

qualités du bon chrétien, de manière à christianiser ce concept païen. Plus tard, Julien Pomère (V^e siècle) et Grégoire le Grand (VI^e siècle) en ont faites des lignes de conduite morale essentielles pour mener une vie active. À partir du XII^e siècle, les origines classiques des vertus cardinales ressurgissent et provoquent une méfiance des penseurs chrétiens car elles provenaient d’auteurs païens qui n’avaient pas connaissance des vertus chrétiennes et de la salvation qu’elles apportent. Il fallut donc adapter le discours qui, depuis les Pères de l’Eglise, réservait la moralité au christianisme. Certains auteurs chrétiens inclurent les vertus dans la morale en admettant leurs origines païennes, alors que d’autres les attribuèrent non pas à la vie religieuse, mais publique. Dès lors, la moralité devient un sujet en soi, et non une préparation à l’après-vie. À ce moment-là, les vertus cardinales furent explorées également au sens politique. Cependant, elles étaient toujours liées à la moralité chrétienne et à la salvation de l’âme.¹¹⁵

L’augustinisme, auquel l’humanisme emprunte certains concepts, prétend que le *Bien commun* ne peut pas être accompli uniquement par l’homme à cause de la Chute d’Adam. La grâce de Dieu est nécessaire à cause de la nature corrompue de l’homme. Ceux-ci peuvent se rassembler, former une société et se protéger des éléments extérieurs, mais la concorde entre eux n’influence pas l’âme qui nécessite la grâce divine pour être sauvée. Ainsi, l’État n’est qu’une construction humaine qui permet d’avoir une certaine paix. Cependant, cette dernière est établie en faisant craindre aux citoyens les punitions terrestres basées sur la douleur physique. Les hommes n’en sont donc pas plus bons et vertueux intérieurement. Ils sont juste retenus de commettre des vices par la peur. Cependant, Saint Augustin admet la présence de la vertu de la justice au sein de cet État, nécessaire à son bon fonctionnement.¹¹⁶ Bien que les vertus cardinales soient incapables de supprimer le vice du cœur des hommes, elles savent les guider sur le droit chemin moral dans l’attente du royaume divin. Dans cette optique augustinienne, l’application des vertus cardinales reste l’amour de Dieu et la salvation de l’âme.¹¹⁷

Pour les humanistes, les vertus cardinales sont indépendantes des vertus chrétiennes. Et pour les humanistes civiques, elles sont centrales à la société humaine et à la vie politique civique. Ces vertus constituent la base de la moralité d’un individu dans la vie politique. La vertu de la justice est prédominante dans la vie politique et se trouve au cœur de l’État.¹¹⁸

¹¹⁵ BEJCZY I., *The Cardinal Virtues in the Middle Ages, A Study in Moral Thought from the Fourth to the Fourteenth Century*, Leiden, Brill, 2011, p. 1, 65, 132.

¹¹⁶ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 36-41.

¹¹⁷ BEJCZY I., *op. cit.*, p. 28.

¹¹⁸ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 39-41.

Selon Vanderjagt, l'usage des vertus cardinales dans la présentation des protagonistes prouve que Miélot comprend bien les principes humanistes employés par Aurispa. L'honneur personnel est moins important que le *Bien commun* ou que le devoir envers sa terre d'origine. L'application des vertus cardinales encourage à mener une vie active au service du *Bien commun*, ce qui mène à la vertu. Miélot a donc bien adapté le texte à son lectorat bourguignon. Il ajoute dans son propre prologue des figures antiques bien connues de la culture de cour bourguignonne (Hercule, Jason, etc.). Une adaptation plus flagrante remarquée par Vanderjagt est la traduction de *humanitas* par « vertu » ou encore de *Patria* par « Rome » et « Pays » ou encore « Bien public » et « Chose publique ». La vertu porte le sens des vertus cardinales qui, dans la pensée bourguignonne, sont au service des affaires de l'État. Par cela, le travail de Miélot concorde avec la sécularisation des vertus et l'emphase de la *Chose publique* observées dans l'humanisme, des éléments centraux chez Aurispa. Ce texte va dans le sens des intérêts bourguignons du service à l'État. En écrivant son propre prologue au lieu de traduire celui d'Aurispa dédié à Battista Capodiferro¹¹⁹, il montre qu'il s'est bien approprié le texte et qu'il ne s'agit pas que d'une simple traduction mot à mot.¹²⁰

Hannibal, le *self-made man* patriotique

Hannibal commence son argument suite à la belligérance que présente Alexandre le Grand qui ne « pourroie souffrir que tu [Hannibal] portasses gloire et renom pardessus moy »¹²¹ et qui ne « vueil point aucunement endurer que cestui Cartaginois costoie ma [Alexandre le Grand] chaire en rien qui soit »¹²². Hannibal veut s'en remettre à Minos, qui décide donc de les écouter tous les deux.

Dès les premières lignes de son discours, Hannibal pose les bases de son argumentation, celle d'un homme qui s'est accompli seul. Il revendique être de ceux qui, « de petit commencement sont parvenus a puissance et haulte seignourie et par leurs continuelz et vertueux labours ont atteint ung haultain et souverain nom »¹²³. Il veut projeter l'image d'un *self-made man* parvenu par son propre travail au renom qu'il clame avoir. Dans ce modèle, la

¹¹⁹ Giovanni Capodiferro (?-vers 1430) : Il servit successivement le pape Boniface IX, puis Martin V comme capitaine militaire. En 1423, il était « capitaine de la cité » à Bologne. C'est là qu'il aurait connu Giovanni Aurispa qui étudia à l'université bolognaise.

Source : STRNAD A. A., « Capodiferro, Giovanni Battista », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 18, *Canella-Cappello*, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 1975, p. 625-626.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 157-161.

¹²¹ KBR 9278-80, ff. 3 recto.

¹²² KBR 9278-80, ff. 3 verso.

¹²³ KBR 9278-80, ff. 3 verso, 4 recto.

gloire récoltée par Hannibal est justifiée par son travail dur et constant. Malgré sa haute naissance, il ne tire pas d'avantage de son lignage et préfère s'appuyer sur son œuvre ainsi que sur le sens du devoir envers sa patrie qui l'a mû à retourner en Afrique malgré ses victoires en Italie. Si Hannibal n'est pas le favori des trois aux yeux des humanistes, cette manière de le mettre en valeur comme un travailleur qui a mérité ses privilèges correspond avec la vision de la noblesse de l'humanisme civique. Toutefois comme on le sait, Hannibal s'est illustré par son combat contre les Romains. L'humanisme civique prône un service à l'État ou à la communauté humaine. Le reste du texte est le jugement de Minos qui nous dira si ces années de guerre contre Rome constitue un service à la *Chose publique* carthaginoise.

Son discours décrit les faits qu'il a réalisés de son vivant, c'est-à-dire la campagne contre Rome qu'il débute en 218 av. J.-C. par la prise de Sagonte en Espagne, sa « premiere proye »¹²⁴. Sont listés ensuite la victoire contre les « Francois », le passage des Alpes, son arrivée en Italie et la dévastation qui en résulta, notamment la bataille de Cannes. Pour cette sanglante victoire il s'attarde avec un peu de fausse modestie :

« Ne y ne me fault point mettre avant la bataille de Cannes, car elle est trop nottoire. Grand nombre de la noblesse rommaine y abatirent lors mes deux bras [...] je envoiay a Cartage trois muys danneaulx dor tirez hors des dois des mors en la place. »¹²⁵

Hannibal arrive alors à la partie de son discours où il critique Alexandre tout en mettant en avant son propre honneur.

« Par telz euvres et semblables feis je esbahir Romme et tout le monde et estoie content de vrais tiltres donneur sans querir vaine gloire comme [Alexandre le Grand] [...]. Mais toudis me reputoye je homme cartaginois qui pour quelconque adversite ne fus oncques rompu. Ne aussi pour quelque fortune oultre mesure ne me enorgueilly jamais en mes plusgrans honneurs. Jay obey tousjours au pays dAffricque et pour secourir a sa chose publicque et pour entendre a sa salut au mandement des Cartaginois comme le moindre de mon ost je men retournay isnelement vers eulx de Ytalie que fort amoie. »¹²⁶

Ce sont des valeurs d'humilité et de patriotisme. Il se place aux antipodes d'Alexandre le Grand, qui « disoit quil estoit fil de Jupiter et voult estre aoure comme Dieu »¹²⁷ et qui recherchait à acquérir la vaine gloire. Hannibal en vainquant Rome, s'est fait connaître dans le monde entier et s'est contenté de ses titres d'honneur sans chercher la vaine gloire comme son rival qui voulait tendre vers l'adoration divine. En plus de cette preuve d'humilité face à la

¹²⁴ KBR 9278-80, ff. 4 recto.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ KBR 9278-80, ff. 4 verso.

¹²⁷ *Ibid.*

gloire et la reconnaissance d'autrui, il se montre patriotique. Il est montré très terre à terre dans ce dialogue et s'affirme carthaginois, ne cédant ni à l'adversité, ni à l'orgueil des honneurs. Il insinue ainsi que tous les hommes carthaginois sont de la même trempe. En plus de se mettre en valeur lui-même, chauvin, il met en exergue la qualité supérieure de ses compatriotes.

Ce chauvinisme ne fait pas écho dans le mental bourguignon d'après 1450. À cette période, Philippe le Bon ne se mêle plus des affaires françaises et se concentre sur le renforcement du pouvoir sur l'immense conglomerat de terres dont il est le prince. Le chauvinisme appelle à un caractère nationaliste qu'on ne retrouve pas chez les Bourguignons car les principautés réunies sous la coupe du Duc ne forment pas une nation.¹²⁸

De retour en Afrique, Hannibal vainc les ennemis de Carthage et ensuite la défend contre les Romains : « Je achevay pluseurs guerres et batailles contre les pluspuissans [les Mèdes et les Armeriens], par force, sagesse et hardiesse. [...] Contre le plusfort, cestoit Romme et ses alliez, je extendy lors tout pover et engin. »¹²⁹. Nous retiendrons ici les vertus de force, sagesse et hardiesse (qui peut être interprétée comme audace). Ce sont celles qu'il exalte à la guerre. Elles ne sont pas suffisantes face aux Romains contre lesquels il invoque tout son pouvoir et son engin, c'est-à-dire, son intelligence, son ingéniosité. Si Hannibal reconnaît sa défaite, il précise cependant qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour contrer l'ennemi. Dans ce débat d'honneur, l'auteur insiste sur la capacité intellectuelle d'Hannibal et sur son intention de lutter jusqu'au bout. Malgré sa défaite, Hannibal reste un exemple de *vita activa*, tant pour atteindre un haut renom que par sa lutte contre Rome.

Ainsi Hannibal termine la partie biographique de son discours par la défaite face aux Romains, l'ennemi « le plusfort »¹³⁰. La suite et fin de son intervention est dirigée contre Alexandre le Grand, qu'il avait déjà un peu critiqué précédemment. Cependant, cette partie de son discours est entièrement dirigée contre le Macédonien :

« [...] Alixandre succeda au royaume de son pere, et des le ventre de sa mere il fu receu au geron de doulce et amiable fortune qui lui fist sa besongne bonne et lui soustint le menton plus que a nul autre. »¹³¹

En totale opposition à l'image de *self-made man* qu'Hannibal se donne, il montre Alexandre le Grand comme un homme à qui la fortune a souri avant même la naissance. La

¹²⁸ LECUPPRE-DESJARDIN E., *op. cit.*, p. 328-330.

¹²⁹ KBR 9278-80, ff. 4 verso.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ KBR 9278-80, ff. 5 recto.

notion de fortune a été popularisée par le *De Casibus* de Boccace au XIV^e siècle. Elle est souvent représentée par une roue qui agit capricieusement, faisant chuter ou s'élever les hommes à souhait. Au milieu du XV^e siècle, la notion de fortune, changeante, hasardeuse et capricieuse est bien ancrée dans les mentalités. C'est donc par pur fruit du hasard qu'Alexandre le Grand a été privilégié dès sa conception. Il fut soutenu par cette bonne fortune plus que nul autre. Hannibal attribue ainsi une partie des mérites d'Alexandre le Grand à la fortune que personne ne peut contrôler. Cependant, il conçoit que ça ne peut pas être son seul argument. Il s'emploie alors à réduire les exploits et la personne d'Alexandre le Grand :

« Et sil vainqui les riches et puissans roys Daire et Porrus, aussi fu il tresordement vaincu des delices et voluptez medoises. Son père ama bien le vin, aussi fist il et tant quil ressembloit non pas roy ou homme, mais beste brute furieuse. »¹³²

Hannibal critique le penchant d'Alexandre le Grand pour le vin (comme son père) et les délices orientaux par lesquels il fut vaincu. S'il a eu du succès militairement, d'un point de vue personnel, le Macédonien s'est laissé aller aux plaisirs des voluptés des pays conquis et de l'ivresse (qui le rend telle une bête furieuse). Par ce reproche, nous comprenons qu'un homme d'honneur se doit de ne pas être gouverné ni par les plaisirs, ni par l'ivresse.

Selon le *Débat*, Alexandre aurait tué le philosophe Callisthène¹³³ à sa table alors qu'il était saoul. Ce crime aurait pu être excusé si cela avait été commis par Hannibal ou « ung aultre petitement enseingie en lettres et disciplines »¹³⁴. Cependant, Alexandre a lu Homère et « la saintte doctrine de son maistre Aristote »¹³⁵ qui la lui a enseignée personnellement. En tant que personne ayant reçu une bonne éducation intellectuelle, il se devait de ne pas agir ainsi. Son contre-argument envers Alexandre le Grand finit, Hannibal s'adresse une dernière fois à Minos :

« Et sil se glorifie de ce quil a porte couronne en son chief, pourtant ne doit il point adevanchier homme duc qui a use de conduite, de sens et de prouesse plus que de fortune. »¹³⁶

¹³² *Ibid.*

¹³³ Callisthène, philosophe grec et neveu d'Aristote, est en réalité mort après des mois d'emprisonnement. Il fut forcé à boire du poison en raison de sa critique envers l'orientalisme du Roi de Macédoine. Alexandre le Grand aurait effectivement tué un de ses proches capitaines lors d'une beuverie à Maracanda (Samarcande), Clitos le Noir.

Source : CHUVIN P., « Samarcande », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 6 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/samarcande/>). – GOUKOWSKY P., « Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) », *op. cit.*

¹³⁴ KBR 9278-80, ff. 5 recto.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

Hannibal rappelle à Minos que la question n'est pas de savoir qui eut le plus haut rang de son vivant, mais bien qui a vécu avec la meilleure conduite, le plus de sens et de prouesse sans reposer sur la fortune. A ce titre, selon lui, il devance Alexandre le Grand, roi de Macédoine.

A la fin du discours d'Hannibal, une image claire de l'homme honorable se dessine. Selon le Carthaginois, les vertus d'audace, de force et de sagesse sont à mettre en parallèle avec la valeur militaire. Le succès martial n'est donc pas un argument suffisant pour être honorable, ce qu'il rappelle bien avec le contre-exemple d'Alexandre le Grand. Un homme, pour être honorable, doit vivre selon ces vertus, mais doit aussi faire preuve d'humilité vis-à-vis de ses succès. Enfin, un homme d'honneur doit être loyal envers son pays d'origine.

En revanche, n'est pas honorable celui qui court après la vaine gloire personnelle (les conquêtes d'Alexandre le Grand et sa volonté d'être divinisé). Quelqu'un qui doit ses succès à la fortune, n'a rien d'honorable car c'est le fruit du hasard dont il tire les mérites. Enfin, l'honneur ne peut s'acquérir si on se laisse aller sans retenue aux plaisirs et à l'ivresse.

Alexandre le Grand, une ambition uniquement vaincue par la mort

Alexandre le Grand base également son discours sur son opposition à Hannibal. Malgré le fait que tout le monde sache qui il était de son vivant, il décide de relater ses exploits à Minos, par mesure de bonne conscience :

« [...] je au temps de mon adolescence portant couronne en teste prins terrible vengeance de ceulx qui avoient mis a mort mon pere. Je aussi, non content du royaume que tenoie par heritage, en sailly hor a petite flote des gens en mes premieres envahies, je destruis Thebes [...] et rendy tributaires toutes les citez d'Achaye et de Thessalie et se mis a subjection les Illiriens, les Thraces et grant foison d'autres peuples. »¹³⁷

Le premier argument qu'utilise Alexandre pour prouver son honorabilité se base sur la justice personnelle. En effet, à l'adolescence, période qui coïncide avec ses débuts en tant que roi, il vengea durement la mort de son père. Cependant, cette vertu cardinale est outrepassée par la gloire personnelle de l'orateur qui dénombre ses succès. La liste de ses conquêtes s'allonge à l'Asie, la Lydie, la Phrygie, jusqu'à s'attarder sur la bataille d'Issos :

« Le roy Daire porroit raconter comment je me portay a Tharse contre lui et comment je y menay CCC mil pietons et cent mil chevauchers persois. Caron le nautonnier d'Enfer, passant les ames de rive en autre, eut lors assez affaire. Car cellui jour

¹³⁷ KBR 9278-80, ff. 5 verso.

ou nespargnay ma force et ne redoubtay peril jen envoiay cybas iij^{xx} mil. Car a laborder je me lanchay entre les premiers, de cecy pevent faire foy les playes de mon corps. »¹³⁸

Dans ce bref passage, Alexandre le Grand fait étalage de son triomphe en vantant le nombre d'ennemis qu'il a lui-même envoyés aux enfers. Sa valeur au combat n'est en aucun cas à contester. Il était d'ailleurs parmi les premiers à se jeter dans la bataille. Pour le lectorat bourguignon, Alexandre le Grand n'est pas inconnu. Il est révééré pour ses prouesses militaires et est trouvé dans la littérature de guerre qui fait partie de la pédagogie des nobles comme professionnels de la guerre : *L'Alexandreis* (1178-1182) de Gautier de Chatillon, *Li romans d'Alixandre* (XII^e siècle) d'Alexandre de Paris, *Alexandre, César, Histoire de la destruction de Troyes* (1287) de Guido delle Colonne et plus tard *Les faits et conquêtes d'Alexandre le Grand* (1448-1449) de Jean Wauquelin, etc.¹³⁹ C'est cette dernière œuvre qui fera de Wauquelin le « spécialiste » d'Alexandre le Grand pour Philippe le Bon. Il en fit un souverain des principautés bourguignonnes et l'inclut dans la généalogie de la maison des Valois de Bourgogne. L'usage d'Alexandre le Grand par Philippe le Bon devait servir à justifier sa légitimité, dans l'espoir de trouver un appui ancestral à ses prétentions royales.¹⁴⁰

Il est clair qu'il fait preuve de bravoure et d'audace, tout comme Hannibal. Face à lui rien ne résiste, d'ailleurs « [...] ne scet on pas bien que tout rase et aplaine devant moy »¹⁴¹. Dans son discours, Alexandre le Grand ne montre pas d'humilité comme Hannibal l'a fait. Au contraire, il mise tout sur sa grandeur et ses exploits :

« Je sourmontay la treshaulte et aspre roche que Hercule ne peut jadis passer. Que diray je plus. Tant entrepris et tant vainqui jusques ad ce que la seule mort bourne et terme de toutes choses vivans me recula et most hors de mon treslarge espoir. [...] Et saiches Mynos que mon vouloir estoit, se Mort l'Envieuse leust souffert, dembracer tout le monde. ».¹⁴²

Telle est la supériorité d'Alexandre le Grand. Seule la mort envieuse le vainquit et mit fin à son ambition qui était de conquérir le monde entier. Cette immense ambition était à l'égal de ce qu'il avait déjà accompli. En effet, il surpassa Hercule lui-même, figure bien connue à la cour bourguignonne. Il fut d'ailleurs déjà mentionné dans le prologue de Miélot. Les grandes figures de l'Antiquité faisaient donc partie de la bibliothèque ducale, Alexandre le Grand n'y

¹³⁸ KBR 9278-80, ff. 5 verso, 6 recto.

¹³⁹ FOURCARDE S., « De l'utilité des lettres dans la carrière des armes. Guerre et culture écrite en France au XV^e siècle », *Le Moyen Age*, 2015, t. 121, no 1, p. 28-32.

¹⁴⁰ RAYNAUD C., « Le prince ou le pouvoir de séduire », dans BALARD M., PARAVICINI W., e.a., *Les princes et le pouvoir au Moyen Âge*, Paris, Editions de la Sorbonne, 1993, p. 261-284.

¹⁴¹ KBR 9278-80, ff. 6 recto.

¹⁴² *Ibid.*

était pas le seul. Ainsi, on y retrouve aussi le mythe de Jason et de la Toison d'or, éponyme de l'ordre de la Toison d'or fondé par Philippe le Bon en 1430. La guerre de Troie fait partie de la bibliothèque ducale, mais est aussi représentée dans des tapisseries.¹⁴³ Le mythe d'Hercule prendra une place particulière au sein de la cour bourguignonne vers la fin du principat de Philippe le Bon (*Recoeil des histoires de Troyes*, par Raoul Lefèvre (1464)).¹⁴⁴

En se comparant au héros antique Hercule, Alexandre le Grand abandonne toute trace de modestie. Cependant, au début de son contre-argument à Hannibal, il justifie la divinisation de sa personne :

« Et se les hommes me tenoient pour ung dieux, et me mettoient ou party du lignaige des dieux, pardon leur en soit donne car la grandeur de mes fais leur faisoit croire cecy. »¹⁴⁵

Ce n'est en effet pas de son initiative qu'il fut divinisé, mais bien à cause de ses exploits incroyables. Il décharge ainsi la responsabilité de l'accusation d'Hannibal. Cela annonce la dernière partie de son discours, celle dédiée à contre-argumenter le Carthaginois :

« Demande a Hanibal puis quil ma si fort reprins de vie delicieuse sil a point mémoire de ses aises de Capue ou il se lassa et debrisa plus son corps avec les femmes quil ne fist a porter armes et deffendre les siens. Comment moru il meschamment quant par despit de vivre il fu bourreau de soy meismes en beuvant les venins mortelz. »¹⁴⁶

Non seulement Hannibal est aussi coupable d'avoir succombé aux plaisirs, mais en plus de cela, il s'y est laissé aller en délaissant les armes et la défense de sa patrie. Cette accusation, bien que passant inaperçue, est particulièrement blessante en raison de l'importance du patriotisme et de la dévotion à Carthage qu'Hannibal a déclarée dans son discours. De plus, à l'opposé d'Alexandre le Grand qui fut pris par la mort envieuse de lui, Hannibal se donna la mort en buvant du poison. Sa déconstruction du discours d'Hannibal n'en finit pas :

« Soi doncques interroguie Prusias le roy de Bithinie vers lequel il senfuy a refuge assavoir sil estoit ung homme dont on doie tenir compte. Chascun scet bien que de tous les hommes il fu le plus vicieux et que par barat et trayson il conquesta la pluspart de sa gloire. »¹⁴⁷

¹⁴³ MONFRIN J., « Le goût des lettres antiques à la cour de Bourgogne au XV^e siècle », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1967, no 1, p. 285-289.

¹⁴⁴ VAN HEMELRYCK T., « Les figures exemplaires au secours du héros bourguignon, exemples de chroniqueurs », *Publication du Centre européen d'études bourguignonnes (XIV^e-XVI^e s.)*, 2001, no 41, p. 39-45.

¹⁴⁵ KBR 9278-80, ff. 6 recto.

¹⁴⁶ KBR 9278-80, ff. 6 recto et verso.

¹⁴⁷ KBR 9278-80, ff. 6 verso.

Il fait appel au témoignage du Roi de Bithynie chez qui Hannibal s'est réfugié après son long exil dans les diverses nations ennemies de Rome. Ce dernier allié peut attester du caractère d'Hannibal, sur lequel on ne peut compter. Il décrit la manière dont Hannibal a acquis ses victoires. Elle est jugée indigne par Alexandre le Grand qui se représente en première ligne de ses troupes au contraire d'Hannibal qui utilise la ruse, la fourberie et la trahison pour acquérir sa gloire. Si les manœuvres d'Hannibal sont considérées par lui-même et d'autres comme ingénieuses et le fruit de l'utilisation de son « engin », ce genre de tactique est mis au ban par le Macédonien. Pour finir, il compare les faits que l'un et l'autre ont accomplis :

« [Hannibal] fist grant bruit sur terre mais quest ce que au regard des mes tonnoires et de mes tempestes. »¹⁴⁸

Malgré ses exploits, Hannibal ne peut rivaliser avec Alexandre le Grand en matière de gloire et de postérité. Pour en finir avec lui, il ajoute que s'il avait daigné porter son attention sur l'Occident, il l'aurait certainement conquis sans coup férir, et cela jusqu'aux colonnes d'Hercule. Ces terres ne valaient pas son attention car sa réputation seule l'y précédait si bien que les habitants de ces régions le considéraient déjà comme roi et seigneur.

Alexandre le Grand argumente son statut d'homme le plus honorable essentiellement sur base de la gloire qu'il a récoltée grâce à ses conquêtes. La bravoure militaire est aussi centrale dans son discours. Il se montre épée à la main, en première ligne de ses troupes à la bataille d'Issos, envoyant à Charon une myriade d'ennemis. Ce genre de modèle convient bien à la noblesse d'épée, dont la prouesse et la vaillance au combat formaient des valeurs piliers du mental chevaleresque. Cet idéal chevaleresque a un second souffle au XV^e siècle et est exploré dans les traités de chevalerie qui foisonnent dans les bibliothèques aristocratiques, comme *l'Enseignement de la vraie noblesse* de Ghillebert de Lannoy¹⁴⁹.¹⁵⁰ La gloire d'Alexandre est telle qu'il surpasse même Hercule et que les hommes le prennent pour un dieu. Son modèle

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ Ghillebert de Lannoy (1386-1462) : Grand voyageur, il participa à deux expéditions en Angleterre et des campagnes de la *Reconquista* ibérique. Il fit un pèlerinage en Terre sainte et s'aventura dans les Balkans, la région de la mer Baltique ainsi qu'au Danemark. Sa famille était très liée à la cour de Bourgogne. Il fut chambellan de Philippe le Bon lorsqu'il était encore comte de Charolais. Il servit Philippe le Bon durant tout son principat, et fut gouverneur du fort de Sluys, à Bruges.

Source : CAUCHIES J.-M., «Lannoy», dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 5, col. 1705-1706 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

¹⁵⁰ AURELL M., *op. cit.*, p. 157-161.

d'un homme d'honneur est principalement fondé sur la gloire martiale et l'ambition qui la guide. Ces deux éléments n'ont connu aucun échec, à part la mort elle-même.

A contrario, il considère Hannibal comme moins honorable que lui sur base de son suicide, sa gloire moindre et sa manière de mener la guerre. Gagner la gloire martiale n'est pas suffisant. Il faut donc qu'elle soit acquise d'une certaine façon et cela exclut la ruse, la fourberie et la « trahison » qu'Hannibal a employées pour gagner ses batailles.

Le reproche d'Alexandre à Hannibal peut parler aux médiévaux qui lisent ce texte. La guerre courtoise dans l'idéologie chevaleresque devait être gagnée par des batailles rangées, glorieuses. Dans les faits, ces batailles sont très rares car elles pouvaient faire tomber en disgrâce un noble en quelques instants (capture, mort, perte d'équipement, de cheval de bataille, etc.). Le genre de bataille rangée qu'Alexandre le Grand préfère est très couteux pour les nobles appauvris. Pourtant, il y en a quelques-unes durant la guerre de Cent ans, comme Azincourt (1415).¹⁵¹ La réalité du début du XV^e siècle est différente. La stratégie médiévale, qui fut bien illustrée durant la guerre de Cent ans, reposait sur deux piliers selon Philippe Contamine : la crainte des batailles rangées et des affrontements en rase campagne ; le réflexe obsidional d'aller se réfugier dans les points forts en cas d'attaque du pays et y résister.¹⁵² En pratique, à la fin du Moyen Âge, la guerre n'était pas une succession de batailles, mais la destruction du pays ennemi et des moyens de survie des habitants par les incendies, le pillage et le vol de nourriture. On peut même citer une maxime d'Henri V d'Angleterre à ce sujet : « Guerre sans feu ne valoit rien non plus qu'andouilles sans moutarde ». ¹⁵³ Dans ce sens, l'idéal chevaleresque préfère mettre en avant la guerre courtoise, mais la réalité du terrain reste celle d'une guerre de harcèlement, de pillage et de siège. À ce titre, Hannibal peut être mal vu car il utilise la ruse pour gagner ses batailles et il a pillé l'Italie jusqu'à être rappelé en Afrique.

Scipion l'Africain, un modèle de vertu et d'humilité au service de l'État

Scipion débute son discours par annoncer qu'il ne souhaite pas débattre pour être jugé mieux qu'un autre car il ne convoite pas la vaine gloire. Il fera le récit de sa vie et ses faits pour Minos et non les deux autres débatteurs. Scipion se démarque immédiatement d'Alexandre le Grand et d'Hannibal par la cause qui le pousse à s'exprimer. Hannibal avait pris à la parole suite à la déclaration d'Alexandre le Grand : « Hannibal, je ne pourroie souffrir que tu portaisses

¹⁵¹ CONTAMINE P., *La guerre au Moyen Age*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 406-413.

¹⁵² *Ibid*, p 375-379.

¹⁵³ KAEUPER R., *Guerre, justice et ordre public, L'Angleterre et la France à la fin du Moyen Âge*, Paris, Aubier, 1994, p. 83-123.

gloire et renom pardessus moy ». ¹⁵⁴ Le Macédonien prit la parole en réponse directe à Hannibal. L'un comme l'autre sont en compétition pour être jugé le plus honorable par Minos. Ainsi ils se critiquent réciproquement dans leurs discours. Cependant, Scipion ne fait l'objet d'aucun reproche et semble se tenir à l'écart du débat, jusqu'à son intervention :

« Congnois que des mon enfance tout vice ma despleu et ay mis tout mon estude a acquerre vertus. Et jugeant en moy meisme quil ne souffist point savoir se ce que on scet par lettres et aultrement nest employe par effect en euvre magnifique et honnourable. Et tellement demenay mes jours que je fus appelle lesperance et lappuy de Romme. Car quant on mist en deliberacion ou senat se on devoit laisser le pays et ce determinaissent pluseurs des senateurs oppressez de paour je, encores asses jone deage, sailly en place lespee ou poing, disant que je tenoye pour mon ennemy mortel quicunques pronunceroit sentence que le pays feust delaissie, pour laquelle chose je fus esleu duc et prince de la guerre. » ¹⁵⁵

Scipion est le premier à parler de vertu dans ce débat sur l'honneur. Dès son enfance, rejetant tout vice, il a porté toute son attention à l'acquisition de vertus, par la lecture d'œuvres et par d'autres manières. On reconnaît là la doctrine humaniste des lettres et de l'éducation qui mènent à la vertu et à la noblesse. De plus, non content de s'instruire, il dit qu'il faut utiliser ces connaissances à bon escient pour accomplir des choses « magnifiques et honorables ». Le jeune Scipion s'illustre particulièrement en matière d'État et de patrie lorsqu'il menace au Sénat, l'épée à la main, qu'il serait l'ennemi de quiconque en faveur d'abandonner le pays aux mains de l'envahisseur. Par ce coup de force, il est appelé « l'espérance et l'appui de Rome » et est élu chef de guerre. En plus d'être vertueux par l'étude, Scipion montre son courage et son patriotisme en tenant tête aux récalcitrants du Sénat. Il est uniquement plongé dans le cadre militaire par un objectif de défense de la patrie (tout comme Hannibal lorsqu'il retourne en Afrique) et non pour récolter la gloire (contrairement à Alexandre le Grand).

Scipion raconte ensuite comment il a poursuivi Hannibal en Afrique suite à sa « layde fuite et diffamee » ¹⁵⁶. Après sa victoire sur Carthage et la fuite d'Hannibal, il se retrouve en position de vainqueur, mais garde sa composition :

« Je mis en la main de Romme Cartage la puissante cite moult garnie de biens. Et ne desordennay jamais mon estat pour quelconque felicité que les dieux me donnassent. Tel tresfortune et bienheureux me trouveront mes amis et le pays qui esprouve lavoient devant mes loables victoires. Je nay point mis mes richesses en toutes choses ou en or et argent ains en vertus et honnestes amis. Car ainsi comme les marchans ont cure et soing

¹⁵⁴ KBR 9278-80, ff. 3 recto.

¹⁵⁵ KBR 9278-80, ff. 7 recto

¹⁵⁶ *Ibid.*

de gaignier or et argent, semblablement tout mon labour et ma veille estoient pour acquerre amis par benivolence et autres offices bons et vertueux. »¹⁵⁷

Scipion garde son état, sa stabilité personnelle sans être enivré par la joie que les dieux lui donnent ou la victoire. On ne peut manquer de voir ici un reproche dirigé contre Alexandre le Grand et Hannibal, l'un défait par les délices de l'Orient et l'autre coupable de s'être prélassé à Capoue au lieu de prendre les armes. Cependant, Scipion se garde de nommer qui que ce soit dans son jugement. Le pays et ses amis l'ont retrouvé fortuné et bienheureux dans sa victoire, sans pour autant qu'il n'en abuse. De cela d'ailleurs, il se montre fier car au lieu d'accumuler les richesses en divers biens et en métal précieux, il dépensa son argent en vertus et amis honnêtes. Ainsi, tout son travail acharné, nuit et jour, est consacré à l'acquisition d'amis et d'offices, de charges publiques. Il dédie sa vie au service du *Bien public*, à l'État. Il renforce sa déclaration en incitant Minos à consulter « Le bon homme Lelius et pluseurs autres [qui] peuent desposer toute la verite »¹⁵⁸. Après son succès contre Carthage, Scipion continue le récit de sa vie :

« Oultre plus, moy retournant de Cartage [...] on me crea censeur. Puis je courus Surie, Egipte, Aise, Grece et moult dautres contrees. Et de rechief moy fait consul pour redrechier et maintenir le nom rommain grandement diminuant, je alay abatre Numante une cite dEspaigne tresforte et plentureuse de tous biens. Je ne vueil point cy raconter tous mes haultains fais, car honnestete vergongne ne le conseille. »¹⁵⁹

Nous voyons ici que Scipion accomplit ce à quoi il avait dédié son attention : les offices publics. Il est fait censeur après sa victoire sur les Carthaginois, puis consul pour la seconde fois, après son retour des campagnes à l'est de la Méditerranée. En tant que consul il vainc la ville de Numance en Espagne, dernier exploit militaire qu'il nommera.¹⁶⁰ Sa tâche était de redresser et maintenir le nom romain qui était en déclin, ce qu'il fit en partie en vainquant la cité ibérique. Tout comme dans sa jeunesse où il est fait duc et prince de guerre par le Sénat pour protéger le pays romain, il endosse à nouveau ici le rôle de sauveur de la patrie.

L'idée d'un héros militaire, sauveur du pays, n'est pas inconnue de la culture bourguignonne. Les Français avaient Jeanne d'Arc (vers 1412-1431) comme héroïne salvatrice de la nation, toutefois les Bourguignons ne peuvent évidemment pas s'identifier à cette

¹⁵⁷ KBR 9278-80, ff. 7 recto et verso.

¹⁵⁸ KBR 9278-80, ff. 7 verso.

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Il est à noter Scipion l'Africain et Scipion Emilien semblent être une même personne dans ce discours. Scipion l'Africain a combattu lors de la deuxième guerre punique, et Scipion Emilien lors de la Troisième. Ce détail historique est cependant sans importance dans ce contexte d'analyse.

dernière.¹⁶¹ Bertrand Du Guesclin (vers 1320-1380), le grand héros chevaleresque de la guerre de Cent ans, fut également accaparé par les Armagnacs lors de la guerre civile dès 1407. Il est présenté comme le « premier patriote ».¹⁶² Sa réputation nationale est renforcée par son association avec Jeanne d'Arc qui envoya un anneau d'or à sa veuve en 1429.¹⁶³ *La Chronique de Bertrand Du Guesclin*, à l'origine un poème de Cuvelier (XIV^e siècle), mais ici en prose, est dans la librairie des Ducs de Bourgogne. Cependant, le manuscrit aurait été confectionné entre 1400 et 1415. Il semble probable, en raison de son appropriation par les Armagnacs, que ce soit un des manuscrits de Philippe le Hardi dont Philippe le Bon a hérité.¹⁶⁴

Les auteurs au service des ducs de Bourgogne utilisèrent des figures antiques, bibliques ou historiques pour glorifier leurs maîtres. Jean Jouffroy (1412-1473) lia généalogiquement Philippe le Bon et Charlemagne pour justifier l'indépendantisme de son mécène. Jean Wauquelin avait lié les terres bourguignonnes à Alexandre le Grand, faisant de lui le premier seigneur des terres unies. Olivier de La Marche¹⁶⁵ traça l'origine des ducs à Hercule. Il utilise également des figures historiques auxquelles les ducs sont rattachés : Roland, Saint Louis, le comte Charles de Flandre et Richard II d'Angleterre.¹⁶⁶ Il n'y a pas de grand sauveur national bourguignon car les terres des ducs ne forment pas une nation. À la place, on a une glorification de la personne même du Duc, aussi bien par la littérature que par le faste de la cour.

Alexandre le Grand limite l'explication de ses exploits car il est connu que « tout rase et aplaine devant [lui] »¹⁶⁷. Pour cette raison, il résume ses conquêtes. Scipion, lui, fait preuve d'humilité et arrête le récit de sa vie car la modestie, « l'honnêteté vergogne »¹⁶⁸, le déconseille de continuer. Ce à quoi il ajoute :

¹⁶¹ KRUMEICH G., *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, Belin, 2017, p. 28-31.

¹⁶² LASSABATÈRE T., *Du Guesclin, vie et fabrique d'un héros médiéval*, Paris, Perrin, 2015, p. 432-433.

¹⁶³ RAYNAUD C., « L'intégration à la cour de Bertrand Du Guesclin », dans MALAMUT E. (éd.), *Dynamiques sociales au moyen âge, en occident et en orient*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2010, p. 45-63.

¹⁶⁴ VAN DEN BERGEN-PANTENS C., « ms. 10230, Cuvelier, *Chronique de Bertrand Du Guesclin* (mis en prose) », dans BOUSMANNE B., VAN HOOREBEECK C. et JOHAN F. (dir.), *La librairie des ducs de Bourgogne, manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, vol. 5, *Textes historiques*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 218-224.

¹⁶⁵ Olivier de La Marche (1425-1502) : Chroniqueur de la cour de Bourgogne, Olivier de La Marche est un noble français qui entra au service de Charles le Téméraire en 1447. Il est fait chevalier en 1465 et remplit des fonctions diplomatiques pour son maître. Après la mort du Téméraire en 1477, il entra au service de Marie de Bourgogne et fut le chambellan du jeune prince Philippe le Beau. Ses *Mémoires* sont d'ailleurs destinées à l'éducation du prince. Source : VIELLIARD F., « Olivier de La Marche, auteur », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 5, col. 1622-1623 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

¹⁶⁶ VAN HEMELRYCK T., *op. cit.*

¹⁶⁷ KBR 9278-80, ff. 6 recto.

¹⁶⁸ « L'Honnête vergogne » peut être traduite par la modestie. On peut aussi traduire littéralement par « l'honnêteté pudique ».

« Jen laisse le jugement aux aultres et principalement a toy Mynos, qui scet ou sont les termes de raison. »¹⁶⁹

Scipion laisse Minos juger de ses actes, mais aussi les autres. Il ne se réfère pas seulement au juge des enfers, mais à un public de manière générale. C'est une nouvelle preuve d'humilité qu'il est seul à montrer. Alexandre le Grand avait sommé Minos de donner son jugement en sa faveur. Hannibal, quant à lui, demande à Minos de bien prendre en compte les mauvais côtés de la vie du macédonien, qu'il liste à la fin de son discours. L'un comme l'autre plaide son cas à Minos comme seul juge de ce débat. Scipion se démarque d'eux par l'inclusion d'un public plus large pour le juger. En faisant cela, il montre bien qu'il ne souhaite pas absolument surpasser les deux autres, mais demande simplement l'approbation de Minos et des autres, dont l'avis compte également. Minos est cependant mis à part car il sait où sont les limites de la raison. Scipion admet ainsi son infériorité sur ce sujet face au juge, ce qui démontre une nouvelle preuve de modestie.

Comme à la fin des deux autres discours, après s'être adressé à Minos, Scipion conclut par quelques arguments rapides, sans pour autant citer directement Hannibal ou Alexandre le Grand :

« Mais plaise toy scavoir que Fortune ne me mua oncques le sens ne pour comble de biens quelle me presentat jamais ne laissay ma libéralite. Ce scevent ceulx qui aprez mon trespas trouverent seulement quatre vins lb. d'argent en mon tresor. Et me tairay aussi comment en ma haulte puissance je ne fus oncques cruel ne injuste. Et ne me voultrillay jamais es voluptez charnelles qui pour certain sont empeschement a conquete honnourable. Toutes lesquelles choses je ne dis pas vouloir aucunement sourmarchier ne lun ne lautre, ains les metz avant pour tousjours garder la dignite et preeminence de nomrommain dont tu as ouy compter Mynos, plus que je nen puis dire pour le present. »¹⁷⁰

Une fois de plus, Scipion rappelle son attitude face à la gloire et au pouvoir. Malgré sa puissance, il ne se montre pas injuste ou cruel. C'est la première fois qu'un des débatteurs parle de justice au sens large du terme. Alexandre le Grand avait combattu l'injustice du meurtre de son père, mais c'était une affaire personnelle. Scipion montre une nouvelle fois un souci de tenir compte du public et non de faire reposer toute son argumentation sur ses seuls actes militaires.

Source : OROBITG C., « Les ambiguïtés de la *vergüenza* dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles », *Rives nord-méditerranéennes*, 2008, vol. 31, p. 95.

¹⁶⁹ KBR 9278-80, ff. 8 recto.

¹⁷⁰ *Ibid.*.

De plus, il a gardé sa libéralité et ne s'est fait guère influencer par la fortune. La largesse, la générosité, est une des valeurs clés de la haute noblesse. Il existe une largesse ritualisée par la distribution systématique et cérémonielle de biens à son entourage. C'est une preuve d'ostentation et cela montre un mépris du profit. Cela fait partie intégrante de la culture noble.¹⁷¹ Or, Scipion s'est montré tant libéral avec ses biens qu'à sa mort, il ne lui restait presque rien de sa fortune.

En outre, il ne s'abaissa pas à succomber aux voluptés charnelles, qui auraient pu l'empêcher d'accomplir quelques conquêtes honorables. Cette critique est dirigée aussi bien à Hannibal qu'à Alexandre le Grand, qui se sont tous les deux comportés de la sorte. Ces plaisirs oisifs ont occupé du temps dans leur vie qui aurait pu être passé à conquérir. L'inactivité et l'oisiveté dédiée aux plaisirs matériels sont donc mal regardées. Ceci va dans le sens de l'humanisme civique. L'inactivité est condamnée sauf lorsqu'elle est dédiée à l'érudition. Toutefois, cette érudition, comme celle de Scipion, est encore meilleure lorsqu'elle sert au bénéfice du *Bien commun*.

Enfin, Scipion précise à Minos qu'il ne dit pas toutes ces choses pour surpasser Alexandre le Grand ou Hannibal, mais bien pour garder la dignité et la supériorité du nom romain. Ce nom romain, Minos en a entendu parler bien plus que Scipion n'aurait pu le faire. Ainsi Scipion insinue que la renommée de Rome est bien trop grande pour que lui seul puisse l'exprimer, et que Minos la connaît déjà. Il tourne la fin de son discours de telle manière que l'intégralité de celui-ci sert à rendre justice à Rome. Il n'agit donc pas pour lui-même, mais pour sa patrie qu'il défend ici oralement.

La renommée que Scipion acquiert est toujours en lien avec son service à l'État, chose à laquelle il est porté par son éducation qui le pousse à faire usage de ses connaissances pour bien œuvrer. Cette logique est profondément ancrée dans l'humanisme civique, avec Cicéron pour idéal. Dans l'imaginaire humaniste, c'est un érudit qui mit son savoir au service de l'État. L'œuvre cicéronienne *De Oratore* fut d'ailleurs analysée de près par les humanistes dans la réforme de l'éducation au XV^e siècle. Pour tenter une vulgarisation, l'humanisme « classique » voit la quête du savoir comme une fin en soi tandis que l'humanisme civique y voit un but de

¹⁷¹ AURELL M., *op. cit.*, p. 171.

service à l'État. L'éducation permet de produire des serviteurs de la *Chose publique* plus efficaces.¹⁷²

À la souche de l'argumentation de Scipion est la vertu qu'il veut acquérir et, en allant dans cette direction, il accomplit ses offices publics, car ils sont « bons et vertueux ». Scipion ne cherche donc pas à être glorieux comme Alexandre le Grand.

C'est un homme de constance que la fortune n'affecte pas, même dans la victoire et au sommet du pouvoir. Nous pouvons presque affirmer que les trivialités du hasard ne doivent pas affecter l'honneur d'un homme car il repose sur sa vertu qui n'en souffre pas.

Scipion fait preuve de beaucoup d'humilité tant en n'attaquant pas ouvertement Hannibal et Alexandre le Grand sur leurs défauts que par la manière de se placer dans son propre discours. Il s'arrête de raconter sa vie par souci de modestie, fait confiance au jugement de Minos et des autres, mais surtout, il affirme que tout ce qu'il a dit jusque-là n'était que dans le but de garder la dignité du nom romain. Il est placé en sauveur de sa patrie par la joute orale comme par les armes.

À qui revient l'honneur ? Le jugement de Minos

Minos donne son jugement une fois les trois discours terminés. Ce dernier est assez bref en comparaison aux discours des débatteurs. Il s'adresse ainsi aux trois :

« En verite vous faittes moult a louer tous trois. Car voz euvres furent tresgrandes, et vos entreprises ont este achevees de tresfors et treseschaufez courages. Mais se ainsi est que vray honeur doit estre acquis par vertu nous jugons Scipion qui jamais ne saillis hors des lices de prouesse chevalereuse et meismement en outre aultre vertu as eu renommee pardessus tous ceulx de ton temps que tu ailles premier. Alixandre second, et Hanibal le tiers. »¹⁷³

Minos commence par révéler que les trois sont à louer pour ce qu'ils ont accompli. Ils se sont tous distingués par leur « courage ». Il ne s'agit pas du courage au sens moderne (bravoure chevalière ou guerrière), mais désigne le siège de la vie intérieure de l'homme, son esprit ou son âme. Cela équivaut à l'*animus* latin.¹⁷⁴ C'est une modification du texte de Giovanni Aurispa lors de la traduction de Miélot. Ce dernier change la notion de noblesse d'âme et du dévouement

¹⁷² GRAFTON A. et JARDINE L., *From Humanism to the Humanities, Education and the Liberal Arts in Fifteenth and Sixteenth-Century Europe*, Cambridge, Harvard University Press, 1986, p. 211, 219-220.

¹⁷³ KBR 9278-80, ff. 8 recto et verso.

¹⁷⁴ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 184.

civique en vertu de courage exercée pour le *Bien public*. C'est une des marques flagrantes des modifications que Miélot apporte au texte pour l'adapter au lecteur bourguignon.¹⁷⁵

Ainsi, l'honneur doit être acquis par la vertu, ce qui fait de Scipion le vainqueur du *Débat*. Il est le seul à ne pas être sorti « des lices de prouesses chevaleresques ». Miélot utilise ici un vocabulaire des concepts qui sont bien ancrés à la cour bourguignonne et dans la mentalité de la haute noblesse. Scipion n'a donc jamais transgressé les règles chevaleresques liées à la guerre. Car les lois et règles qui s'appliquent à la chevalerie ne sont pas seulement valables lors de grands tournois, mais font aussi partie des mœurs de la discipline militaire.¹⁷⁶

L'idée de la violence juste ou injuste est fort présente dans l'idéal chevaleresque. En effet, savoir si une guerre était juste ou non faisait déjà l'objet de beaucoup d'attention durant le Moyen Âge. De nombreux documents juridiques ont d'ailleurs été produits à cet effet. Par exemple, le roi Charles V de France consulta des juristes avant de déclarer la guerre à Édouard III (1312-1377) en 1369.¹⁷⁷

Au XIII^e siècle, Laurentius Hispanus¹⁷⁸ donne cinq critères pour que la violence soit juste, qui seront fixés par après comme classiques¹⁷⁹ :

- | | |
|----------------------|--|
| 1) <i>persona</i> | Elle doit être « du siècle » ¹⁸⁰ |
| 2) <i>res</i> | Reprendre des biens / défendre la patrie |
| 3) <i>causa</i> | Combattre par nécessité |
| 4) <i>animus</i> | Elle ne doit pas être faite par haine, cupidité |
| 5) <i>auctoritas</i> | Sans l'autorité du prince, la guerre ne peut pas être déclarée |

Scipion respecte tous les critères. Il fait la guerre pour défendre la patrie, puis pour redresser le nom romain. Ces deux causes sont une nécessité de l'État. C'est pour cela qu'il se bat et non par haine ou par cupidité. Enfin, il a reçu l'autorité de faire la guerre quand le Sénat

¹⁷⁵ SCHOYSMAN A., « L'introduction de la littérature humaniste italienne en Bourgogne vers 1450, l'originalité d'une littérature étrangère ? », *op. cit.*, p. 187-190

¹⁷⁶ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 160-161.

¹⁷⁷ CONTAMINE P., *La guerre au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 449-452.

¹⁷⁸ Laurentius Hispanus (vers 1180-1248) : Juriste en droit canonique du XIII^e siècle, Laurentius Hispanus fit ses études à Bologne. Il eut une carrière prolifique comme avocat, puis comme *Magister scholarum* en Espagne à Orense. Il fut élu évêque de la ville en 1218. Il écrivit un commentaire des *Decretum Gratiani* (œuvre pilier du droit canonique) ainsi que des *Quinque compilationes antiquae decretalium* (compilation de textes du droit canonique datant de 1187 à 1226).

Source : HÖHL N., « Laurentius Hispanus, canonist », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 5, col. 1761 (consulté le 6 octobre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

¹⁷⁹ CONTAMINE P., *La guerre au Moyen Âge*, *op. cit.* – LEVELEUX-TEIXEIRA C., « Le droit canonique médiéval et l'horreur du scandale », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 2013, vol. 25, p. 207-208.

¹⁸⁰ Laique

l'a fait duc de la guerre puis consul. La violence que Scipion emploie à la guerre est donc justifiée aux yeux de Minos et donc de Miélot. Il ajoute que c'est en faisant usage de la violence au service de l'État qu'il acquiert la vertu, ce qui mène à l'honneur. Les anciennes valeurs chevaleresques sont toujours présentes, mais elles sont mises au service du *Bien public*.

Non seulement, Scipion n'enfreint pas le code de la chevalerie, mais il est aussi celui qui a la plus grande renommée parmi ses contemporains (car il est vrai qu'Alexandre le Grand est difficilement battable sur ce sujet). Il cumule ainsi la plus grande renommée de son époque et la vertu. Cette vertu mène à l'honneur. Or, ce qui a rendu Scipion vertueux, en plus de rester « dans les lices de prouesses chevaleresques », est d'avoir servi Rome. C'est effectivement le service à l'État qui mène à l'honneur.

Enfin, Scipion s'est rendu le plus vertueux également par son humilité. Il est le seul à ne pas avoir ouvertement critiqué Hannibal et Alexandre le Grand. Certes, il émet des critiques dirigées contre l'un et l'autre, mais cela sans les nommer. Il fait également preuve d'humilité en s'arrêtant de parler car la modestie le recommande, faisant confiance au jugement de Minos et au public.

« Et se a vous deux ne plaist ceste sentence, allez vous ent demander a dame Fortune se elle ne calenge point sa part en vostre gloire. Et examinez le desir oultrageux que sans raisonnable occasion maintesfois vous empaigny a respandre sang humain et a gester le monde. »¹⁸¹

Minos coupe court à toute protestation, sous-entendant que la Fortune est en partie responsable de la gloire d'Alexandre le Grand et d'Hannibal. Ces paroles renvoient à l'idée qu'un homme réellement honorable ne doit pas laisser reposer sa vertu sur le hasard de la Fortune et que cette dernière ne doit pas être la cause principale de ses mérites. Dans le même sens, les succès ne doivent pas monter à la tête de quelqu'un. Scipion a su garder la tête froide dans la victoire. Minos fait comprendre que le succès d'Alexandre le Grand ou celui d'Hannibal n'est pas entièrement le leur. Les hasards de la Fortune ont leur part de responsabilité. Par cela, cela rend leur renom plus petit que celui de Scipion.

De plus, il les accuse d'avoir répandu le sang humain et gâté le monde « sans raisonnable occasion ». Dans l'idée de la violence juste, le principe de la cause est important. Alexandre le Grand est parti à la conquête du monde par simple ambition. Et Hannibal a attaqué Rome,

¹⁸¹ KBR 9278-80, ff. 8 verso.

forçant Scipion à la défendre. Par ces actions de violences injustes, ils ont transgressé les règles de la chevalerie afférant à la guerre.

Conclusion

Les trois protagonistes de ce débat ont des qualités, des valeurs, qui peuvent être prises en exemple par le lectorat bourguignon. Les communs dénominateurs sont la gloire martiale et le courage (vertu cardinale de la force morale). Cependant, le gagnant indiscutable est Scipion, jugé le plus honorable des trois. Il cumule les qualités des deux autres et en possède plus encore.

Hannibal se présentait comme un travailleur qui a besoin pour récolter sa gloire, contrairement à Alexandre à qui la fortune a souri. Scipion aussi a travaillé dur au service de la *Chose publique*. De même, pour devenir un tel adulte, il s'est acharné dans son enfance à l'étude et à l'apprentissage de vertu. Il est le seul à parler de son éducation et ses efforts pour optimiser sa personne. L'autre personnage ayant reçu une éducation élevée fut Alexandre. Toutefois, il n'a appris rien d'Aristote et tua vilement Callisthène dans son ivrognerie. La faiblesse face à l'oisiveté et à la luxure n'est partagée que par Hannibal et Alexandre. Scipion a lui appris à rejeter le vice et a un caractère trop fort pour céder à la tentation, malgré son succès.

L'éducation de Scipion fut mise à profit au service de la *Chose publique* pour laquelle il fut censeur et consul. Il dédia sa vie à servir Rome. Similairement Hannibal, peut aussi être vu sous ce patriotisme. Il a également fait usage de tout son engin pour se battre et défendre Carthage, bien que ce ne fût pas suffisant. Cependant, Hannibal relatait ces exploits pour exprimer sa gloire et convaincre Minos de son honneur supérieur. Scipion se contente de narrer les événements de sa vie pour que le juge des enfers en ait connaissance. Il n'a pas dédié sa vie aux offices et aux magistratures romaines pour la gloire, mais bien car c'était la bonne chose à faire.

Hannibal et Scipion ont tous les deux un sens du patriotisme et de défense de la patrie. Scipion est plus honorable que le carthaginois car il mène une guerre sanctionnée par le Sénat, et pour le bien de la *Chose publique* romaine. Hannibal, tout comme Alexandre le Grand, a fait couler le sang pour rien. Hannibal l'a fait couler pour sa haine de Rome, et Alexandre pour la vaine gloire de ses conquêtes. Qui plus est, Hannibal est accusé d'avoir utilisé la ruse et la fourberie pour gagner ses batailles. Cependant, cette critique ne vient que d'Alexandre et Scipion ne fait aucun commentaire là-dessus dans son autobiographie.

Scipion et Alexandre le Grand ont peu de choses en commun. Ils parlent tous les deux de justice, mais pas au même sens. Alexandre se vante d'avoir vengé le meurtre de son père, mais c'est du ressort de la justice privée. Scipion parle lui de la justice au sens large du terme, c'est-à-dire une des vertus cardinales. En revanche, ces deux protagonistes sont aux antipodes au sujet de l'humilité. Bien qu'Alexandre justifie la volonté des gens du commun de le diviniser, il ne se targue pas moins d'une renommée universelle. Contrairement à Alexandre qui arrête de parler car tout le monde connaît ses exploits, Scipion s'abstient de continuer par simple souci de modestie. Il propose à Minos de faire appel à ses contemporains qui peuvent témoigner de lui et s'en remet à son jugement.

Dans le prologue du *Débat*, Miélot place Philippe le Bon en exemple de la *vita activa* prise par les humanistes civiques. Selon le jugement de Minos, Scipion est le plus honorable des trois. C'est donc à Scipion que le lecteur doit identifier Philippe le Bon. Le Duc ne peut le faire lui-même car il doit faire preuve d'humilité. Comme Scipion, il est au-dessus de la vantardise d'Hannibal ou d'Alexandre. Scipion ne raconte sa vie et ses exploits que pour Minos, et non pour se dire supérieur aux deux autres. Il laisse le juge impartial prendre cette décision et préserve ainsi son humilité.

Scipion est le seul des trois à parler de la largesse. Il se montre généreux de son argent qu'il dépense en « vertus et amis honnêtes ». Ceci ne laisse aucun doute quant au modèle à suivre par le lecteur bourguignon. Scipion est le seul à ne pas avoir été critiqué durant le *Débat*. C'est un modèle de vertu à suivre, tant pour son ardeur à s'éduquer et sa dévotion au *Bien public*, que son humilité dans la gloire ou sa largesse dans la richesse. Il reste donc à déterminer si la *Controverse* présente les mêmes critères de vertu au lecteur.

Chapitre 3, La *Controversie*, introduction à la question de la noblesse

La *Controversie* est divisée en cinq textes : deux prologues, l'introduction du débat, le discours de Cornélius et celui de Gaius. Nous analyserons ici les prologues ainsi que l'introduction, qui mettent chacun en valeur les thèmes du texte d'une façon différente.

Le prologue du traducteur

Le « Prologue du traducteur sur la declamation ou debat de vraie noblesse » est un ajout de Miélot à sa traduction du *De nobilitate* de Buonaccorso. Il y livre les raisons qui l'ont poussé à traduire ce texte pour Philippe le Bon. Si ce dernier n'est pas nommé dans le prologue, il l'est dans le colophon.

« Ce petit traittie de la declamation de noblesse a layde de Dieu ainsi que jay propose vendra en vos mains, treshault, trespouissant et mon tresredoubte seigneur et prince, aincois que il se extende ailleurs affin que premierement il parviengne au jugement de vostre tresexcellente magnificence par le commandement et ordonnance de laquelle je lay mon pouvoir translate de latin en cler francois pour vous rendre aucun petit service qui de moy vous est deu. Et puis que de vostre benigne grace laurez fait regarder bien au long pour visiter et examiner les faultes se aucunes en y a, affin de les corrigier et amender, vous y porrez prendre sil vous plaist quelque bonne et saine doctrine salutaire a vostre ame. »¹⁸²

Cette première partie du prologue montre parfaitement que Miélot agit au service de son seigneur, Philippe le Bon, pour traduire des textes. En effet, ce paragraphe est similaire au prologue du *Débat*. Il contient également une dédicace au commanditaire. Il enjoint Philippe le Bon à corriger les fautes qu'il peut trouver, ainsi qu'à en tirer des leçons bénéfiques à son salut. Cette *Controversie*, tout comme le débat, a une fonction didactique auprès du Duc.

La suite du prologue est une partie de la traduction de la *Genealogia* de Boccace que Miélot a faite. Il a partiellement traduit ce texte en répartissant des extraits dans ses propres œuvres. C'est ici un extrait du livre XIV de la *Genealogia*.

La *Genealogia Deorum Dentilium* est un répertoire mythologique des personnages peuplant la poésie de la Grèce et de la Rome antiques. L'œuvre est terminée par les livres XIV et XV où Boccace défend la poésie antique contre ses détracteurs.¹⁸³ Ces livres ont été pris à

¹⁸² KBR 9278-80, ff. 10 recto et verso.

¹⁸³ Cette défense des poètes païens intègre une plus grande polémique, débutant en Italie par les textes d'Albertino Mussato, puis ceux de Pétrarque. Elle fut débattue par les humanistes au long des XV^e et XVI^e siècles.
Source : PIONCHON P., « La Généalogie des dieux païens entre le *Décameron* et les nouvelles des humanistes du premier XV^e siècle », *Cahiers d'études italiennes*, 2010, no 10, p. 55-78.

part et ont été diffusés dans les milieux humanistes comme en Italie, mais aussi par-delà les Alpes pour la défense de la poésie.¹⁸⁴

L'utilisation d'un extrait du Livre XIV de la *Genealogia* de Boccace dans le prologue du translateur prouve que Miélot avait conscience de la similitude entre les deux œuvres.¹⁸⁵ En effet, il avait une bonne connaissance de Boccace et de ses œuvres. Il possédait dans son « cahier de notes »¹⁸⁶ une traduction des livres XIV et XV. Ce manuscrit date de 1468 et montre l'intérêt prolongé de Miélot pour Boccace. À l'intérieur de celui-ci, ces deux livres sont sous le titre de « Les invectives contre raillars, jengleurs et autres mespriseurs des ouvrages et estudes des clerchez sciencieux et vertueux ». La *Controversie*, tout comme les derniers livres de la *Genealogia* sert à défendre l'érudition. Miélot a sélectionné ces chapitres dont il avait déjà connaissance en 1449 pour la même raison que les humanistes : la défense des lettres.¹⁸⁷ Sachant ceci, nous pouvons nous attendre à une mise en avant des lettres et de l'érudition dans la *Controversie* dans le cadre de la justification de la noblesse.¹⁸⁸

Dans cet extrait, Boccace décrit les réactions que provoque la publication d'un nouveau traité. Heureusement, il n'y a pas que des gens idiots qui le commentent, mais aussi des « clerks sciencieux »¹⁸⁹. Parmi ceux-ci, il y a des personnes vénérables, remplies de bonnes mœurs et de sciences qui, « ensieuvant les traces des sages »¹⁹⁰, complimenteront ce qui sera louable dans ce traité.

Cependant, une « autre multitude de gens plus grand beaucoup » réagissent à l'opposé. Ils regardent la moindre petite faute ou quelconque autre vice pour critiquer le traité. Ils sont d'ailleurs plus enclins à trouver une faute que quelque chose à louer. Boccace écrit donc qu'il n'y a d'autre solution que de « faire [la] guerre »¹⁹¹ contre ces derniers. À cet effet, il est nécessaire de les rendre confus par « vives raisons »¹⁹² pour ne pas se laisser guider par eux et être facilement vaincu.

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 184

¹⁸⁶ Paris BNF fr. 17001.

¹⁸⁷ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 17-20.

¹⁸⁸ SCHOYSMAN A., « Jean Miélot, Jean Boccace et les généalogies, Note sur le ms. BNF, f. fr. 17001 », dans TIMELLI COLOMBO M. et GALDERISI C. (éd.), *Pour acquérir honneur et pris: Mélanges de moyen français offerts à Giuseppe Di Stefano.*, Montréal, CERES, 2004, p. 486-488.

¹⁸⁹ KBR 9278-80, ff. 10 verso.

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ KBR 9278-80, ff. 11 recto.

¹⁹² *Ibid.*

Pour pouvoir surmonter ces ennemis, comme dit Boccace, il faut s'attaquer d'abord au plus faible. En laissant les « autres populaires »¹⁹³ de côté, il fait face aux « gens effrontez qui tant habondent en langaige et en detestable arrogance que par leurs haulx parlers contre toutes choses qui viennent de quelconques tresprudens et tressages hommes ilz presument de donner leurs sentences, les aneantir et aviler, et silez peuent les blasmer par leurs ordres et vilaines paroles. »¹⁹⁴. Selon Boccace, ils confessent d'être des idiots et des ignares, en clamant haut et fort leur honneur et leurs grands faits. Cela alors qu'ils se prélassent à des mangeries et se laissent aller à la paresse oiseuse. Ils consomment le vin et la viande à outrance. Ils sont donc encore ivres lorsque, le lendemain, ils critiquent de leur vilaine bouche les « estudes et veilles des hommes sages et lettrez comme leurs bonnes meurs et vertus et tous leurs honnestes labeurs. »¹⁹⁵

Si dans cet « ennemi » que Boccace décrit, par la traduction de Miélot, on peut voir de mauvaises qualités, par opposition, nous distinguons ce qui rend quelqu'un de respectable, voire vertueux. Nous avons un contre-exemple de ce qu'un homme bon doit être. Ainsi, quelqu'un de vertueux se doit d'être humble, actif et modéré (voire sobre). Pour ses ennemis, Boccace n'a aucune pitié :

« En verite ceulx qui se vueillent moustrer saiges en apparence ce sont une tresfole maniere de gens qui en perdant leur temps es voluptez mondaines viennent a la mort et nimportent de ce siecle se non ce quilz ont beu et mengie. »¹⁹⁶

Ceux qui crient haut et fort leurs actes et faits ne sont que sages en apparence. Ils seront oubliés après leur mort. Il ajoute même que les critiques de tels hommes sont des louanges aux oreilles de gens notables. Au contraire, quelqu'un loué par ces infâmes gens est complice dans leur infamie.

« Ceulx cy doncques senvoient avecques les taverniers et gromans et avec leurs foles femmes pour rire, danser et leur raconter aprez boire leurs menues loenges de nulle valeur, et laissent les vaillans et vertueux hommes et leurs labeurs aussi demourer en leur lumiere et bon renom comme il ne soit en ce monde nulle chose plus desconvenable dun homme qui riens ne scet ne chose plus ennuyeuse dun fol malenseignie. »¹⁹⁷

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ KBR 9278-80, ff. 11 verso.

¹⁹⁶ KBR 9278-80, ff. 12 recto.

¹⁹⁷ *Ibid.*

Boccace met donc au ban de la société les hommes ignorants qui ne songent qu'à la luxure et au vice. Il cite ensuite la 82^e lettre de Sénèque à Lucilius : « Le loisir sans lettres est une mort, c'est l'homme tout vif dans la sépulture. » :

« Car comme dist Senecque l'omme qui est sans lettres est une mort et la sepulture dun homme vif et que sa mort et sa vie sont pareilles. Car il nest plus nouvelles de telz gens ains ilz doivent avoir honte de soy trouver en la compaignie de ceulx qui ont passe leur temps en vraies estudes et se occupent en bons et vertueux ouvrages. »¹⁹⁸

Un homme n'a de la valeur dans sa vie que par les études, l'apprentissage des lettres ainsi que l'occupation de bons et vertueux ouvrages. Boccace donne comme contre-exemple l'homme modèle. Il ajoute également que les non vertueux doivent se sentir honteux d'être en présence de pareils hommes.

Enfin Boccace décrit une dernière catégorie de gens qu'il méprise. Ceux qui « convoient moult apparoir estre sages »¹⁹⁹ alors qu'ils ne font que le paraître. Ils font croire aux autres qu'ils sont cultivés et bien lettrés en citant l'un ou l'autre philosophe et en parlant avec fausse gravité de profondes matières. Ils donnent l'illusion d'intelligence et de culture en conversant avec des hommes sages, pour en retenir les pensées et les répéter comme les leurs.

« Et quant ilz ont ouy les responses de ces sages clers ilz en retienent quelque chose quilz redient depuis aux quarfours et lieux publiques ». ²⁰⁰

Ces connaissances ne sont pas les leurs, car ils ne les ont pas acquises par leurs propres études et labeurs. Le prologue de Jean Miélot, par l'utilisation de l'extrait de la *Genealogia* de Boccace, indique au lecteur du manuscrit que qu'il a une idée claire de ce qu'un homme de vertu doit être. Pourtant, le titre du traité parle du débat de la noblesse. Pas une seule fois dans le prologue il n'est fait mention de la noblesse, mais bien de la vertu. Miélot donne donc, dans son prologue à travers Boccace, la réponse à la question de la noblesse. De la vertu découle la noblesse. Nous savons que son prologue est une œuvre réfléchie et qu'il avait une bonne connaissance du sujet. Ce prologue appuie, à l'avance, l'argument qui sera fait dans la *Controverse*, c'est-à-dire que la vraie noblesse vient de la vertu.

Miélot sélectionne un passage de Boccace pour l'utiliser à ses fins. Pourtant, les livres XIV et XV de la *Genealogia* servent à défendre la poésie antique contre ses détracteurs. Miélot n'utilise pas l'argumentaire de la poésie antique à la défense de son propre ouvrage,

¹⁹⁸ KBR 9278-80, ff. 12 recto et verso.

¹⁹⁹ KBR 9278-80, ff. 12 verso.

²⁰⁰ KBR 9278-80, ff. 12 verso, 13 recto.

mais pour montrer au lecteur que ce genre d'hommes ne sont pas vertueux. À la fin de l'extrait de la *Genealogia*, il est clair que l'éducation, l'humilité et la vertu sont les valeurs que Miélot met en avant. Comme elles sont mises dans le prologue de la *Controversie*, nous pouvons supposer qu'elles répondent en partie à la question de la noblesse qui est débattue ensuite dans le manuscrit.

Dans une autre optique d'analyse, nous pouvons observer l'utilisation par Miélot d'une œuvre humaniste sans pour autant s'inscrire dans le courant.²⁰¹ Il prend dans le courant ce qui l'intéresse : l'extrait de la *Genealogia* de Boccace, le *Débat* d'Aurispa et la *Controversie* de Buonaccorso. Cependant, cela reste dans le contexte de la cour bourguignonne et des valeurs que Philippe le Bon souhaitait manifester, celles que nous observerons au cours de l'analyse de la *Controversie*. Nous garderons en tête que l'objectif de l'humanisme pour la noblesse est d'en faire un état intérieur qui n'est pas influencé par le sang ou l'hérédité, mais par l'érudition de la personne et son étude des *studia humanitatis*. Pour l'humanisme civique, la noblesse doit être acquise par le service à la communauté humaine. Il reste à déterminer dans l'analyse du texte, le rapport que cela peut avoir avec le projet bourguignon.

Le prologue de l'acteur

Le « Prologue de l'acteur sur le debat de noblesse translate de latin en cler francois »²⁰² a été écrit par Buonaccorso. Il y introduit son approche au sujet de la vraie noblesse. Dans le style humaniste, il commence par annoncer l'ancienneté du débat.

« Entre nos anciens maistres a este moult souvent dispute de noblesse. Car pluseurs ont cuide quelle fust situee en felicite de lignage, et les aucuns ont afferme quelle est en affluence de richesses, et maint aultres ont este d'opinion quelle fut en gloire de vertu. »

Buonaccorso cite les trois approches de l'origine de la noblesse qui seront considérées dans la *Controversie* : hérédité, richesse, vertu. Les argumentaires exprimés lors du débat sont basés sur ces concepts-là. Comme Miélot l'annonce dans son prologue du translateur, la position qui sera finalement victorieuse est évidemment la vertu. Buonaccorso s'adresse ensuite à son prince qui n'est pas expressément nommé. Il se peut que ce soit Carlo Malatesta (1368-1429), seigneur de Rimini, ou Guidantonio di Montefeltro (1378-1443), Duc d'Urbain.²⁰³

²⁰¹ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 16-17.

²⁰² KBR 9278-80, ff. 14 recto.

²⁰³ SCHOYSMAN A., « Jean Miélot traducteur du *Débat de la vraie noblesse* de Buonaccorso da Pistoia », dans GALDERISI C. et PIGNATELLI C. (éd.), *La traduction vers le moyen français, Actes du II^e colloque de l'AIEMF, Poitiers, 27-29 avril 2006*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 328-329.

« A vous doncques mon tresglorieux prince, qui estes la seule lumiere de nostre siecle, jay propose que ce debat de noblesse lequell puis pou de jour enca jay fort estudie soit deuement presente et agreablement receu. Car on ne porroit parler de noblesse ou que ce feust plus couvenablement enverz vostre gentillesse, et semble que ceste oroison ne doive estre baillie a nul autre que a vous, qui par felicité de lignie et par gloire de vertu embraciez et tenez toute espece de noblesse ». ²⁰⁴

Ce prince « anonyme » se voit attribuer par Buonaccorso le lignage et la vertu. Cependant, il possède les critères classiques menant à la noblesse. C'est d'ailleurs à cela que Buonaccorso attèle la fin de son prologue. Il dit que son prince a le plus haut lignage de tous les nobles d'Italie. Cependant, outre la noblesse de sang, l'auteur met en valeur les arguments plus vertueux de la noblesse :

« Se nous faisons question de habondance de richesses vostre princheaute est tresample et tresaffermee de la bonne et loyale foy de vos citoyens et de la souveraine benivolence de tous vos subgetz. Et se nous avons regart a la vertu de vostre coraige, le monceau de toutes vertuz est en vous aussi grant que nul de honneste couraige pourroit souhaidier ne desirer.

Que diray je plus de vostre justice, religion, liberalite, clemence, pitie, foy, constance, attemprance et prudence dont vous gouvernez la seignoure de vostre tresnoble princheaute, lesquelles toutes sont telles et tant volupte de lumain lignaige si comme il apparut par l'empereur Titus fil de Vaspasien. » ²⁰⁵

Il est intéressant de noter l'importance de la loyauté des citoyens de la seigneurie, dans le cadre d'assertion de la noblesse du prince. Parmi les arguments qui rendent le prince de Buonaccorso noble, la bienveillance de ses sujets semble avoir son importance. Il ne s'agit pas d'une noblesse héritée, ni pécuniaire, mais passant par le regard des autres. De plus, ce sont ses sujets qui le regardent avec bienveillance de par sa bonne gouvernance (dont émane également la richesse). Cette idée de la bonne gouvernance du pays est similaire à la notion du *Bien commun* que les princes doivent protéger et servir. ²⁰⁶

Dans le paragraphe suivant, Buonaccorso liste les qualités d'un prince idéal. Parmi celles-ci, on retrouve les vertus cardinales de la prudence, de la tempérance et de la justice (il ne manque que la force d'esprit) ²⁰⁷. Dans *Le livre du corps de policie* (1406-1407), Christine de Pizan, déjà très lue à la cour de Jean Sans Peur, écrit les règles du bon gouvernement et les

²⁰⁴ KBR 9278-80, ff. 15 recto.

²⁰⁵ KBR 9278-80, ff. 15 verso.

²⁰⁶ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 50-56.

²⁰⁷ La force de l'âme n'a pas lieu d'apparaître dans cette liste au vu du contexte, car l'auteur a déjà fait état de celle de son prince précédemment dans le prologue.

devoirs du prince²⁰⁸. Ces critères peuvent être résumés en trois points qui sont présents dans la vision de Buonaccorso :

- 1) La foi en Dieu et son service, notamment par les bonnes œuvres. Cela correspond évidemment à la « religion », à la « piété » et à la « foy ».
La « liberalite » n'entre pas réellement dans l'optique de la religion. C'est une valeur bien ancrée dans la noblesse et qui fait partie intégrante du mode de vie, même si elle bénéficie au clergé par les dons. Cela part d'une volonté d'ostentation des richesses et du mépris du profit.²⁰⁹
- 2) La prospérité de son pays et de son peuple, sans montrer signer d'avarice. L'abondance de richesse et la prospérité de la seigneurie ont été établies par Buonaccorso précédemment.
- 3) La justice et l'équité de cette dernière envers tout le peuple. La justice est la première qualité nommée par Buonaccorso. On peut également inclure ici la « clemence » et la « pitie ».

La « vertu » d'un bon prince selon Christine de Pizan est similaire à la vision du prince idéal de Buonaccorso²¹⁰. Les deux auteurs attribuent au prince idéal les vertus cardinales et insistent sur la bonne gouvernance et la prospérité de la principauté. Buonaccorso précise d'ailleurs que c'est avec ces vertus que son prince gouverne la seigneurie. Ces vertus sont tellement grandes chez ce seigneur qu'il pourrait se faire appeler « l'amour et la volupté de l'humain lignage », tout comme le fut l'empereur Titus (39-81). Il fut en réalité appelé « l'amour et les délices du genre humain » par Suétone. Cet empereur romain était extrêmement populaire durant ses trois années de règne (79-81) lors desquelles il se montra un dirigeant remarquable. Il mena une vie de débauche et de cruauté jusqu'à son accession à l'*imperium*. À ce moment-là, une métamorphose inexplicable s'opéra, ce qui le changea en dirigeant exemplaire et bienveillant.²¹¹

Le prologue se termine par Buonaccorso qui présente son œuvre à son mécène dont il espère recevoir une critique positive, venant d'un homme de haute noblesse et de grande vertu.

²⁰⁸ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 47-49.

²⁰⁹ DE WIN P., « Être noble au XV^e siècle. À la recherche de critères et d'une définition », dans CAUCHIES J.-M. (éd.), *Les élites nobiliaires dans les Pays-Bas au seuil des temps modernes*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2001, p. 1-8 (Centre de recherches en histoire du droit et des institutions, Cahier 16).

²¹⁰ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 47-49.

²¹¹ SALLES C., *La Rome des Flaviens, Vespasien, Titus, Domitien*, Paris, Perrin, 2002, p. 103-115.

Cette fin de prologue est dans le même style que la fin du prologue du traducteur écrit par Miélot.

L'introduction du débat

L'introduction de la *Controverse* est le véritable début de l'œuvre. Le contexte est posé durant la Rome antique. Félix Fulgentius, un sénateur fortuné avec de bonnes relations, cherche à marier sa fille, Lucrèce. Cette dernière est décrite comme la meilleure de toutes les jeunes filles de Rome :

« Car pardessus l'excellence de sa belle fourme en quoy elle sourmontoit toutes les vierges rommaines, une tant grande attemprance de vie, une tant grande perfection d'engin, une tant grande instruction de lettres et une tant grande honnestete de meurs estoient en elle, que rien ne lui failloit qui fust licite a desirer en couraige de nul de icelui eage. Et ainsi de lardant amour de ceste vierge furent plusieurs tresfort navrez et les aultres plus grandement eschauffez ad cause de sa beaute, bonte, vertus et jeunesse, et entre les autres deux jeuvenceaulx paraulx en fourme et en eage, mais leurs fortunes et leurs meurs estoient despareilles. »²¹²

Lucrèce est décrite comme la jeune fille à marier idéale. Elle est la plus belle de toutes les vierges de Rome, mais le paraître est loin d'être le seul critère. L'accent est mis sur son esprit, son caractère et son éducation. On dit qu'elle possède une grande instruction de lettres, mais aussi un bon « engin », c'est-à-dire son caractère, son intelligence, sa raison. Elle tend vers la perfection et cumule tellement de qualités qu'elle n'a rien à envier aux gens de son âge.

Il est fort intéressant de constater que le lignage de Lucrèce n'est pas mis en avant lors de sa description en tant que femme idéale. Son père, Felix Fulgentius, est sénateur romain. On peut donc présumer son statut noble. La jeune fille provoque un débat entre ses prétendants pour savoir lequel des deux est le plus noble. Or, si on s'attarde sur le personnage de Lucrèce, on peut voir que sa noblesse, ou sa réputation dans ce cas-ci, ne repose pas sur son lignage car ce ne sont pas ces arguments qui sont avancés dans le texte. Les qualités de Lucrèce sont son caractère, son intelligence, ses bonnes mœurs et son éducation. La mise en avant de la connaissance des lettres est loin d'être anodine en Italie, comme dans le reste de l'Europe, au début du XV^e siècle lorsque l'on parle de noblesse dont la définition était alors en pleine évolution.

²¹² KBR 9278-80, ff. 16 verso.

Sur la définition de la noblesse, deux théories émanent au XIV^e siècle. Premièrement, la noblesse doit être fondée sur la vertu de l'individu. Cette théorie est proposée par Dante²¹³ dans son *Convivio* (1304-1307). Secondement, elle tire son fondement de la volonté du prince. Cette position a comme chef de file le juriste italien Bartole de Sassoferrato. Dans les deux cas, le mode passif, l'hérédité, fait place à un mode actif de mérite personnel.²¹⁴

Dans le cas de Lucrèce, la volonté du prince n'entre pas réellement en compte car en tant que femme, elle ne tient pas d'office et ne peut donc pas justifier sa noblesse de cette manière. Il reste donc la vertu, qui est bien établie par Buonaccorso. En raison de sa perfection, elle rend envieux de nombreux hommes dont les deux protagonistes du débat. Ces deux jeunes hommes sont dits identiques en forme et en âge. Il n'y a donc que sur le fond qu'ils pourront être départagés.

« Car lun deulx nomme Publius Cornelius Scipion extrait de la noble famille des Cornéliens habondoit apaines de tous les biens de fortune. Car pardessus la noblesse de son lignage il possessoit tresgrans tresors avec les amistiez qui tousjours leur sont consentans et tenoit grant famille de serviteurs et seignouries et lui estoit presque tout son universel estude de chanter, de danser, de chacer et de voler. »²¹⁵

En quelques lignes, Buonaccorso décrit le statut de noble selon les critères traditionnels qui sont remis en question à la fin du Moyen Âge. Ainsi, Cornélius est issu d'un haut et prestigieux lignage : il est noble de manière héréditaire. Ensuite, il pratique le mode de vie noble. Il a de nombreuses relations, est fortuné au point de posséder beaucoup de familles de serviteurs et des seigneuries. Par sa richesse, il peut consacrer tout son temps aux loisirs : chanson, danse et chasse. Ce sont tous les critères de la vieille aristocratie noble de manière héréditaire. L'état de noblesse d'un individu, ou d'une famille, s'appuyait grandement sur son mode de vie. Il ne fallait pas travailler manuellement ou commercer. Ledit noble doit posséder des terres, des seigneuries, un château, etc. Il doit également faire étalage de sa fortune par les vêtements, les équipages de transport et la libéralité des dons qu'il fait. Enfin, du fait de la

²¹³ Dante Alighieri (1265-1321) : Auteur et homme politique florentin, il est plus largement connu pour sa *Divine comédie*. Avec Pétrarque et Boccace, il est un des instigateurs du toscan vernaculaire comme langue littéraire à part entière. Il a écrit le *Convivio* (le « Banquet ») pendant son exil de 1304 à 1307. Cette œuvre de philosophie en vernaculaire contient quatre traités. C'est dans le quatrième qu'il parle de sa théorie sur la noblesse spirituelle (opposée à la noblesse de sang).

Source : RENUCCI P., « Dante Alighieri (1265-1321) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 7 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/dante-alighieri/>).

²¹⁴ MORSEL Joseph, *op. cit.*, p. 300.

²¹⁵ KBR 9278-80, ff. 16 verso, 17 recto.

richesse, le noble a du temps libre en suffisance pour avoir une vie sociale agréable en plus de remplir ses responsabilités attachées à son statut noble.²¹⁶

À ce stade, il est tout à fait acceptable de considérer Cornélius comme l'avocat des valeurs et des critères traditionnels d'acceptation de l'ancienne noblesse, celle-là même qui est remise en question à la fin du Moyen Âge.

« Autre appelle Gayus Flaminius du lignage de Lucius Silla, print sa naissance de parens vertueux et honnestes, mais il avoit moyennement richesses et faisoit sa depense domestique attemprement et se maintenoit gracieusement en son hostel. Et jasoit ce que ses fortunes semblassent estre plus basses que celles de Publius Cornelius toutesfois il nen faisoit riens de moindre effect. Car il flourissoit dun courage cler et noble, et estoit trescurieux a faire plaisir et service a ses parens et amis et a son paijs. Il estoit tresvaillant en armes quant besaing le controignoit. Il estoit aussi tresexpret en toutes sciences, en tele maniere que les armes ne deffailloient jamais a ses estudes ne estudes aux armes. Certes la moderee contenance de sa vie se demoustroit par sa prudence et par sa facunde plus quil ne seroit creable en quelque aultre jouvencel. Et de toutes ces nobles vertus cy il estoit prisie et honnoure a Romme pardessus tous les aultres. »²¹⁷

Gaius est présenté par opposition à Cornélius dont la famille est dite « noble ». Cet adjectif n'est pas employé pour le lignage de Sylla. La question ici n'est pas de déterminer le réel degré de noblesse d'une famille ou de l'autre car c'est la vision que Buonaccorso veut donner qui importe. Gaius est donc aussi issu d'une famille noble, mais d'un rang moindre si l'on compare les deux descriptions. Si le lignage de Cornélius possède une grande noblesse, dans le cas de Gaius, c'est son « courage » qui est dit noble. Sa personne individuelle est mise en avant et non son lignage.

C'est là une des grandes contradictions propres à la noblesse. C'est un statut qui est héréditaire, mais qui prône pourtant le mérite individuel. Il est traditionnel que les jeunes nobles soient incités à prouver leur vaillance, leur prouesse et leur courtoisie. Il y a même l'idée de l'errance qui reste fort ancrée à la fin du Moyen Âge. L'individu doit mettre sa propre valeur en avant alors que sa noblesse est déjà établie par sa naissance.²¹⁸

Le comté de Hainaut est une des principautés des Ducs de Bourgogne qui garde cette vision traditionnelle de la noblesse ainsi qu'un idéal chevaleresque à la fin du Moyen Âge.²¹⁹

²¹⁶ DE WIN P., *op. cit.*

²¹⁷ KBR 9278-80, ff. 17 recto.

²¹⁸ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 504.

²¹⁹ TROTIN J., « La chevalerie hainuyère à travers les Chroniques de Froissart », dans CAUCHIES J.-M., DE WAHA M. et e.a. (éd.), *Châteaux Chevaliers en Hainaut au Moyen Age*, Bruxelles, Crédit communal, 1995, p. 179-186.

Un des exemples les plus marquants fut Jacques de Lalaing (1421-1453). Son histoire est principalement racontée dans *Livre des faits du bon chevalier messire Jacques de Lalaing* (1468-1470) écrit par Georges Chastellain (1405-1475). Dans cette œuvre, il écrit d'ailleurs du Hainaut : « Comme il soit notoire que jadis au pays de Hainaut et à l'environ estait la fleur de chevalerie ». Ce chevalier aventureux au service de Philippe le Bon a voyagé partout en Europe (Ecosse, France, Espagne, etc.) et participa à de nombreux tournois. Il fait partie du contingent bourguignon envoyé à Calais pour servir le Roi de France en 1436. Il participe à la prise du duché du Luxembourg par Philippe le Bon en 1443. En 1451, il fut décoré de l'ordre de la Toison d'or. De son vivant comme de manière posthume, il jouit d'une grande réputation de chevalier courageux, galant et intrépide. Sa carrière distinguée prit fin en 1453 lorsqu'il fut tué par un boulet de canon au château de Poucques.²²⁰

Un autre exemple hennuyer plus ancien est celui de Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut depuis la mort de son père en 1383, tombé à Azincourt en 1415 du côté français. Sa renommée contemporaine fut grandement encouragée par Christine de Pizan. De 1396 à 1400, il a participé à deux campagnes militaires hennuyères en Frise et un voyage en Terre Sainte. De 1402 à 1408, il voyagea une seconde fois en Terre Sainte ainsi qu'à travers la France, en Italie, à Constantinople, à Chypre et en Prusse. Il servit le Roi de France de 1411 à 1415. En plus de ses nombreuses pérégrinations, il est connu pour ses faits d'armes lors de tournois. Selon Paravicini, son plus prestigieux exploit fut d'avoir défié les chevaliers de la Jarretière²²¹. Lorsqu'un chevalier anglais releva enfin son défi en 1409, il perdit le combat, son unique défaite en combat singulier connue à l'heure actuelle.²²²

Ce questionnement idéologique sur l'individualisme et l'hérédité, déjà présent au long du Moyen Âge, est mis en exergue par les différentes crises qui accablent la noblesse à la fin de la période. Les grands princes territoriaux deviennent de plus en plus puissants. On observe des soulèvements populaires cherchant à détruire la classe nobiliaire. Le rôle militaire propre au

²²⁰ BORN R., *Les Lalaing, une grande Mesnie hennuyère, De l'aventure d'outrée au siècle des Gueux (1096-1600)*, Bruxelles, Les Editeurs d'art associés, 1986, p. 111-116.

²²¹ Le très noble Ordre de la Jarretière : Selon la tradition, fondé en 1348 par le roi Edouard III d'Angleterre, il s'agit d'un ordre de chevalerie dédié à Saint Georges. Il rassemble également les plus hauts nobles du royaume autour du souverain anglais. Devenir membre de cet ordre était le plus grand honneur auquel pouvait aspirer un chevalier anglais.

Source : ORMROD W., « The Foundation and Early Development of the Order of the Garter in England, 1348-1399 », *Frühmittelalterliche Studien. Jahrbuch des Instituts für Frühmittelalterforschung der Universität Münster*, 2017, vol. 50, p. 361-392.

²²² PARAVICINI W., « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », AUTRAND F., GAUVARD C. et MOEGLIN J.-M. (dir.), *Saint-Denis et la royauté, Études offertes à Bernard Guenée*, Paris, Editions de la Sorbonne, 1999, p. 125-144.

mental guerrier de la noblesse est remis en question par l'infanterie professionnelle et l'artillerie. En somme, la noblesse est attaquée sur tous les fronts, y compris idéologique. Le questionnement de l'origine de la vraie noblesse est dans la suite logique des choses.²²³

Dès les premières lignes de la description de Gaius, tout est mis en œuvre par Buonaccorso pour montrer que son caractère et sa vertu outrepassent ses moyens, plus maigres que ceux de Cornélius. Ainsi, on sait qu'il a été élevé par des parents honnêtes et vertueux. Contrairement à Cornélius, il doit faire attention à la dépense. Cette différence de moyens n'a cependant pas d'incidence sur les actions de Gaius. Ce dernier est présenté comme serviable envers sa famille, ses amis et son pays. Il est vaillant et sait se battre quand les circonstances le demandent. La guerre défensive est un thème récurrent du manuscrit. Le jugement de Minos dans le *Débat* parle de la violence de la même manière. Il ne faut prendre les armes que pour défendre son pays. Le caractère guerrier ne prend cependant pas le dessus sur le caractère intellectuel. Gaius est dit un expert en toute science sans que cela affecte sa capacité à se battre (et vice versa). Ceci reprend l'idéal cicéronien de l'humaniste civique, à la fois un serviteur de la *Chose publique* (par les armes ici) et un érudit.²²⁴

Gaius vit parallèlement en servant son pays par les armes et en étudiant les sciences. Il fait preuve de modération et de prudence. C'est le même type de vie « attempre » dont Buonaccorso parle au sujet de Lucrèce. Aussi, par son éloquence, il est plus digne de confiance que tous les autres jeunes Romains. Toutes ces « nobles » vertus font de lui le plus honoré des Romains.

Les vertus de Gaius sont dites « nobles » par Buonaccorso. De celles qui sont listées dans la description du jeune Romain, il y a trois des quatre vertus cardinales. L'« attemprance », la force morale (la vaillance par les armes) et la prudence. Il ne manque que la justice. Cependant, au vu de la description de ce personnage, cette dernière vertu sera sûrement développée dans le débat entre les deux jeunes hommes.

Parmi les autres vertus, une seule est commune aux deux jouvenceaux : la largesse. Cette largesse. Egale à celle de Cornélius, celle-ci est mise en avant par la richesse moindre de Gaius. Il fait donc preuve d'une plus grande largesse que son adversaire si l'on tient compte des proportions de leurs fortunes. Cette valeur de l'ancienne vision de la noblesse est mise à profit pour mettre en avant le caractère généreux de Gaius, supérieur à celui de Cornélius.

²²³ AURELL M., *op. cit.*, p. 157-161. - CONTAMINE P., « Introduction », *op. cit.*

²²⁴ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 31-34.

L'éloquence (la « facunde ») et l'étude des sciences ne sont pas les valeurs classiques de la noblesse médiévale. Ces vertus font partie des valeurs humanistes de la noblesse. Les humanistes considèrent un individu noble sur base de sa noblesse d'âme et d'esprit, et non selon son lignage. Cette noblesse d'esprit, de « courage » n'est pas héréditaire et peut être apprise. Une manière de gagner cette noblesse-ci est par les *studia humanitatis*.²²⁵

Enfin, la serviabilité envers les autres et son pays est un critère d'anoblissement selon l'humanisme civique. La noblesse d'esprit se gagne par le service à la communauté humaine. Les valeurs exaltées par le personnage de Gaius sont représentatives de ce courant italien du début du XV^e siècle. Ce sont les vertus d'un homme qui agit dans la société et qui mène une vie active.

Les deux candidats sont donc allés demander la main de Lucrèce à Fulgentius Felix. Ce dernier, jugeant sa fille en âge de se marier, lui décrivit chacun des deux prétendants et demanda lequel elle préférerait.

« Mais laditte vierge lescondit au premier, tant pour lonnestete delle comme pour sa virginite non soullie. Et comme sondit père le essayast plus dilligamment, elle se tint ung pou quoye sans mot dire. En la parfin elle se tourna verz son pere et lui dist mon pere faites que le plus noble de ces deux jouvenceaulx soit vostre genre et je le esliray a mary et espoux sans jamais le changier tant que je vive. Pour laquelle cause sesmeut une grant controverisie entre ces deux gentilz hommes, assavoir lequel de deux estoit le plus noble, enquoy sembloit estre une novite merveilleuse. Et fu ce debat demene et plaidoye devant les senateurs de Romme present une grant multitude de peuple. Et furent faites dune part et daultre certaines oroisons de noblesse en la fourme et maniere qui cy apres sensieut. »²²⁶

Le débat est provoqué par la jeune romaine. Il fallut plusieurs essais de son père pour qu'elle daigne accepter de perdre sa pureté en se mariant. Cependant, elle veut épouser le plus noble des deux. Elle laisse le choix à Fulgentius Felix de décider la noblesse des deux jouvenceaux. Il est donc le « juge » du débat qui suit. Ce débat est, selon Buonaccorso, d'une grande nouveauté pour les Romains. C'est pourquoi il faut discuter devant les sénateurs romains en présence d'une grande foule.

Buonaccorso insiste sur l'originalité du débat de noblesse dans le contexte de la Rome antique qu'il a posé. De surcroît, la nouveauté est dite « merveilleuse ». C'est donc une controverse bien accueillie. La remise en question de la noblesse est une bonne chose. Le

²²⁵ *Ibid.*, p. 65-66.

²²⁶ KBR 9278-80, ff. 17 verso.

lecteur du manuscrit traduit par Jean Miélot est invité à accepter le débat sur la noblesse. Dans le contexte de traduction de ce manuscrit, la noblesse était remise en question, et ce davantage depuis la « crise de la noblesse ». Cette dernière est mise à mal par la montée en puissance des grands princes territoriaux qui s'approprient l'accès au statut noble. Les valeurs traditionnelles de la noblesse sont remises en question, notamment par le changement de leur rôle dans la société. Les armées se professionnalisent, la richesse foncière n'est plus aussi lucrative et rend limité le mode de vie ostentatoire de la petite noblesse. Il faut donc chercher la source de sa noblesse ailleurs. Cette *Controversie* offre une réponse au lecteur. Elle présente l'ancienne noblesse (Cornélius) qui celle qui est mise à mal et la noblesse qui s'adapte au changement et met en avant d'autres valeurs (Gaius).

Buonaccorso écrit sa *Controversie* dans le contexte de l'humanisme italien du début du *Quattrocento*. Il emploie des figures antiques pour faire valoir les valeurs qui, selon lui, confèrent la noblesse à un individu. La grandeur du lignage, la richesse et les biens font place à la vertu individuelle, au service à la patrie et aux études. Les valeurs de noblesse que Buonaccorso met en avant sont celles de l'humanisme civique où la vertu s'acquiert par le service civique. Miélot traduit ce texte pour Philippe le Bon dans ce contexte de remise en question. Il est également possible que le texte ait été légèrement modifié à certains endroits comme ce fut fait pour la traduction du *Débat* d'Aurispa. Les modifications ciblées sont au bénéfice de la politique de Philippe le Bon. Dans le cas de la *Controversie*, la confrontation au texte latin de Buonaccorso est plus compliquée. Le texte latin de départ, écrit par Buonaccorso, n'a jamais été identifié. Toutefois, la vulgate latine peut être cernée grâce au grand nombre de manuscrits contenant ce débat. Anne Schoysman confronte d'ailleurs une partie du texte de *De nobilitate* de l'édition Garin²²⁷ avec la *Controversie de noblesse* du manuscrit ci-étudié. Par son travail, il est révélé que Miélot a adapté le texte au lectorat bourguignon, notamment par l'ajout de gloses explicatives (certaines très longues par exemple pour aider un lecteur moins versé au sujet de la Rome antique). Comme avec le *Débat d'honneur* d'Aurispa, *animus* a été traduit par « courage (humain) » (sauf dans le cas où il sert à distinguer les hommes des animaux, par leur âme chrétienne). Le vocabulaire employé par Buonaccorso en latin a réellement été travaillé par Miélot pour rendre une traduction réfléchie et cohérente.²²⁸

²²⁷ GARIN E.(éd.), *Prosatori latini del Quattrocento, II, Buonaccorso da Montemagno, Lapo da Castiglionchio, Poggio Bracciolini*, Milan et Naples, Ricciardi, 1952, p. 139-166.

²²⁸ SCHOYSMAN A., « Jean Miélot traducteur du *Débat de la vraie noblesse* de Buonaccorso da Pistoia », *op. cit.*, p. 324-334.

Conclusion

Nous pouvons tirer plusieurs conclusions de ces trois textes. Tout d'abord, la *Controverse* a une vocation didactique envers Philippe le Bon. Miélot demande à son maître de s'instruire de ce traité, ainsi que d'y chercher les fautes si nécessaire. En s'adressant à la tête de la cour bourguignonne, Miélot influence en réalité toute l'aristocratie et les cours des princes européens qui suivaient le modèle bourguignon. Buonaccorso avait la même intention dans son prologue qu'il dédie à son seigneur italien.

Ensuite, nous pouvons voir que Miélot a une profonde compréhension des textes humanistes. Dans le prologue du *Débat*, il vante la *vita activa* que mène le Duc de Bourgogne. Dans ce prologue-ci, il utilise un extrait du livre XIV de la *Genealogia* de Boccace. Cette défense des lettres et de l'érudition de manière générale augure ce qui va suivre dans les discours de Cornélius et de Gaius.

La valeur individuelle est mise en avant aussi pour l'érudition. Il ne suffit pas simplement de répéter quelque chose d'intelligent pour l'être. Le savoir doit venir du labeur et de l'étude. Le principe de la vie active prônée par l'humanisme civique est très présent dans ces trois textes. La critique de l'oisiveté, de la fainéantise et de la stupidité par Boccace est traduite par Miélot comme mise en bouche des textes qui vont suivre. Le lecteur est averti qu'il doit préférer l'humilité, la vie active et la sobriété, ce que l'on retrouvera dans cette œuvre.

De fait, lors de l'introduction, les vertus cardinales sont mises en avant dans la présentation de Gaius qui semble être le protagoniste sur lequel le lecteur devra prendre exemple pour acquérir la vraie noblesse. Comme Gaius, Lucrèce est intelligente et éduquée. Ces deux personnages sont versés dans les *studia humanitatis*, aussi bien dans l'étude des lettres que la maîtrise de l'éloquence.

Déjà dans l'introduction, la noblesse qui se transmet par l'hérédité est mise dans l'ombre par la vertu individuelle de Gaius et de Lucrèce. Cette dernière est plus vantée pour son éducation et son intellect que pour son lignage, sa beauté ou sa richesse. Gaius partage ces caractéristiques, mais en possède également d'autres qui complètent son profil du défenseur du point de vue humaniste civique : le service au pays et sa grande vertu. Les éléments extérieurs à une personne sont mis en retrait pour faire place à la vertu individuelle de chacun. Il reste donc à découvrir quelle sera la défense de la noblesse de sang face au mode de pensée de l'humanisme civique.

Chapitre 4, Le discours de Cornélius, l'apologie de la noblesse héréditaire nantie

Dans le discours de Cornélius, l'humaniste Buonaccorso présente une défense des critères de l'ancienne noblesse. Plusieurs arguments « classiques » s'y retrouvent comme l'hérédité et la richesse. Toutefois, Cornélius doit justifier tout cela par la logique. Cette réflexion autour d'une qualité, qui doit vraisemblablement être innée et héréditaire, est particulièrement intéressante. Cornélius doit justifier quelque chose qui, *a priori*, ne doit pas l'être en raison de sa nature. Ces arguments présentés par l'humanisme italien sont ceux de la noblesse en crise, accusant coup sur coup les différentes menaces envers son pouvoir : le pouvoir princier, l'essor de la bourgeoisie des villes, la professionnalisation de l'infanterie et de l'artillerie, la richesse foncière en déclin, etc. Toute l'argumentation de Cornélius repose sur trois piliers principaux qui sont développés différemment : l'hérédité, la richesse et les ancêtres. La différence entre l'hérédité et les ancêtres sera faite au cours du chapitre.

Selon Paul De Win, il y a deux critères à la définition de la noblesse : le « billet d'entrée » et l'appréciation sociale, c'est-à-dire le regard des autres. La noblesse ne forme effectivement pas un groupe hermétique. Le renouvellement de la noblesse se fait depuis qu'il y en a une et n'est pas propre à une seule période de l'histoire. L'accès à ce statut de manière héréditaire se fait à la naissance *per virgam*, *per ventrem* ou les deux. La noblesse du père, de la mère, ou des deux, influence le statut de l'enfant de manière variable selon les régions et selon le degré de noblesse des parents.²²⁹ Dans le cas d'une ascension sociale d'un non-noble (par l'acquisition de terres attachées à un titre), vivre noblement est d'autant plus important. Le but, pour une famille fraîchement anoblie, est de faire oublier l'anoblissement au fil des générations pour être totalement acceptée. On parle alors de règle de la « tierce fois ». La noblesse est complètement acquise à la troisième génération de détenteur des terres et du titre.²³⁰ Il s'agit de l'anoblissement par assimilation sociale.²³¹

²²⁹ Par exemple, les bâtards de la haute aristocratie ont un statut supérieur à ceux de la petite noblesse foncière. Au XV^e siècle, on observe un essor des bâtards dans les hautes fonctions, tant dans le gouvernement d'État qu'au sein de l'Eglise. Les Grands bâtards, enfants illégitimes des puissants princes territoriaux, font partie d'une couche élevée de la hiérarchie sociale. Plusieurs d'entre eux furent reconnus par des lettres de légitimation. L'un des plus connus est Antoine, Grand Bâtard de Bourgogne, fils illégitime de Philippe le Bon. Il fit principalement carrière au sein des forces armées bourguignonnes.

Source : HARSGOR M., « L'essor des bâtards nobles au XV^e siècle », *Revue historique*, t. 253, fasc. 2, avril-juin, 1975, p. 319-354.

²³⁰ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle, Les conseillers des Ducs de Bourgogne Philippe le Bon et Charles le Téméraire*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1955, p. 192-193.

²³¹ DE WIN P., *op. cit.*

L'autre « billet d'entrée » dans la noblesse était d'être anobli directement par le souverain. Les lettres d'anoblissement (lettres patentes) sont un rappel constant du changement d'état à la noblesse. L'effet est immédiat et il n'y a pas réellement de lente transition d'un état à l'autre.²³² Il existe d'autres moyens d'entrer dans la noblesse, mais ils sont quasiment inexistantes au XV^e siècle dans les principautés du Duc de Bourgogne : l'anoblissement par les armes (qui était vivement combattu par les légistes) ; l'anoblissement par l'exercice de charges municipales (dite la noblesse « de cloche ») ; l'anoblissement par les offices, dont le simple fait d'exercer un certain office anoblit ladite personne.²³³

Dans le cadre de cette analyse, nous considérons les côtés passif et actif de l'acquisition de la noblesse. L'acquisition par hérédité, par le sang et la naissance, est considérée comme passive. Par opposition, l'anoblissement par lettres patentes est actif car l'individu a agi, et a été anobli en conséquence de cela. Dans le discours de Cornélius, nous séparerons l'actif du passif pour étudier ce qu'il considère comme des critères de noblesse. Cornélius représente l'ancienne noblesse à laquelle Buonaccorso fait concourir sa vision humaniste civique de celle-ci. De ce que nous savons déjà, cette nouvelle vision prône le côté actif de l'individu dans la société comme attribut de noblesse. En partant de ce postulat, il est probable que la vision de Cornélius soit fortement basée sur le passif.

L'incontournable argument d'hérédité parentale

L'hérédité est l'élément propre à la noblesse. Par hérédité directe, on entend la noblesse directement transmise par les parents. La naissance forme l'entrée principale dans le statut noble.

« Certes il nest homme qui doute que noblesse ne soit celle qui se prent de la naissance des nobles predecesseurs, laquelle ilz laissent a leurs sucesseurs comme un dont hereditaire. »²³⁴

C'est l'argument de la norme que Cornélius met en valeur en premier. La noblesse des parents se transmet aux enfants. Cette réalité ne doit pas être remise en question car c'est la norme sociale. Le principe d'hérédité de la noblesse devrait suffire à justifier le statut d'une personne. Cependant, la remise en question de l'acquisition de la noblesse renverse ce

²³² JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 504-505.

²³³ Ce type d'anoblissement débute en 1485 lorsque Charles VIII émet une ordonnance qui annonce l'anoblissement des personnes exerçant la charge de secrétaire du roi.

Source : BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, *op. cit.*, p. 191.

²³⁴ KBR 9278-80, ff. 18 verso.

fondement. On ne peut plus simplement être noble car les parents le sont, il doit y avoir une justification. L'argument avancé par Cornélius est la reconnaissance générale de l'hérédité de la noblesse des parents aux enfants. Il doit alors prouver en quoi cela est logique.

« En aprez se treuve que les meurs des enfans sont tressemblables a ceulx de leurs predecesseurs, et sont leurs engins presque tous ungs et leurs condicions de vivre semblables. Il advient aussi en oultre quilz maintiennent la nourrecon et depense continuele, les coutumes domestiques et ensieuent la commune conversacion de leurs fais et de leurs ditz, dont ilz sont tellement aprins que aucunefois leurs couraiges le demoustrant au pardehors. »²³⁵

L'argument de Cornélius repose sur l'éducation des enfants nobles au sein du foyer familial. Ils sont semblables à leurs parents, notamment à cause de la constance de la maisonnée. Non seulement les conditions de vie sont les mêmes, mais la transmission des faits et des paroles de leurs parents forge l'esprit des enfants. C'est une transmission continue qui remonte à la source de la noblesse, aux aïeux qui ont été anoblis (dont le cas est analysé ci-dessous). Selon Cornélius, les nobles sont éduqués et élevés de la même manière que leurs prédécesseurs, ce qui les rend nobles. C'est également la transmission orale de l'histoire familiale qui les rend nobles. Ils en ont une telle connaissance que cela se voit à leur esprit, le « courage ». Cependant, Cornélius, conscient de la fragilité du raisonnement y apporte un appui :

« Il appert doncques par les raisons cy dessus dittes que acoustumance et nature baillent grant vigueur aux enfans et leur empraindent si grandement leur forces que bien souvent leurs vices en laïdissent la plus part de leur posterite par ung trait contagieux et leurs vertus les embelissent et ennoblissent par une merveilleuse resplendisseur. »²³⁶

Dans ce paragraphe, Cornélius donne un côté actif à la noblesse de l'individu. L'éducation des enfants ne suffit pas à leur statut noble et ils peuvent aller dans un sens comme dans l'autre. Des devoirs qui leur sont demandés, les enfants sont épuisés, si bien qu'ils sont susceptibles de se laisser aller au vice. Un seul vice peut enlaidir toute leur postérité. Cela peut se comprendre par le standard de vertu qui est attendu des jeunes nobles. En revanche, il est tout aussi possible qu'ils soient vertueux. Alors les vertus les ennoblissent encore plus. Dans ce passage, Cornélius offre une sorte d'excuse aux enfants nobles qui ont « mal tourné ». C'est naturel à cause des charges qui leur incombent. Et le moindre vice entache plus leur postérité que les non-nobles, car ils sont tenus de montrer l'exemple moral. Cet extrait trahit Cornélius car il dit que les vertus

²³⁵ KBR 9278-80, ff. 19 recto

²³⁶ *Ibid.*

ennoblissent les enfants nobles encore davantage. C'est donc que les vertus sont aussi à la source de la noblesse et que la naissance n'en est pas la seule cause.

À la suite de cet argumentaire, Cornélius donne des exemples de nobles familles dont les enfants se sont également prouvés nobles :

« En verite se trop longue narracion ne me retardoit, jauroie moult grant habondance de raconter ceulx qui de nobles parens et ancestres ont prins leur naissance et qui tantost par loppinion de tous este nommez nobles.

Qui sera cellui qui ne jugera les enfans de Furius Camillius tresnobles et tresgentilz hommes pour lonneur de leur père lequel tout seulet quant le paijs rommain chey es mains des ennemis estaindi leembrasement de la cite de Romme, et lui tout seul repara aussi le bien et la sante de la chose publicque.

Qui sera en aprez cellui qui ne dira tresglorieux les autres enfans que les Fabiens ou les Cathons ou les Emiliens ont engendrez, par la vertu desquelz le peuple rommain a par tant de si tresgrans triumphes et par tant de fois este deffendu, garanty et ennobly. »²³⁷

En conclusion de ce point, Cornélius invoque à nouveau l'opinion publique. Cette dernière a déjà servi pour établir que la naissance devrait suffire à déterminer la noblesse d'un individu, selon l'argument de la norme. Il offre une liste, trop brève à son goût, d'hommes issus de nobles parents qui se sont illustrés à leur tour et ont honoré leur statut aux yeux du public.

Pour ses exemples il choisit Furius Camillius²³⁸, un général romain qui se distingua lors de la guerre contre les Véiens²³⁹. Il cite également les *gentes* des Fabiens²⁴⁰, des Catons²⁴¹ et

²³⁷ KBR 9278-80, ff. 19 recto et verso.

²³⁸ Marcus Furius Camillius (fin V^e siècle-365 ACN) : Furius Camillius est issu de la famille patricienne des Furia de Rome. Grand homme d'État et chef de guerre de la République romaine, il fut nommé dictateur à plusieurs reprises lors de la conquête de l'Etrurie. Il défendit également Rome face à l'invasion gauloise menée par Brennus en 387 ACN. En raison de son illustre carrière au service de Rome, les Romains lui donnèrent le surnom de « Second fondateur de Rome » et de « Second Romulus ».

Source : SCHMIDT J., « Camille, lat. Marcus Furius Camillus (fin V^e s.-365 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/camille-lat-marcus-furius-camillus/>).

²³⁹ Les habitants de Véies, une cité étrusque.

Source : BLOCH R., « Rome et empire romain, La république », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 août 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/rome-et-empire-romain-la-republique/>).

²⁴⁰ Les Fabiens : Les Fabiens désigne la *gens* Fabia est une ancienne famille patricienne de Rome prétendant descendre d'Hercule et d'Évandre (un fils de Mercure). La majorité des Fabiens sont morts au V^e siècle pour défendre la ville contre les Véiens. Parmi les membres les plus connus de la *gens*, on retiendra Cunctator qui s'opposa à la *gens* des Cornéliens et à Scipion l'Africain argumentant pour une offensive contre Hannibal en Afrique lors de la seconde guerre punique.

Source : SCHMIDT J., « Fabia Gens », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/gens-fabia/>).

²⁴¹ Les Catons : Les Catons désignent la *gens* Porcia. Le membre le plus illustre est certainement Marcus Porcius Cato, dit Caton l'Ancien (234-149 ACN). Homme d'État au service de la République romaine, il était réputé pour ses mœurs irréprochables. C'est Caton l'Ancien qui a donné sa notoriété à la *gens* des Porcia. Les générations suivantes de Porcii ont fourni de nombreux politiciens à la République, dont plusieurs consuls.

des Emiliens²⁴², des anciennes familles nobles romaines qui ont, à plusieurs moment de l'histoire romaine, servi la cité.

L'hérédité pure et simple, qui devrait se suffire à elle-même, doit être justifiée à cause de la remise en question de la noblesse. Dans cette approche active de la noblesse, la naissance (passive) doit être reconnue comme transmettant la noblesse des parents. Comme ce principe, pourtant globalement accepté du public, est à justifier, l'éducation et le milieu servent d'arguments. L'enfant d'un noble est élevé identiquement à ses parents et leur ressemble ainsi en tout point. L'acquisition de la noblesse est donc active car le résultat de l'éducation peut varier.

L'entrée dans la noblesse serait donc passive, c'est-à-dire par la naissance, mais le fait de le rester dépend de l'individu. Cornélius demande cependant la clémence envers ceux qui se laissent aller aux vices, à cause de la pression qu'ils subissent. Les actions des jeunes nobles confirment leur état, l'embellissant ou le dégradant. Et enfin, l'opinion publique appelle ces enfants « nobles », ce qui renvoie une fois de plus à l'argument de la norme.

Il est intéressant de voir que la confirmation de noblesse se fait par le public lorsque les descendants de nobles accomplissent un service en faveur de l'État. Les *gentes* des Emiliens, des Catons et des Fabiens sont citées par le jeune aristocrate pour leurs services rendus à Rome, et même la défense de son peuple. Sans pour autant servir d'exemple de fils de noble, Furius Camillius sert d'exemple pour sa victoire contre les Gaulois de Brennus en 387 ACN. Bien que ce soit la défense des anciennes valeurs de la noblesse, Cornélius emploie le service à la patrie comme argument d'entrée dans la noblesse, tout comme celui de confirmation de la noblesse. Selon lui, les enfants de Furius Camilius sont nobles par les actions de leur père. La noblesse de ce dernier semble être suffisante, aux yeux de Cornélius, pour toute la lignée.

Source : RAMSAY W., « Cato, Porcius », dans SMITH W. (éd.), *A Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, vol. 1, Londres, I. B. Tauris, 2007, p. 635-637.- SCHMIDT J., « Caton l'Ancien ou Le Censeur Marcus Porcius (234-149 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/caton-l-ancien-le-censeur/>).

²⁴² Les Emiliens : Les Emiliens désignent la *gens* Aemilia. Cette *gens* romaine est active dans l'histoire de la cité à partir du V^e siècle. Elle est divisée en quatre branches : Lepidus, Maercus, Paulus et Scaurus. De cette *gens*, la branche Lepidus est la plus connue pour avoir contribué à la ruine de la République romaine. Marcus Aemilius Lepidus est un des membres du second triumvirat. Cependant, les autres branches se sont distinguées durant l'histoire romaine, notamment celle de Mamercus lors des guerres de conquête d'Italie au V^e et IV^e siècle ACN. La *gens* Aemilia a fourni de nombreux hommes politiques à la République romaine, ce qui en fait une des *gens* proéminentes de l'histoire romaine.

Source : SCHMIDT J., « Aemilia Gens », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/gens-aemilia/>).

Dans les pays de par-deçà, jusque dans les années 1430, l'anoblissement se faisait principalement par l'assimilation sociale et l'adoption progressive du mode de vie nobiliaire plutôt que par les lettres.²⁴³ La même chose peut être dite à propos des pays de par-delà. Toutefois, la façon d'entrer dans la noblesse évolue, tout comme le motif de justification de cette dernière. La noblesse, face à ses détracteurs, doit justifier sa présence vis-à-vis des différents éléments la remettant en cause (professionnalisation militaire, centralisation du pouvoir, etc.).²⁴⁴

Au XV^e siècle, la noblesse des Pays-Bas ne peut plus se baser que sur le service armé pour justifier son statut. Ce dernier devient progressivement trop couteux pour les nobles moins fortunés. La chevalerie devient dès lors un ordre réservé au sein de la noblesse.²⁴⁵ Au sujet du service féodal, les seigneurs ne pouvant se permettre le couteux équipement peuvent payer un impôt qui remplace l'appel au ban. Néanmoins, il y a encore suffisamment de nobles qui peuvent servir militairement le Duc de Bourgogne pour garder une présence importante dans la cavalerie sur le champ de bataille jusqu'à la seconde moitié du XVI^e siècle. C'est d'ailleurs la haute noblesse qui continue de diriger les troupes.²⁴⁶

Le rôle martial n'est donc plus éligible comme seul justificatif de la noblesse et de la supériorité de cette dernière sur les autres classes sociales. Paul Janssens rappelle d'ailleurs que, malgré la crise qui affecte la noblesse, il ne s'agit pas d'une lutte des classes, mais bien d'une transformation, une adaptation de cette dernière à un monde qui change. Certains nobles n'arrivent pas à faire la transition tandis que d'autres s'adaptent. Face au renforcement du pouvoir central bourguignon, les nobles tentent de garder une partie de leur pouvoir en se mettant au service du Duc de Bourgogne. La plupart d'entre eux sont déjà à son service en étant les gestionnaires des fiefs dont il est suzerain. Cependant, le principal moyen de faire valoir sa noblesse et justifier son statut était de se mettre directement au service de Philippe le Bon dans l'appareil de l'État central. De plus, faire partie de l'entourage du prince était un moyen des plus sûrs de côtoyer les plus hauts lieux du pouvoir. Philippe le Bon tire d'ailleurs avantage de

²⁴³ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*

²⁴⁴ CARON M.-T. et RICHARD J., *La noblesse dans le Duché de Bourgogne, 1315-1477*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1987, p. 41-43.

²⁴⁵ DE WIN P., *op. cit.*, p. 6-8.

²⁴⁶ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 490-493.

ceci avec la création de l'Ordre de la Toison d'or, qui lui permet de créer une élite parmi la noblesse, qu'il rassemble autour de lui.²⁴⁷

La noblesse sujette au Duc de Bourgogne s'adapte aux changements du XV^e siècle et répond aux critiques la remettant en cause en concentrant ses efforts sur le service militaire professionnel et sur le service au pouvoir central.

La noblesse de l'un suffit pour les autres

La noblesse, selon le principe d'hérédité, est transmise par la naissance. Un individu est considéré noble par le statut de ses parents. Evidemment, cela peut être débattu pour les bâtards selon le degré de noblesse des parents. C'est ce que nous appellerons le côté passif de l'acquisition de la noblesse. Cornélius repose principalement sur le passif dans son argumentation face à Gaius. En considérant Buonaccorso comme un humaniste civique, il est logique que l'avocat de la noblesse classique fasse reposer son discours sur des éléments qui ne sont pas entre les mains de l'individu. Ce point est parfaitement illustré dans le discours de Cornélius.

« Car comme [les nobles predecesseurs] aient este ennoblis en la chose publicque par les euvres quilz ont faittes tresnoblement, par discipline, par meurs, par vertu, et par gloire, et aient acquis ung nom trescler, et obtenu les souverains honneurs et les tresgrans magistraulx offices, ilz se sont fais nobles par leurs ars industrieux, et par lottroy de la chose publicque, desquelz aussi toute la posterite est embellie par la louable recordacion de leur noblesse. Et ainsi que nous faisons venir en lumiere nos enfans engendrez de nostre sang, de noz membres, de noz os, et de noz entrailles, que peut on autre chose dire de noz enfans, se non que ce soient les propres parties de noz corps. Il est doncques necessite que la gloire de père et mere soit esandue en leurs enfans comme es parties venues de leurs deux corps. Et semblablement des consequente et on voit on souvent les ymaiges de pere et de mere entees et pourtraittes ou viaire de leurs enfans mesmes en maintien que apaines y congnoist on rien despareil ains il semble maintesfois que leurs pere et mere soient regenerez en telz enfans. »²⁴⁸

Dans cet extrait, Cornélius explique la logique derrière l'hérédité sanguine de la noblesse. Les enfants sont engendrés du sang, des membres, des os et des entrailles des géniteurs. Ils sont donc une partie, une portion de leurs parents. Ils sont vus comme une extension de soi, et donc, une partie du soi. Selon cette logique, Cornélius argue que la gloire et la noblesse des parents sont transmises à l'enfant. Ce sophisme sert de base à l'argumentation de Cornélius. Il renforce sa thèse en utilisant l'exemple des similitudes physiques entre ces derniers. En effet, il est

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 492-508.

²⁴⁸ KBR 9278-80, ff. 18 verso, 19 recto.

courant de reconnaître en un enfant l'image de l'un de ses parents au même âge. Cette ressemblance est parfois si forte qu'il semblerait que les parents se soient « régénérés » en leurs enfants. Tout comme il l'avait fait avec l'éducation et la ressemblance de caractère et de moral entre les parents et les enfants, Cornélius met à profit la similitude physique au sein d'une famille. Tout ceci, selon lui, consolide sa théorie.

Cet extrait offre également les critères d'entrée dans la noblesse selon Cornélius. Si celle-ci est transmise aux descendants, il faut bien un point de départ. Les aïeux ont été anoblis grâce aux œuvres qu'ils ont réalisées pour la *Chose publique*. La noblesse vient donc de l'extérieur. On ne peut pas se proclamer noble soi-même : cela doit venir d'un tiers. Dans ce cas-ci, c'est la *Chose publique* qui confère la noblesse. La façon dont ils ont accompli ces œuvres inclut la discipline, les mœurs, la vertu et la gloire. La discipline et les mœurs évoquent la tempérance de vie dont Buonaccorso parle dans son prologue et son introduction. La vertu et la gloire sont récoltées par le service à la *Chose publique*. Les aïeux ont acquis les honneurs publics et les offices magistraux comme conséquence de la noblesse. Cette dernière, qu'ils ont gagnée par leur industrie, leur accorde des privilèges et de hautes fonctions, mais aussi une place dans la postérité. L'histoire de Rome est embellie de leurs exploits, et ces derniers sont gravés dans la mémoire publique. La noblesse acquise par les ancêtres est par cela perpétuelle. Cornélius considère que la noblesse de l'aïeul est transmise par le sang aux descendants, qui sont une portion du glorieux ancêtre. Pour que cette logique fonctionne et que les actes d'un aïeul suffisent à ses descendants, la gloire et les honneurs qu'il a reçus doivent être immortels, c'est-à-dire perpétuels au-delà de la mort du destinataire originel.

Cette mention de la *Chose publique* ou du *Bien public* est un thème courant aussi bien dans la culture de cour bourguignonne sous Philippe le Bon que chez les humanistes italiens. Pour les humanistes civiques, la noblesse s'acquiert par le service à la communauté humaine, au *Bien commun*, à l'État, à la *Chose publique*. Cette notion du *Bien commun* est employée par Philippe le Bon. Toutefois, la *Chose publique* est vue différemment par les humanistes. Ces derniers y voient un républicanisme alors que le Duc de Bourgogne l'emploie entre autres comme moyen d'unifier idéologiquement les différents territoires qu'il a acquis.²⁴⁹ Le lien unifiant ce mélange hétéroclite est sa propre personne, en tant que prince de toutes ces principautés. Il se définit comme un nouveau champion de la chrétienté, le protecteur de la foi

²⁴⁹ YORAN H., « Florentine Civic Humanism and the Emergence of Modern Ideology », *History and Theory*, 2007, vol. 46, no 3, p. 334-336.

catholique et de la *Chose publique*. L'un des moyens de véhiculer ce message fut la création de l'ordre de la Toison d'or et puis le vœu de croisade fait lors du Banquet du faisan en 1454.²⁵⁰

« Car se leurs parens, cest assavoir pere et mere, ont beaucoup demeri de laditte chose publicque et tant quilz en ont eu les treshaultz honneurs et une tresgrande gloire, certes nostre paijs seroit ingrat sil ne avoit memore deulx honnourable comme en une tresgrande celebrite. Par ainsi affin que nos predecesseurs ne semblassent estre ingratz, ilz ont fait jadis et estably par loix publicques que a tous ceulx qui retournoient dedens le paijs rommain par victoire glorieuse feust en vainquant leurs ennemis ou en aidant les grans ostz fermez et fichiez ou en subjugant aucunes provinces, aprez leurs glorieux triumphes dont on les offroit a lonneur publicque comme dieux immortelz, estoient faittes et entaillies beaulx ymages mises et assises en lieux solemnelz, et finalement leur estoient ordonnez aucuns arcz triumphaulx, esquelz pour la pardurable loenge diceulx a tous presens et advenir se demoustroient manifestement leurs noms embellis de haultz et nobles tiltres richement escripts sur metaulx en memoire perpetuelle. Et en certains jours instituez par les senateurs, le peuple rommain estoit par raison constraint de honnorer les arcs triumphaulx et ymages dessusdis. Pour ceste cause se par droit tant grans honneurs estoient deubz a leur simulacres tout aussi grans se devoient donner a leurs enfans. Et ceulx que les enseignes des nobles hommes estoient ja pieca dissimulez en une telle faintte entaillure de ymages, toutesfois nature demoustré en ces enfans cy vivans les vraies ymages de père et mere. »²⁵¹

Cornélius expose ici les raisons de la pérennité des honneurs conférés par la *Chose publique* aux ancêtres. Si les honneurs sont immortels et qu'ils sont transmis aux descendants par le principe de l'extension du corps (ci-dessus exposé), alors la noblesse est effectivement héréditaire. La pérennité des honneurs s'appuie sur la gratitude du pays et du peuple envers les illustres aïeux qui se sont distingués. Ces derniers ont donc fait l'objet de multiples célébrations qui sont régulées par des lois. Les généraux retournant à Rome sont éligibles au triomphe dans deux cas :²⁵² la victoire militaire contre un ennemi et la conquête d'une province. Cornélius associe les honneurs immortels de la noblesse uniquement à la prouesse et la gloire martiale. Selon cette vision, la noblesse ne viendrait alors principalement que de la capacité militaire de l'ancêtre qui a été anobli par ses victoires. Ceci bénéficie particulièrement à Cornélius qui fait partie de la *gens* des Scipions²⁵³, réputée pour sa participation à la gloire militaire de Rome. C'est donc tout à son avantage de donner la primauté de la noblesse à la gloire martiale.

²⁵⁰ LECUPPRE-DESJARDIN E., *op. cit.*, p. 21-53.

²⁵¹ KBR 9278-80, ff. 19 verso, 20 recto et verso.

²⁵² Nous parlons bien ici du triomphe romain, la cérémonie pendant laquelle le général victorieux défile avec ses troupes dans Rome. À partir de la Rome d'Auguste, cet honneur fut réservé uniquement aux membres de la famille impériale.

²⁵³ Les Scipions : Les Scipions désignent la *gens* Cornelia. Les Scipions se sont illustrés lors des conquêtes romaines entre le milieu du III^e siècle et le milieu du II^e siècle ACN. Cette *gens* est mieux connue pour avoir fourni

En l'honneur des généraux victorieux, des statues, des « ymages », sont placées dans des lieux solennels et des arcs de triomphe sont érigés avec leur nom et les titres acquis, inscrits en lettres métalliques. Ce sont des marques d'honneur et de distinction qui sont visibles par tout le peuple et qui attestent de la gloire du général pour les générations à venir. Ces symboles de la noblesse du général sont honorés publiquement certains jours de l'année définis par le Sénat. À la fin de ce passage, Cornélius a expliqué l'immortalité des honneurs reçus par les aïeux de nobles. Les preuves matérielles (statues et arcs de triomphe) et immatérielles (jours de célébration en leur honneur) de la gloire de l'ancêtre sont perpétuelles.

La théorie de Cornélius justifie ici la transmission de la gloire et des honneurs de génération en génération. Deux choses sont donc à accepter. Tout d'abord, les enfants sont une portion de leurs parents. Cornélius le rappelle à la fin de cet extrait en disant que les enfants sont les vraies images vivantes des parents. Secondement, les honneurs demandés par la loi sont transmis aux descendants des illustres ancêtres. Tous les honneurs, attribués à celui qui a acquis la gloire et a gagné la noblesse, doivent être légalement accordés à leurs descendants qui sont les images vivantes de ces derniers. Les célébrations en l'honneur de leurs monuments sont donc transmises aux descendants.

Quand bien même les monuments à honorer ne sont plus visibles, sous les effets du temps, les descendants deviennent d'autant plus les réceptacles de ces honneurs. Cette réflexion permet aux descendants de personnes anoblies dans la *Chose publique* d'avoir leur entrée dans la noblesse de façon passive, uniquement par la naissance. Cependant, dans ce plaidoyer, les lois qui régulent les honneurs dédiés aux généraux victorieux ne disent rien au sujet des descendants. C'est la logique de Cornélius qui affirme qu'ils y ont droit « par droit », mais ce n'est valide que si les descendants sont considérés comme la même personne que leur ancêtre, ou du moins une portion.

Ces deux extraits ainsi que ceux qui exposaient la théorie du descendant comme portion de l'aïeul sont au début du discours. Sur les huit feuillets où est écrit le discours de Cornélius, ses deux grands arguments sont exposés entre les feuillets 18 et 20. La majorité de la suite du discours sert à renforcer ces deux arguments, notamment par des exemples.

Rome en généraux victorieux et en hauts magistrats. Parmi ces derniers, nous retiendrons surtout Lucius Cornelius Scipio, dit Barbatus, vainqueur des Etrusques et Publius Cornelius Scipio, dit l'Africain qui vainquit Hannibal.
Source : SCHMIDT J., « Scipions Les », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/les-scipions/>).

Le fait que les descendants doivent hériter des mêmes honneurs que le glorieux ancêtre est ce qui est le plus facilement remis en question. Cela repose sur la théorie selon laquelle un enfant est une portion et l'image vivante de ses parents. Cette fragilité argumentaire pousse Cornélius à ajouter plusieurs autres arguments se basant sur les fondements qu'il a posés.

« Item icelles pierres entaillies et coulourees par mains de ouvriers ne peuvent jamais prouffiter a la chose publicque, mais la vie et leurs meurs de ces enfans par ensievir les traces de leurs predecesseurs peuvent bien apporter pluseurs utilitez, prouffiter a maint cytoien, et dechacier infinitz meschiefz. Lesquelles choses considerees, on les fait justement tribuns et senateurs on leur donne les consulas, et les seignouries imperiales, et leur ottroye on les dictatures et tous les magistraulz offices de la chose publicque. Et sil est nulle cure des choses humaines, puis que leurs tresnobles esperis sen sont envolez hors de leurs corps, certes il nest riens plus bien eure, ne plus doulx qui puist estre presente a leurs couraiges que leurs propres enfans soient honnourez devant tous aultres par la recordacion des anciens trespassez es plus grans honneurs et prouffis de la chose publicque. Nous voions chascun jour que quant ilz ont quelque bien ou aucune volupte en eulx que ceulx qui sont deboutez de ceste vie desirent quelle soit toute convertie verz leurs enfans. Car ilz ne assavourent ne ne pensent riens aultre chose se non quilz cuident morir du tout quand aucunefois ilz relenquissent en une humanite leur petite porcion de vie. Par lesquelles choses, se lamour de pere et mere est tant grant envers leurs enfans que on nen puist penser nul plusgrant entre les veux des hommes mortelz, et se leur esperance est autant grande en la vie comme la volupte en la mort quil en souvient aprez le yssue de la vie, il appert manifestement que par les merites, et par la grace de leurs anciens peres le pays est tenu grandement a les honnourer et exaucier, et rendre aux successeurs la gratitude qui il na peu parfaitement baillier aux presens. »²⁵⁴

Cornélius renforce l'argument des honneurs transmis héréditairement de deux façons. Tout d'abord, les enfants, selon sa logique de similitude d'éducation déjà exposée, suivent les traces de leurs parents. Ce faisant, les descendants se rendent utiles à la *Chose publique*, tout comme l'ont fait leurs nobles aïeux. Ils profitent à la *Chose publique* et chassent la mauvaise fortune, au bénéfice de nombreux citoyens. L'argument repose sur l'utilité courante des descendants à l'État, contrairement aux statues et autres monuments érigés pour un noble aïeul qui bénéficie des honneurs publics. Cet extrait contredit en partie l'argumentaire que Cornélius a déployé à propos de l'immortalité des honneurs accordés aux monuments des ancêtres. Il est cependant possible que cette contradiction soit pensée par Buonaccorso pour rendre le discours du jeune Romain moins crédule. Une autre explication peut être que cela fait partie de la structure du discours de Cornélius. Le passage sur l'immortalité des honneurs que le pays doit octroyer aux monuments, sans quoi il est jugé ingrat, se trouve juste avec cet extrait-ci.

²⁵⁴ KBR 9278-80, ff. 20 verso, 21 recto.

Cornélius ne peut demander la transmission des honneurs aux descendants sans avoir, auparavant, établi la pérennité desdits honneurs.

En se basant sur cette logique, si les enfants sont plus utiles que les monuments et qu'ils sont aussi nobles que leurs prédécesseurs, alors on leur offre les plus hauts offices : tribuns, sénateurs, consuls, etc. Les offices sont donc une conséquence de la noblesse et forment un service à l'État qui n'est pas seulement militaire. Dans le cas de Cornélius, il considère que c'est la prouesse martiale qui confère la noblesse d'origine et que ce sont les offices qui la perpétuent. Il doit justifier en quoi la transmission de noblesse aux descendants est utile. La réponse se trouve dans le service à l'État. On reconnaît l'humanisme civique dans ce discours. Comme la noblesse est remise en question, elle ne peut plus juste transmettre le statut noble sans rien offrir en échange, tout en attendant un traitement particulier dû à ce statut. La noblesse peut venir des parents et de l'ancêtre qui l'a acquise, toutefois les descendants doivent se prouver utiles à la *Chose publique* pour justifier la transmission des honneurs de l'aïeul à eux-mêmes. Les offices servent donc à la justification de l'hérédité de la noblesse. Un individu est élevé à de hautes fonctions grâce à son statut venant de son ancêtre, mais il le confirme en remplissant les fonctions qu'on lui donne. Cette position est inverse par rapport à l'humanisme civique où la noblesse est acquise par les offices et le service à la *Chose publique*. On ne parle pas réellement de confirmation de noblesse chez les humanistes car chaque individu doit prouver sa propre noblesse. Si elle n'est pas transmise, alors il n'y a pas à la confirmer.²⁵⁵

Dans le contexte géopolitique qui nous concerne, la noblesse est déjà naturellement au service dans la *Chose publique*, personnifiée par Philippe le Bon. Bien que petit à petit dépossédés de leur pouvoir local, certains nobles parviennent à s'adapter à la transition qui s'opère dans les territoires en possession du Duc de Bourgogne. Cette noblesse reçoit, comme Cornélius l'argumente, des postes au sein de l'État central. Ceci joue dans les deux sens. D'un côté, cela permet aux nobles de continuer à exercer une forme d'autorité, de l'autre cela justifie leur utilité et leur statut auprès des détracteurs.²⁵⁶

Ainsi, les nobles sont présents à la cour ducale, souvent dans les hautes fonctions liées à la guerre. Leur présence au Conseil du prince est aussi notable, bien que parfois irrégulière pour certains. Les aristocrates ont reçu une éducation similaire à Philippe le Bon, ce qui leur donne des points communs, et en fait des diplomates tout choisis pour les ambassades. Effectivement,

²⁵⁵ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 182-184.

²⁵⁶ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, *op. cit.*, p. 69-83.

selon l'étude menée par Anne-Brigitte Spitzbarth sur les ambassades et les ambassadeurs de Philippe le Bon, plus de la moitié de ces derniers étaient membres de l'Hôtel du duc de Bourgogne, de celui de la duchesse ou de celui du comte de Charolais. Les hôtels étaient un moyen pour les nobles de se rapprocher des dirigeants et du pouvoir central. Parmi les 621 « ambassadeurs » comptés, 156 (25%) sont chevaliers et 117 (18%) sont écuyers. Pour reprendre un exemple concret, Lourdin de Saligny (vers 1370-1446) fut envoyé en ambassade en Aragon en 1427.²⁵⁷ Ce dernier faisait partie des familiers de Philippe le Bon. Il avait fait carrière dans l'Hôtel de Jean sans Peur, puis dans de celui de Philippe le Bon ainsi que celui de Charles VI en tant que chambellan.²⁵⁸

Cependant, dans les ambassades comme pour le gouvernement central, il y a un grand besoin de techniciens éduqués et spécialisés. Ils sont de plus en plus engagés, périodiquement ou temporairement, selon leur expertise professionnelle et leur savoir-faire. Le pouvoir central bourguignon est donc un mélange entre les vues de Cornélius et celles de l'humanisme civique. Des nobles reçoivent des charges car ils sont nobles, en plus d'un certain savoir-faire qui puise ses origines dans l'éducation due au milieu social. Ils sont donc recrutés grâce à leur rang social, mais aussi grâce à la technicité qu'ils apportent aux domaines comme la guerre et la diplomatie.²⁵⁹ Dans un certain sens, la vision de Cornélius est aussi correcte du point de vue de la confirmation de la noblesse. Un noble au service de Philippe le Bon a de grandes chances d'avoir son statut assuré (s'il était remis en question), voire même augmenté. Durant le principat de Philippe le Bon, plusieurs familles ont ainsi prospéré au service du Duc, créant ainsi de véritable dynastie de fonctionnaires comme Les Lalaing, les Lannoy ou les Croÿ.²⁶⁰

Ensuite, Cornélius appuie son argumentation en invoquant la volonté des illustres aïeux. Il décrit comme une généralité le fait qu'il ne puisse n'y avoir rien de plus doux aux esprits de parents décédés que leurs enfants jouissent de la même vie et des mêmes privilèges qu'ils ont eus. Ces honneurs, ils y ont droit selon le principe de transmission des honneurs. Les parents veulent que leurs enfants puissent profiter entièrement de la vie qu'ils ont menée et des honneurs dont ils bénéficiaient. Cet argument se fonde sur les émotions que les parents ressentent envers leur progéniture. Selon Cornélius, tous les parents, quels qu'ils soient,

²⁵⁷ SPITZBARTH A.-B., *Ambassades et ambassadeurs de Philippe le Bon, troisième duc Valois de Bourgogne (1419-1467)*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 238-239, 295.

²⁵⁸ SCHNERB B., « Lourdin, seigneur de Saligny et de la Motte-Saint-Jean (v. 1370-1446), Une carrière à la cour de Bourgogne », *Francia - Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 2004, vol. 31, no 1, p. 45-94.

²⁵⁹ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, op. cit., p. 69-83.

²⁶⁰ SCHNERB B., *L'État bourguignon*, Paris, Perrin, 1999, p. 279-281.

souhaitent que leurs enfants héritent des honneurs de la noblesse, soit qu'ils ont acquis, soit dont ils ont eux aussi hérité.

Cornélius conclut son argument en utilisant sa théorie de la portion. Les parents savent qu'à leur mort, ils laissent « en une humanité leur petite portion de vie ». Il généralise l'émotion parentale en disant qu'il n'y a pas de plus grand amour mortel que celui de parents pour leur(s) enfant(s). En établissant ceci, il généralise également le vœu des parents que leurs descendants jouissent des honneurs qui les faisaient nobles. Donc, le pays se doit d'honorer les enfants en mémoire de l'ancêtre, de manière à ce qu'ils jouissent pleinement de toute la gratitude que la *Chose publique* n'a pu exprimer à l'ancêtre de son vivant.

Enfin, la noblesse, provenant de l'ancêtre l'ayant acquise, permet au descendant d'en profiter d'une autre façon que toutes celles déjà exposées par Cornélius : la narration des faits glorieux et la reconnaissance publique.

« Cest cy la haulte et souveraine maniere de noblesse de povoir dire et raconter les haultains et nobles fais de ses predecesseurs, de povoir demander les honneurs publiques par leurs bontez et benefices, de povoir acquerir pour lui la gloire de la chose publique comme par droit hereditaire et de povoir aussi soy appeler une partie deulx, et demoustrer leurs ymaiges en son trescler viaire. Certes tous et toutes appellent cecy la vraie noblesse, et le menu pueple ne appelle nulz autres nobles se non ceulx qui ont este engendrez de tresnobles parens, et en aprez ceulx qui sont endoctrinez en lettres et sciences. Ne dient ilz pas doncques ceulx estre nobles lesquelz sont de haultz lignaiges comme silz estoient engendrez en noblesse. »²⁶¹

C'est un honneur et un privilège pour les descendants de pouvoir narrer les nobles faits de leurs ancêtres. Il n'y a pas ici beaucoup de justification, car cet extrait intervient après tous les autres. Cornélius va ici droit au but. Si quelqu'un peut raconter les nobles faits de ses ancêtres, il peut demander les honneurs et la gloire de la *Chose publique* par droit héréditaire car il constitue une partie, une portion, de ces ancêtres. On retourne à l'argument source de la passivité de la noblesse : les parents sont nobles, donc les enfants le sont aussi. Les descendants sont l'image de leurs prédécesseurs car on peut voir la ressemblance sur leurs visages. Ainsi, il suffit d'avoir un ancêtre illustre qui a acquis la noblesse pour pouvoir la réclamer.

Pour finir, Cornélius rajoute que le peuple reconnaît d'abord comme nobles ceux dont les parents le sont également. Ceux qui proviennent d'un haut lignage, comme Cornélius, sont donc *de facto* nobles. Ensuite, viennent les nobles qui le sont par les lettres et les sciences. La

²⁶¹ KBR 9278-80, ff. 21 recto et verso.

noblesse primaire, la plus importante et la plus reconnue est celle qui est héréditaire. La noblesse secondaire est celle acquise par les lettres. Cette mention d'une vision plus humaniste de la noblesse est brève et n'est pas développée dans le reste du discours. En la mentionnant, Cornélius concède que l'on peut être noble par l'étude des lettres et des sciences. Cette vision de la noblesse est celle de l'humanisme. La noblesse peut être enseignée, apprise par l'étude « des lettres et des sciences »²⁶². L'érudition est donc un autre moyen d'accès à la noblesse. Cependant, cette option n'est pas développée dans le discours, notamment car il n'a pas cette corde à son arc. Dans la description qui avait été faite de lui dans l'introduction de Buonaccorso, Cornélius représentait l'ancienne noblesse, celle qui s'occupe entièrement à chanter, danser et chasser, et non à l'étude.

La libéralité comme conséquence d'une puissance économique

La troisième grande partie du discours de Cornélius est dédiée à la largesse, la libéralité. Le principe de générosité et de don de la noblesse, par opposition à l'avarice, est en lien direct avec le statut de noblesse durant le Moyen Âge. La noblesse, lorsqu'elle est en crise au XV^e siècle, est liée à la terre, aux propriétés, seigneuries, etc., qui rapportent des rentes. Ces dernières permettent aux nobles de ne pas travailler et de faire preuve d'ostentation. La richesse d'un noble permettait également de maintenir un mode de vie dit « noble ». C'est-à-dire, ce qui a déjà été mentionné par Buonaccorso dans l'introduction, avoir du temps libre pour les loisirs. Au-delà de ne pas avoir de travail rémunéré, le mode de vie noble dépend des rentes pour se livrer à l'ostentation de richesse (les habits, les transports, l'habitat, etc.). Il est donc naturel que ce critère de noblesse fasse partie du discours de l'argumentaire de Cornélius.²⁶³

« Item [le menu peuple] dient que affluence de richesses embellist moult ceste noblesse de lignage, par lesquelles richesses la famille et les apparaulx domesticques sont plus flourissans et se gardent bien souvent mieulx les amistiez foraines en paix et concorde avecques les amis, les cousins et les estranges qui nont point ce qui leur seroit necessaire, et ont besoing de la sauvegarde dautrui dont on peust avoir faveur et faire bien.

Doncques le souverain comble de noblesse est liberalite, laquelle tout homme sefforce pour neant de lexcercer es autres se par sa necessite ce quil a ne souffist pour ce faire. Il est donc necessite que cellui qui vult estre liberal habonde des biens de fortune, et lors il se anoblist par liberalite, et vault de mieulx par la grace et bienveillance de

²⁶² Nous ne parlons pas encore ici des *studia humanitatis*. Le sujet sera abordé dans le chapitre 5.

²⁶³ AURELL M., *op. cit.*, p. 161-175.

pluiseurs gens. Autrement se obtient cy ung tresbeau resplendissement de noblesse quant aucun veult apparoir noble par estre moult souvent liberal mais il ne puet. »²⁶⁴

L'affluence de richesses n'est donc pas un « billet d'entrée » dans la noblesse. L'avis du public est que la richesse embellit et parfait la noblesse de lignage. En effet, la profusion d'argent permet de maintenir sa maisonnée de manière aisée et également d'entretenir les relations avec les amis, la famille, mais aussi avec les amis étrangers. On peut considérer cela comme des relations diplomatiques qui sont maintenues pacifistes grâce à la richesse.

Le lectorat bourguignon peut retrouver là des points communs avec la politique diplomatique ducal. À la fin du Moyen Âge, le jeu diplomatique entre les grands princes est de plus en plus développé. Le rôle des ambassadeurs était entre autres de véhiculer au destinataire la puissance et l'importance de l'envoyeur, ainsi que son attitude à son égard. Cette représentation du prince par son ambassade passe par le choix des ambassadeurs, leur degré d'importance, de noblesse, leur accoutrement, l'expertise qu'ils ont et bien d'autres critères, mais c'est aussi influencé par les cadeaux apportés au destinataire.²⁶⁵

Pour exemple, Philippe le Bon envoya une ambassade « matrimoniale » en Aragon en 1427. Celle-ci, menée par Lourdin de Saligny avait pour but de conclure un mariage entre le Duc et Eléonore, la mère du roi Alphonse V. Il s'agit de la seconde ambassade envoyée en Aragon dans le but de trouver une épouse digne de ce nom à Philippe le Bon. Lourdin de Saligny avait déjà participé à la première et n'était pas novice à la diplomatie. Comme les autres ambassades du Duc de Bourgogne, ces ambassadeurs devaient montrer la grandeur de leur maître, notamment par la munificence et la richesse des apparats, et des cadeaux offerts. En cours de route, cette ambassade s'arrêta à Paris pour rendre visite au Duc de Bedford. L'ambassade offra des cadeaux lors des visites aux seigneurs locaux, ainsi qu'à la cour aragonaise. Dans les comptabilités de cette ambassade, il est noté que même le fou du roi Alphonse V a reçu une coupe en argent valant vingt écus.²⁶⁶

La richesse sert également à aider les nécessiteux qui ont besoin d'aide. On la lie à la charité, que tout le monde essaie de exercer « pour néant ». Cornélius dit que la volonté

²⁶⁴ KBR 9278-80, ff. 21 verso, 22 recto.

²⁶⁵ MOEGLIN J.-M., « La place des messagers et des ambassadeurs dans la diplomatie princière à la fin du Moyen Âge », dans PIBRI E. et POISSON G. (éd.), *Le diplomate en question (XV^e-XVIII^e siècles)*, Lausanne, Faculté des lettres de l'université de Lausanne, 2010, p. 11-36.

²⁶⁶ SPITZBARTH A.-B., *op. cit.*, p. 460-472.

d'exercer la charité est universelle. Ce n'est pas anodin car c'est une des trois vertus théologiques, les deux autres étant la foi et l'espérance.

Les vertus chrétiennes, ou vertus théologiques, servaient à rapprocher les hommes de Dieu, pour éventuellement atteindre la béatitude individuelle. Dans *Le livre du corps de policie*, Christine de Pizan avait décrit les devoirs du prince et les règles du bon gouvernement. Celles-ci étaient basées sur les vertus cardinales et non sur les vertus théologiques. La raison à cela est que les vertus théologiques ne sont qu'au bénéfice de l'individu et de sa relation avec Dieu (sauf pour les bénéficiaires de la charité). Toutefois, le prince se doit de veiller à ses terres et à son peuple avant de songer à sa béatitude personnelle. Les vertus cardinales de la prudence, la tempérance, la force d'âme et la justice, si elles sont appliquées par le prince, sont bénéfiques à tout son peuple et ses terres.

Dans ce manuscrit, jusqu'à présent, Buonaccorso nous a montré dans son introduction que Gaius appliquait les vertus cardinales, et le discours de Cornélius n'en montre aucune. La seule vertu dont il fait preuve est celle la charité, qu'il utilise comme argument pour rendre la richesse nécessaire à la noblesse. Le fait que la seule vertu qu'il présente jusqu'à présent soit celle de la charité montre une certaine forme d'égoïsme. Les vertus théologiques servent à la salvation personnelle de celui qui les applique. C'est d'ailleurs pour cet individualisme que les vertus théologiques sont délaissées par les humanistes civiques. Elles ne font référence qu'à un état où l'homme n'est plus citoyen, puisqu'il est mort. Parce que ces vertus théologiques ne concernent que l'après-vie, elles sont moins importantes à la *Chose publique*. Les humanistes civiques préfèrent se concentrer sur les vertus cardinales qui sont bénéfiques à la communauté humaine.²⁶⁷ Ainsi, même en faisant preuve de charité, Cornélius dévoile son caractère égoïste car c'est la seule chose qu'il fait qui ne soit pas dans son propre intérêt. Toutefois, cette unique vertu de charité qu'il observe sert, dans l'optique chrétienne du moins, à sa salvation. D'un regard chrétien comme d'un regard humaniste civique, Cornélius ne sort pas grandi de cet extrait.

La libéralité joue, selon Cornélius, un rôle clé pour confirmer la noblesse. Cependant, la richesse est un critère nécessaire à la libéralité. C'est par ce raisonnement que Cornélius inclut la richesse comme critère de confirmation de la noblesse. Nous disons bien une confirmation car la richesse seule ne rend pas éligible au statut nobiliaire. D'ailleurs, Cornélius dit que la richesse embellit la noblesse de lignage, et non qu'elle la confère. Cette logique correspond à

²⁶⁷ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 35-36, 40-41.

la mentalité des nobles envers l'argent. Les nobles devaient avoir un mépris du profit et, à l'inverse, faire des gestes ostentatoires et charitables. Ceci marquait la différence avec une bourgeoisie de plus en plus puissante économiquement. Il faut garder en tête le but général de l'ascension sociale qui est dans les esprits tout au long du Moyen Âge. C'est une volonté générale de tout un chacun de s'élever socialement. Les aristocrates souhaitent devenir plus puissants et contrôler plus de terres et de hautes fonctions, comme les grands princes territoriaux. La petite noblesse désire s'élever au rang de la haute noblesse. La bourgeoisie souhaite devenir noble, etc.²⁶⁸ Jusqu'au premier tiers du XV^e siècle, le moyen d'entrée principal dans la noblesse pour les bourgeois était d'acquérir des terres, liées à un titre. Ensuite, au fil des générations, les origines non-nobles de la famille s'étaient progressivement jusqu'à l'oubli total du moment où la noblesse a été acquise. C'est une noblesse que le bourgeois acquiert par une lente assimilation sociale, notamment par le mode de vie. Pour que l'assimilation sociale fonctionne, le bourgeois et ses descendants doivent vivre noblement, selon les critères de confirmation de la noblesse (ostentation, loisirs, etc.). L'argent joue donc un grand rôle dans l'acquisition de la noblesse par un non-noble, mais c'est un long procédé qui passe par l'acceptation par les pairs et par l'oubli des basses origines. Donc, dans la mentalité médiévale, l'argent en soi ne confère pas la noblesse telle quelle, mais il en faut pour pouvoir vivre noblement et confirmer son statut. Car il arrive également que des familles nobles descendent l'échelle sociale, faute de moyens. Cela fait notamment partie de la crise de la noblesse de la fin du Moyen Âge. La baisse des revenus rentiers a forcé une partie de la petite noblesse à vendre des terres, attachées aux titres, aux grands propriétaires ou des bourgeois souhaitant devenir nobles.²⁶⁹

Ce besoin de richesse pour pouvoir être libéral est en contradiction avec l'introduction de Buonaccorso. Dans cette dernière, on nous dit que Cornélius est nettement plus riche que Gaius, mais il n'en paraît rien quant à leurs dépenses.²⁷⁰ Sans prendre en compte le discours de Gaius, nous pouvons dès lors présumer que l'ostentation et les dons charitables de Gaius sont du même ordre de grandeur que Cornélius. La richesse de Cornélius ne serait donc pas l'argument unique permettant la libéralité. C'est pourtant le point sur lequel il insiste. Pour lui, la libéralité sert à paraître noble, mais il est nécessaire d'avoir des richesses pour l'exercer. Donc, ceux qui veulent sembler nobles par libéralité, mais qui n'ont pas les moyens, ont un

²⁶⁸ AURELL M., *op. cit.*, p. 138-146.

²⁶⁹ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 490-493.

²⁷⁰ KBR 9278-80, ff. 17 recto.

« resplendissement » de noblesse. C'est un rayonnement de noblesse, c'est-à-dire qu'ils tendent vers cette dernière. En admettant ceci, Cornélius protège son argument en disant que tous peuvent (et veulent) faire preuve de charité dans le but de paraître nobles, mais que, faute de richesse, ils ne peuvent que tendre vers cette noblesse plutôt que l'atteindre. Cet argument exposé, Cornélius l'explique ensuite dans son discours.

« Quantz hommes tressaiges ont este despitez, et tenus vilz par disette.

Quantz excellens engins ont este perdus et desers, par necessite de ce que fait besoing en mesnage, desquelz la vertu na peu luire, pour ce quelle a este tousjours exposee ad querir sa povre vie. Par ainsi appert il clerement que laffluence de biens temporelz baille tresgrant aide a lembellissement de noblesse, et fait tant que le couraige qui par elle se abandonne a vertu vault mieult, et la vertu meismes en semble plus luisant.

Pour ceste cause se noblesse est en lignage et en richesses, il ny a nul de vous peres conscriptz qui doubte que en moy ne resplendisse le tresgrant decorement de la noblesse de ceste cite. »²⁷¹

Ce passage conclut l'argument de la richesse comme critère de noblesse. La nécessité, la disette, la pauvreté, tous ces fléaux sont responsables de la « perte » d'engins. Les excellents esprits, les personnes avec beaucoup de potentiel, ont été perdus à cause du manque d'argent car ils devaient toujours veiller aux besoins de leur ménage. Ainsi, la vertu n'a pu se développer chez ces gens. Par cette logique, la richesse permet à un individu de ne pas se soucier de problèmes financiers, ce qui lui donne l'opportunité d'adonner son esprit à la vertu et à la noblesse qui sont « embellies ». Le dernier paragraphe résume l'argument fait par Cornélius : la noblesse se trouve en lignage et en richesse. Il en appelle d'ailleurs aux sénateurs d'admettre qu'il représente la noblesse romaine la plus resplendissante. Selon sa logique, comme il est très riche et qu'il vient d'une lignée ancienne prestigieuse, il fait partie de la noblesse romaine qui resplendit grandement.

Dans cet extrait, la vertu et la noblesse sont rassemblées comme étant toutes les deux bénéficiaires des conséquences de la richesse. La noblesse est embellie par l'affluence de moyens. Cette même richesse permet également que l'esprit soit plus vertueux et plus « luisant ». Or, comme il a été mentionné plus tôt, Cornélius admet que les vertus rendent les enfants plus nobles.²⁷² Ainsi, si la richesse rend quelqu'un plus vertueux, elle le rend donc plus noble. En conséquence, la richesse a une action double sur la noblesse. Elle permet la libéralité et accentue la vertu, les deux influencent positivement la noblesse d'un individu.

²⁷¹ KBR 9278-80, ff. 22 recto.

²⁷² KBR 9278-80, ff. 19 recto.

La majorité du discours de Cornélius se focalise sur ce qui provient de l'ancêtre ou des parents, soit le côté passif de la noblesse. Que ce soit l'héritage génétique (où l'on considère les descendants comme une portion de l'ancêtre) ou l'éducation reçue par les jeunes nobles (qui les rend presque identiques à leurs parents), les arguments présentés par Cornélius justifient la noblesse d'un individu par ses prédécesseurs et retirent la responsabilité du statut à l'individu qui le possède. La richesse d'un individu se trouve entre le côté actif et le côté passif de la noblesse. Au XV^e siècle, la richesse n'est certainement pas suffisante comme critère d'entrée dans la noblesse, mais le statut financier d'un individu affecte directement sa noblesse.²⁷³ La richesse peut être dite active si elle est acquise par les efforts et l'industrie d'un individu. Cela vaut également si cette personne augmente le capital qu'il a hérité de ses prédécesseurs. En revanche, une fortune héritée pour laquelle on ne déploie pas de grands efforts pour l'agrandir est considérée comme passive. Compte tenu des renseignements que nous avons sur Cornélius, nous pouvons dire que sa richesse est dans le spectre passif de la noblesse. Ceci est logique car il représente l'ancienne noblesse vivant de rentes et ne travaillant pas. Son temps est d'ailleurs dépensé en loisirs, ce qui prouve qu'il ne travaille pas pour acquérir sa fortune. Cette richesse qui, selon lui, embellit la noblesse et influence la vertu est donc passive vis-à-vis du statut nobiliaire.

L'illustre lignée des Cornéliens, exemplifiée par les Scipions

À la fin du feuillet 22, Cornélius a exposé ses trois grands arguments. Il ne lui reste donc plus qu'à en faire la synthèse avant de finir son discours. Ce dernier choisit les Scipions pour illustrer son argument de l'ancêtre glorieux et du lignage.

« Qui est celui qui a plusfort combatu pour la chose publique, que ont fait mes predecesseurs.

[...]

Certes lun deulx aprez ce quil eut vaincu et desconfi les rois daise, et eut soubzmis a nostre empore les estranges naciones voisines il en acquist leternel nom de Aise.

Et lautre par sa vertu incredible delivra Ytalie toute embrasee de feu et plaine de gens darmes, et apres la bataille de Cannes semblablement affranchi ceste nostre cite dolente et plourant ses miserables calamitez, et par sa souveraine industrie il sourmonta Hanibal ad force darmes et en delivra le paijs.

En aprez il reffrena celle cite de Cartage la tresennmie de nostre empire, non mie seulement de linjure quelle lui avoit fait, ains aussi le subjuga tresvaillament a nostre

²⁷³ JANSSENS P., « L'évolution de la noblesse belge », dans DUERLOO L., JANSSENS P., SCUFFLAIRE A., *Armorial de la noblesse belge du XVe au XXe siècle*, Bruxelles, Crédit communal, 1992, p. 17-28.

chose publique. Et pour ce par droit et par raison il deservy de la en avant avoir le nom de Affrican, lequel nom il laissa comme hereditaire a son nepveu Scipion qui depuis subverti Cartage soy rebellant derechief entre nostre empire. Il en y eut encore plusieurs autres, par lavertu etgloire desquelz nostre cite a este tant de fois embellie. »²⁷⁴

Après quelques questions rhétoriques, vantant les mérites de ses ancêtres, Cornélius parle brièvement des exploits de Scipion l'Asiatique²⁷⁵, puis relate ceux de Scipion l'Africain. Ces ancêtres, de la *gens* des Cornéliens, sont pris ici comme exemple de source de noblesse pour les descendants dont Cornélius fait partie. On y retrouve les critères d'accès à la noblesse qu'il avait mentionnés plus tôt, c'est-à-dire le service armé et victorieux pour la *Chose publique*. Il n'y a pour lui pas de meilleurs exemples que les Scipions, sauveurs de Rome et grands généraux de la République. Grâce à ses victoires contre Hannibal et les armées de Carthage, et pour avoir délivré Rome de ses ennemis, Publius Cornélius Scipion s'est vu attribuer le nom « d'Africain ». Cette addition au *cognomen* de Scipion a été transmise de façon héréditaire à son « neveu », Scipion Emilien²⁷⁶. De la même manière, il parle du titre d'Asiatique comme étant éternel. Ainsi, il prouve que les titres gagnés par ses ancêtres sont immortels, une des conditions nécessaires pour qu'il puisse jouir de la noblesse de ses aïeux. Cornélius termine en disant qu'il ne racontera pas tous les exploits de ses ancêtres, faute de temps, mais surtout, car tous les Romains en ont déjà la connaissance.

Cet extrait sert également à prouver l'utilité des descendants de nobles. Scipion Emilien hérite du titre d'Africain, mais il sert également Rome en soumettant Carthage une fois de plus. Cornélius a pu ainsi illustrer l'acquisition de la noblesse, la transmission des titres et l'utilité

²⁷⁴ KBR 9278-80, ff. 22 verso, 23 recto.

²⁷⁵ Lucius Cornelius Scipio Asiaticus (232-193 ACN) : Scipion l'Asiatique, frère de Scipion l'Africain. Il servit sous les ordres de son frère en Espagne. C'est grâce à l'influence de Scipion l'Africain que Scipion l'Asiatique reçut la gouvernance de la Grèce et la mission de vaincre Antiochos III. Scipion l'Africain lui servit de légat, ce qui était conditionnel au Sénat romain pour qu'il parte faire la guerre en Asie. Après sa victoire, il fut accueilli en triomphe à Rome. Sa carrière politique qui en suivit fut un échec.

Source : « L. Cornelius Scipio Asiaticus », dans SMITH W. (éd.), *A Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, vol. 3, Londres, I. B. Tauris, 2007, p. 747-748.

²⁷⁶ Publius Cornelius Scipio Aemilianus Africanus Numantinus (185–129 ACN) : Scipion Emilien, aussi appelé Scipion le Numantin ou le Second Africain est connu pour sa destruction de Numance et de Carthage. Il débuta sa carrière militaire lors de la campagne grecque de 168 ACN. Il se distingua ensuite en pacifiant l'Hispanie en 151-150 ACN. Il mena à terme la Troisième Guerre punique de 149 à 146 ACN en rasant entièrement Carthage. En tant que consul en 134 ACN, il est chargé de mettre un terme à la guerre contre Numance en Hispanie qui fait rage depuis dix ans. Lors des débats sur la question agraire romaine, il s'opposa aux frères Gracques de 133 à 129 ACN. Il fut retrouvé mort le jour où il devait donner un discours proposant une solution à la répartition des terres.

Source : STEVENSON T., « Scipio Aemilianus (Publius Cornelius Scipio Aemilianus Africanus Numantinus) », dans BAGNALL R. S., BRODERSEN K., CHAMPION C. B., e.a., *The Encyclopedia of Ancient History*, 1^{ère} édition, vol. 11, *Ro-Te*, Malden, Blackwell Publishing, 2013, p. 6076-6078.

des descendants à la *Chose publique*. Il parle ensuite des traces visibles de la gloire de sa famille, se trouvant dans la cité.

« O peres conscrips y a il en ceste cite aucun lieu qui ne soit plainement aorne des triumphaulx tiltres de mes predecesseurs.

Qui est le temple en ceste cite qui ne reluise des despouilles quilz ont ja pieca gaignies sur noz ennemis, et puis les ont rapportees cy. Quelz temples y a il aussi qui ne demoustrent leurs tresglorieux et tresloables ymaes. Lesquelles choses sont telz et tant grans munimens de noblesse que onque a homme mortel ne fu licite de desirer paraulx ne si grans. »²⁷⁷

Selon Cornélius, partout dans Rome, on peut voir les témoignages de la grandeur de ses ancêtres : les butins pris aux ennemis vaincus et leurs statues qui ornent les temples. Tout cela forme de grands monuments de leur noblesse, cela est tel que jamais un homme mortel ne devrait en désirer la même grandeur. Les monuments à la gloire de ces ancêtres témoignent de leur noblesse (qui s'acquiert par la gloire martiale). Ils ont été érigés en l'honneur des ancêtres (cela fait partie des « souverains honneurs » que Cornélius considère comme noblesse) de leur vivant et après leur mort. C'est donc unimaginable qu'un homme veuille, de son vivant, demander pareils honneurs. Ce que cette réflexion implique également, c'est la pérennité des honneurs faits aux ancêtres glorieux. Ils ont déjà été prouvés perpétuels par Cornélius qui ne fait que le confirmer ici. Par l'exemple des *cognomina* gagnés par ses ancêtres et celui des monuments érigés en leurs honneurs, il a prouvé que les honneurs sont immortels, donc cela rend possible leur transmissibilité.

« Noblesse mest doncques une propre possession laissie de mes ancestres comme hereditaire leurs ymages sont engendrees en moy ja soit ce quilz portassent les habis, ceste mienne face reluisoit en leurs visages, et moy meisme porte en ceste mon ymage, leur sang, leurs membres, les entrailles et leurs fourmes, jay prins ma naissance deulx et ay este souefment nourry et alleve en leurs maisons ou suis parcreu en bonnes meurs et par nature mest empreinte leur noblesse. »²⁷⁸

En raison de la pérennité des honneurs qui rendent ses ancêtres nobles, cette noblesse fait partie des biens hérités par Cornélius. Il rappelle qu'en tant que descendant de ces grands hommes, il est leur représentant physique. On peut voir dans ses traits le visage de ses aïeux. Son sang, ses membres, ses entrailles et ses formes viennent d'eux. Il a été nourri et élevé dans leurs maisons où il a reçu une bonne éducation. Les bonnes mœurs qui lui ont été transmises, l'éducation, le milieu où il a été élevé, tous ces éléments ont imprégné de noblesse. Il place ici

²⁷⁷ KBR 9278-80, ff. 23 recto.

²⁷⁸ KBR 9278-80, ff. 23 recto et verso.

l'argument éducatif. Si les parents sont nobles, les enfants, élevés de la même manière, sont naturellement plus aptes à la noblesse.

« Se par droit le paijs leur estoit tenu en rien pourtant de benefices, il est necessite quil en soit tenu a moy qui suis une porcion deulx. Et se les haulx honneurs, les empires et les offices magistraulx me sont baillies volontairement et sans requeste, ilz me seront acquis par leurs merites comme par ung propre droit. Et nest riens en verite qui plus agreablement peust estre celebre a leurs ames. Finablement pour laornement de noblesse ung monceau de toutes richesses ma este laissie de mes predecesseurs autant grant comme lattempre couraige de homme qui vive porroit desirer. »²⁷⁹

Dans cet extrait, Cornélius conclut sa synthèse argumentative. En se basant sur tout ce qu'il a dit précédemment, le pays est légalement obligé d'honorer les ancêtres, généraux glorieux. Cornélius a droit aux honneurs, aux bénéfices, dont jouissent ses ancêtres car il est une portion d'eux. Selon Cornélius, c'est son droit de jouir de manière héréditaire des bénéfices acquis par ses ancêtres. Les honneurs et les offices qui lui sont dus en vertu des actes patriotiques de ses aïeux. De plus, le fait qu'il jouisse des bénéfices de ses ancêtres est la meilleure chose que l'on puisse faire pour célébrer et honorer les défunts. Il rappelle ainsi sa réflexion selon laquelle, les parents souhaitent plus que tout que leurs enfants profitent des mêmes honneurs qu'eux-mêmes. Enfin, il a reçu une partie des richesses de ses aïeux. Cet héritage est aussi grand qu'un esprit tempéré, mesuré, puisse désirer. Il montre ainsi que sa richesse est grande, mais dans les limites de la santé d'esprit.

Il donne une brève liste des biens dont il a hérités : des maisons dignes d'être des palais royaux, un village en Tusculane²⁸⁰, des champs et des vignes en Champagne. Il rajoute que les ustensiles de son ménage sont tous faits d'or, d'argent ou d'ivoire.²⁸¹ Après cette preuve de richesse, il conclut :

« Vraiment la dignite de tant de belles choses si riches et reluisans comme dit est, mest si tresnoble et si tresclere decoration de noblesse que en ceste cite, saulve la paix de tous ce dis je, ne porroit on trouver plusgrant. »²⁸²

Tous les biens riches et somptueux que Cornélius décrit lui donnent une noblesse inégalable à Rome, la cité dont vient le salut de tous. Donc s'il a la plus grande noblesse de cette cité, cela équivaut à avoir la plus grande noblesse du monde. Une fois de plus, il associe

²⁷⁹ KBR 9278-80, ff. 23 verso.

²⁸⁰ Région du Latium.

²⁸¹ KBR 9278-80, ff. 23 verso, 24 recto.

²⁸² KBR 9278-80, ff. 24 recto.

la richesse avec la noblesse. Il ne rappelle pas ici le principe selon lequel la richesse est nécessaire à la libéralité, critère de noblesse.

Dans ces paragraphes, Cornélius a récapitulé les différents arguments développés tout au long de son discours : l'éducation, le principe de la portion, la noblesse des ancêtres et leur transmission, la richesse. Il a appliqué tous ces arguments à son propre cas, prouvant ainsi qu'il était le plus noble des Romains.

La critique de Gaius et les promesses à Lucrèce

Une fois son discours argumentatif terminé, Cornélius s'adresse alors directement à Gaius, puis à Lucrèce. L'un pour en faire une vive critique et salir son image, l'autre pour la séduire avec les promesses d'un avenir luxueux.

« Par ainsi doncques se taise Gayus Flaminius, et en ce debat de noblesse delaisse a demander Lucrece, lui qui nest pas seulement plus bas que moy tant en lignage comme en richesses, ains apaines scavons nous de quel lignage comme en descendu, et nest homme qui jamais congneust pays ou contree ou il eust quelque petite champaigne de terre. Lucrece doncques est mienne par droit, laquelle ma eslut comme plus noble que Gayus Flaminius et plus agreable a sa grant beaute. »²⁸³

Gaius ne devrait même pas parler. Il est d'un lignage et d'une fortune plus bas que Cornélius. Or, ce sont ces deux composantes qu'il a mises en avant et identifiées comme piliers essentiels à la noblesse. Comme preuve, Cornélius ajoute qu'on ne connaît pas le lignage de Gaius ni ses possessions. Gaius n'a pas de richesse ni d'ancêtres connus de tous, au contraire de Cornélius dont les ancêtres sont célébrés par des monuments dans toute la ville. Ainsi donc, malgré tous ces divers arguments, *in fine*, il rapporte sa supériorité nobiliaire au lignage et à la richesse.

Il estime que Lucrèce lui revient de droit. Il utilise la même expression que pour parler des honneurs dont profitaient ses ancêtres. Sa richesse et son lignage le rendent éligible à réclamer Lucrèce. Il considère que sa vision de la noblesse est la seule valable. Ceci n'est pas étonnant, et pourtant, plusieurs fois dans son discours sont apparus des éléments admettant une autre forme de noblesse : celle acquise par les lettres et par la vertu. Cette fin de discours est une sorte d'empressement. Il réclame Lucrèce notamment car elle a demandé le plus noble des Romains, ce que Cornélius pense être selon ses critères. Il a tant confiance en lui qu'il prédit le

²⁸³ KBR 9278-80, ff. 24 recto.

choix de Lucrèce. Cette vantardise pourrait avoir comme rôle d'ajouter un discrédit au discours de Cornélius, pour être certain que le lecteur n'en prenne pas le parti.

« Esjoys toy Lucrece de ta tresdoulce sapience. Car tu ne povoies desirer pour toy plus chier ne plus fortune espoux que tu amast plus ne avec qui tu eusses meilleur espoux que te amast plus ne avec qui tu eusses meilleur temps le remanant de ta vie. Je te meneray es tresamples et treshaulz palais de noz maisons. Illec tu verras les chambres de parement et es litz de mariage, comme sont les royaulx paremens. Tu porteras joyaux [...]. Il ne te sera nul besoing de prendre paine ne labeur des populaires. Tu passeras temps toute ta vie bien aise en oyaseuse doulce et plaisant. Tu ne te resveilleras point pour souef que tu aies ad querir chascuin jour ton vivre et nauras pensement que de jouer, de chanter, de danser, et de aler, chacer et voler. Tu viveras liberalement et auras avec toy aucunes vierges qui seront compaignes de tes voluptez. Tu auras aussi des chambrières et meschines qui te obeiront et serviront en tout ce que tu leur commanderas. Il ne sera jour que tu ne aies quelque delectation et nous deux ensemble passerons joieusement les treseureuses et plaisantes nuitz. »²⁸⁴

Dans cet extrait, Cornélius présente à Lucrèce le genre de vie qu'elle aurait avec lui. En effet, selon lui, elle n'aurait pu rêver d'un meilleur époux. Il lui propose une vie aisée, de richesse, avec des biens somptueux, de belles maisons, etc. Il offre également une vie facile, sans labeur, sans travail ni soucis d'argent. Elle aura sous ses ordres des servantes et des domestiques. À tout cela, il ajoute qu'elle vivra dans l'oisiveté et la détente. Elle pourra passer ses journées aux loisirs (chasse, danse, chant, jeu) et ses nuits, plaisantes, avec lui. Nous avons donc la vision de ce qu'une bonne vie est pour Cornélius, ou du moins pour une femme. Cependant, nous pouvons facilement voir qu'il a les mêmes intentions pour passer son temps, lui qui prône l'oisiveté.

La vision de la vie nobiliaire est ici vilipendée par Buonaccorso. C'est une vie de loisirs, d'oisiveté, l'inverse de la vie active que prône l'humanisme civique. À lire Buonaccorso, on pourrait croire que la vie des nobles ne se résume qu'aux loisirs et à profiter des bénéfices que leur statut hérité leurs offrent. Les loisirs jouaient un rôle important dans la vie quotidienne des nobles. C'était une manière d'affirmer son statut en « vivant noblement », ce qui incluait être confortable financièrement au point d'avoir du temps libre pour mener une vie sociale agréable (chasse, tournois, banquets). Cependant, les nobles ne passaient pas que leur temps à la détente. Ils devaient évidemment accomplir les tâches dont ils étaient responsables par leur statut.

²⁸⁴ KBR 9278-80, ff. 24 recto et verso.

Celles-ci varient en fonction du statut et de la noblesse de l'individu, ainsi qu'en fonction du renforcement du pouvoir princier (dispenser la justice).²⁸⁵

« Et saiches pour vray que Gayus Flaminius promettra pour neant de toy furnir toutes ces choses cy, pour ce quil nen a nulles tant, est il povre et meschant. Aincois se tu avoyes ta vie avecques lui, elle seroit la plus triste et la plus miserable de toutes les autres. Car en lieu de edefices royaulx tu trouveroyes petites et estroittes maisons, en lieu de magnifiques apparaulx tu avroies utensilles populaires et meschantz, en lieu de tranquillite sollicitude, en lieu de repos labeur, en lieu de dormir veillier. Et ne te vendroit jamais jour affrancy de labeurs, et desgarny de besongnes et affaires quotidiens. »²⁸⁶

À l'inverse du passage précédent, Cornélius présente ici ce qu'il considère comme une mauvaise vie. Il décrit à Lucrèce ce que sera son existence après son mariage à Gaius, un époux pauvre. Ils vivraient dans des petites maisons, remplies de biens de mauvaise qualité et pauvres. Elle devra subir une vie d'inquiétude, de travail, de besognes quotidiennes alors qu'il peut lui offrir la tranquillité, l'oisiveté et le repos. C'est une vision purement matérielle qu'il offre. Comme dans le reste de son discours, il appuie la majorité de sa plaidoirie sur la richesse. Toute sa critique envers Cornélius est basée sur la richesse de ce dernier. Il parle très vite de la petite ascendance de Gaius. Alors que la plupart de son discours s'appuyait sur l'hérédité de la noblesse, sa critique de Gaius et de la vie qu'il pourrait offrir à Lucrèce se base sur la richesse de ce dernier. En effet, Gaius est malgré tout noble car il été élevé par de nobles et vertueux parents, comme Buonaccorso nous l'a expliqué dans l'introduction. La seule attaque que Cornélius peut mener contre lui au sujet de l'hérédité est celle de la hauteur du lignage, vastement supérieure dans la *gens* des Cornéliens.

« Qui est cellui doncques, Lucrece, qui doubte que tu ne maies voulu prendre a espoux quant tu as eslut le plus noble de nous deux. A paines povoies tu parler plus ouvertement en ceste ta tressage election, que se tu eusses appelle Cornelius.

Certes, tu as este conseillie soubtillement tant a ton desir comme a ta virginite. Car comme ce eust este vergongne en leage de pucelle de nommer Cornelius, tu mas appelle le plus noble, et seroit une tresgrant folie de penser autre chose. Qui est cellui qui croiroit que en lieu de tranquillite, on desirast cure, soing et sollicitude, en lieu de richesse povrete, et en lieu de felicite misere. Vous doncques, tresnobles peres conscriptz, pour lonneur et magnificence de la dignite des senateurs, dittes maintenant la juste et egale sentence de toutes ces choses ».²⁸⁷

²⁸⁵ DE WIN P., *op. cit.*, p. 6-8.

²⁸⁶ KBR 9278-80, ff. 24 verso, 25 recto.

²⁸⁷ KBR 9278-80, ff. 25 recto et verso.

Cornélius termine son discours sûr de lui. Il ne doute absolument pas du choix de Lucrèce. Si cette dernière pouvait s'exprimer immédiatement, elle le choisirait assurément. La pudeur d'une jeune pucelle lui interdisait de demander nominalement Cornélius comme époux, alors elle décida de choisir le plus noble car elle savait que c'était ce dernier. C'est certain car il serait fou de penser qu'il n'est pas le plus noble qui soit. Personne ne choisirait la pauvreté, l'inquiétude et la misère à la place de la richesse, la tranquillité et le bonheur. Ceci dit, il demande aux sénateurs d'annoncer le verdict dont il ne doute pas.

Cette dernière partie montre Cornélius sous un jour prétentieux et arrogant, bien plus que dans le reste de son discours. Cela tinte le reste du discours pour le lecteur. L'introduction faisait déjà pencher la balance en faveur de Gaius. Cette fin de discours met à mal la vision que le lecteur a de Cornélius, même si elle n'était pas déjà très favorable. L'introduction a présenté les deux candidats avec un léger avantage envers Gaius, il est donc normal que l'auteur discrédite Cornélius à la fin de son discours. Cet orgueil va à l'encontre des valeurs qui sont censées être transmises dans ce manuscrit. L'humilité faisait partie des vertus exhibées par Scipion dans le *Débat* dont il est sorti vainqueur. Il n'est pas nécessaire de considérer ce manuscrit comme un recueil thématique, ou un rassemblement logique de textes ayant les mêmes sujets, pour noter les ressemblances de valeurs que les deux débats enseignent au lecteur. Ces deux textes proviennent d'un même contexte humaniste italien et tendent tous les deux vers la même idée : la vertu, l'honneur et la noblesse viennent du service à l'État. Ceci dit, nous pouvons ainsi considérer que l'attitude de Cornélius, en cette fin de discours, est un élément ajouté par Buonaccorso pour s'assurer que les arguments qu'il a présentés ne doivent pas être pris sérieusement car ils viennent d'un homme prétentieux. Si le lecteur a lu les débats dans l'ordre dans lequel ils sont dans le manuscrit, il saura que l'humilité est une valeur nécessaire à l'homme d'honneur.

Conclusion

En conclusion, nous avons pu voir que Cornélius base sa propre noblesse sur des éléments sur lesquels il a peu de contrôle. La noblesse lui a été transmise par ses parents et par ses aïeux. C'est une noblesse entièrement passive pour laquelle il n'a pas eu à se prouver. Il est né dans cette condition et n'a donc pas eu à faire à l'assimilation sociale. La *gens* des Cornéliens est une des familles les plus prestigieuses de Rome, ce que les gens du commun reconnaissent.

La mise en avant de la *gens* comme critère de noblesse est un argument classique de la noblesse de sang. Cette position ne relevait pas simplement de la coutume et de la tradition.

Gilles de Rome (1247-1316), dans son traité *De regimine principum* (1279), justifiait le statut de la noblesse par l'appartenance à une *gens*. Cette notion fut renforcée par des auteurs comme Jean de Terrevermeille (vers 1370-1430). Ces juristes du début du XV^e siècle parlent d'une force « impressive » et active dans la semence de l'homme. Cette force vient de l'âme de son générateur et de ses aïeux. Ceci permet à la fois d'appartenir à une *gens* et d'être un individu à part entière.²⁸⁸

Les arguments qui impliquent directement l'individu dans l'acquisition de sa noblesse sont rares. Il y a tout d'abord l'éducation noble. Cornélius présume que l'éducation est tant similaire entre les parents et leurs enfants que ces derniers grandissent semblablement à leurs géniteurs. Ensuite, il y a l'argument de la libéralité et de la richesse. Cornélius insiste sur le fait que la richesse est nécessaire à la noblesse car elle permet d'observer une grande libéralité. La largesse et l'éducation sont des éléments qui nécessitent une activité de la part de l'individu, mais reposent en réalité hors de son contrôle. La fortune est sujette aux aléas de la vie et l'éducation est la responsabilité des parents.

Similairement à Hannibal et à Alexandre le Grand dans le *Débat*, le discours de Cornélius est teinté par son arrogance et son attaque envers Gaius. De plus, les arguments de son discours souffrent d'un manque de logique pour les soutenir, comme l'argument de la croyance populaire qui est en réalité un sophisme naturaliste. D'autres arguments reposent sur des spéculations ou des observations sans aucun sens : la similitude physique ; la volonté des ancêtres de transmettre les bénéfices qu'ils ont eus.

Son atout principal repose sur son principe de la portion. Les enfants sont une portion de leurs parents et de leurs ancêtres. Donc, lorsque l'État offre des honneurs immortels à l'ancêtre qui s'est glorifié, il se doit de les offrir à sa descendance perpétuellement. Cette passivité de la transmission de la noblesse résume bien le point de vue de Cornélius. Il considère la noblesse comme une chose extérieure à l'âme, un statut transmissible comme un objet. Cet avis s'oppose à la doctrine de l'humanisme civique qui prône la vie active. Aucunement Cornélius n'a vanté sa participation à la vie politique (sauf pour préciser que les hautes magistratures lui étaient dues par son rang). Il se targue de mener un style de vie que les aristocrates du XV^e siècle

²⁸⁸ OSCEMA K., « Maison, noblesse et légitimité : aspects de la notion d'hérédité dans le milieu de la cour bourguignonne (XV^e siècle) », dans VAN DER LUGT M. et MIRAMON C. (éd.), *L'hérédité entre Moyen Âge et époque moderne, Perspectives historiques*, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2008, p 234-235.

considèrent faire partie du mode de vie noble : chasse, loisirs, danse, etc. Pourtant, il n'endosse pas les responsabilités nobiliaires (justice, service armé, etc.).

Malgré tous ces arguments, son propos est plus celui de la transmission de la noblesse plutôt que son origine. Il concède que ce sont les actes glorieux d'un individu pour la patrie qui lui accordent la noblesse. Elle puise donc sa source dans la *vita activa* et le service civique. Après avoir lu le prologue de Miélot dans le *Débat*, qui bonifie une vie active, ou celui de Buonaccorso dans la *Controversie*, qui vante la bonne gouvernance et les vertus cardinales, il n'y a aucun doute sur quel avis le lecteur est censé suivre : celui du discours de Gaius qui va suivre.

Chapitre 5, Le discours de Gaius, Une plaidoirie de l'ascension sociale méritocratique

Gaius Flaminius défend la vision de la noblesse selon Buonaccorso. Ce personnage est fait pour être en totale opposition envers Cornélius. Le début discours est d'ailleurs construit pour contredire l'argumentaire de ce dernier. Ce chapitre suivra le fil du discours qui attaque les arguments de l'ancienne noblesse point par point. Il commence par défaire les plus gros arguments de Cornélius : le lignage et la richesse. Gaius donne des contre-exemples face à ceux de son rival, ainsi que sa propre vision de la noblesse et d'où elle tire son origine. Ensuite, il parle de lui-même, de ses vertus, de son éducation, de ses actions, sans pour autant réclamer la plus haute noblesse par cette description. Après cela, il accuse Cornélius sur les points que ce dernier s'est appliqué à lui-même (la libéralité, l'exemple de ses ancêtres, le droit d'hériter leurs mérites). Enfin, il s'adresse à Lucrèce pour la convaincre que sa vie serait mieux avec lui, notamment pour leurs points communs.

Son discours débute aux antipodes de celui de Cornélius. Il prend le temps de s'adresser aux sénateurs avant de commencer son argumentaire.

« Ce mest grant grace, mes peres conscriptz, que devant vous et en la presence de voz tresnobles courages jay a dire maintenant une oroison du noblesse. Car ailleurs en quelque lieu que ce soit, noblesse ne fu jamais tant congnutte ne tant excercitee comme elle est au jour duy entre vous. Et ainsi doncques cest une tresjoieuse chose en une tant grande equite de crouages, en une tant grande congnoissance des choses, et en une tant grande hantise de vertu que on ny puet attendre riens injurieux ne dire riens obscur ne traittier aussi riens inusite. »²⁸⁹

À l'inverse de la fin du discours de Cornélius, qui, sûr de lui, commandait les sénateurs de donner leur jugement, Gaius a une approche humble face à l'assemblée. Il reconnaît les sénateurs comme un rassemblement d'esprits nobles qui, ce jour-là, forment un concentré de noblesse inégalé. Contrairement à Cornélius, qui s'affirmait le plus noble de tous les Romains, Gaius reconnaît la noblesse des membres de l'assemblée dont il fait l'éloge. Grâce à ce regroupement d'esprits justes, de leur savoir et de leurs vertus, on ne doit pas s'attendre à quoi que ce soit d'injurieux, de secret ou qui sorte de l'ordinaire. Gaius établit les normes du débat selon l'excellence de l'audience devant lui et Cornélius. Il fait cela alors que son opposant a déjà parlé, ce qui le désavantage. Gaius associe les nobles « courages » des sénateurs avec la

²⁸⁹ KBR 9278-80, ff. 26 recto et verso.

droiture d'esprit, la sagesse et la présence de vertus (toutes ces dernières sont dites « grandes »). On peut donc assumer que sa vision de la noblesse inclut ces éléments : droiture d'esprit, sagesse, vertu.

« Certes vous mes tresnobles peres conscrips il se fault advertir et veillier plus dilligamment en ceste nouvelle et non accoustumee controverse de noblesse quil ne fait en toutes les autres contencions privees.

Ce jugement nest pas tant seulement de deux citoiens ou dune journee, ains il est presques de toutes gens et de tous siecles, comme se une desiree et semptiternele loy se devoit par conseil du senat publier et ottroyer a ung tresaint homme, vous veez au jour duy outre laccoustumance comment en ce jugement sest assemblee une grant multitude du peuple rommain attendant vostre sentence. Et veez comment lauctorite de tous les citoiens et des estrangiers aussi est du tout convertie en vous. »²⁹⁰

Ce passage pourrait être exprimé directement par Buonaccorso, sans l'intermédiaire de son personnage, tant cela représente la vision qu'il a exposée dans l'introduction²⁹¹. Il parle de la controverse au sujet de la noblesse comme étant nouvelle et inhabituelle. En raison de son caractère extraordinaire, ce débat ne doit pas être traité comme les querelles privées dont on pourrait croire que cette controverse fait partie.

Gaius développe sa pensée en disant que ce débat n'est pas simplement entre deux citoyens, mais qu'il touche tout le monde, peu importe l'époque. Ceci fait sortir le débat de son contexte antique, posé par l'auteur, pour rappeler qu'il parle d'un sujet actuel et que la morale à extraire de son œuvre est applicable à toutes les époques, dont la sienne. Selon Gaius, le débat est le fruit d'un besoin d'une loi éternelle, publiée par le Sénat et approuvée, consentie, par un saint homme.²⁹² Ce besoin d'une « loi » réglant la question de la noblesse est si important qu'une grande foule attend le jugement des sénateurs, ce qui est inhabituel. Donc, comme le peuple romain attend la décision du Sénat, cela prouve qu'il lui donne son autorité. Ainsi, l'avis émis par les sénateurs sera celui de tous les Romains et des étrangers (ils sont inférieurs à la grandeur de Rome, et donc soumis à ses lois). La conclusion de ce débat constitue dès lors la loi universelle et éternelle sur la noblesse. Elle forme donc une sorte de jurisprudence qui est applicable aux contemporains de Jean Miélot.

²⁹⁰ KBR 9278-80, ff. 26 verso, 27 recto.

²⁹¹ Il y parlait d'une « novite merveilleuse » au sujet du débat sur la noblesse entre les deux jouvenceaux.

²⁹² Dans le reste du débat, le vocabulaire religieux ne se rattache pas forcément à la religion elle-même, mais au principe de sacralité qu'elle représente. Ainsi, lorsqu'on parle ici d'un saint homme, il est possible que ce soit une personne sage, érudite, et pas nécessairement un saint au sens chrétien du terme.

Cette remise de l'autorité du peuple aux sénateurs correspond à la vision républicaine de Buonaccorso et des autres humanistes civiques qui remettaient l'ordre social en question. Le pouvoir en place au Moyen Âge, les inégalités, la hiérarchie sociale, tout cela pouvait être expliqué en le rattachant à un ordre naturel des choses, émanant du divin, qui serait donc objectif. Selon cette mentalité, Evrard de Trémaugon avait lié les chevaliers, les hommes libres et les esclaves avec Japhet, Sem et Cham, les fils de Noé, dont la bible dit que leurs descendants ne sont pas égaux.²⁹³ L'ordre établi au Moyen Âge est parfois bouleversé, mais il est rarement contesté. Le consensus s'accorde sur le fait qu'il y a un pouvoir royal et une noblesse qui est supérieure au reste de la population, selon un droit divin. C'est ce que Hanan Yoran appelle « le degré zéro de la pensée politique traditionnelle prémoderne » : un ordre social avec un chef recevant l'autorité de Dieu. Cette idéologie est supportée par la pensée politique augustinienne²⁹⁴. La vision d'une société fondée sur une hiérarchie sociale est donc bien ancrée. Les humanistes civiques remettent cet ordre social en question et réfléchissent à un autre système politique : le républicanisme.²⁹⁵ Buonaccorso fait partie de cette classe d'humanistes qui envisageait ce nouveau système politique pour remplacer l'ordre social médiéval.²⁹⁶ Toutefois, le modèle venant du divin n'est pas remplacé par un autre. L'humanisme civique s'imprègne du stoïcisme, qui considère que l'ordre social doit être universel et gouverné par des hommes sages et rationnels.²⁹⁷ Cependant, la notion de la vertu venant du service à la *Chose publique* est liée au divin par Buonaccorso et d'autres humanistes. Les critiques modernes attribuent à Buonaccorso des discours récités par Stephano Porcari (début XV^e siècle-1453), un humaniste italien élu à la haute magistrature florentine de 1427 à 1428.²⁹⁸ Dans l'un de ces discours en vernaculaire, il clame que les hommes doivent servir la communauté et la vie civile par les lois de la nature, mais aussi par celles du divin. Jean Wauquelin dans le prologue de sa traduction du *De regimine principum* de Gilles de Rome parle aussi du « bien divin commun et publicque ».²⁹⁹ La notion du divin reste donc présente dans cette nouvelle façon de voir la société.

²⁹³ AURELL M., *op. cit.*, p. 133.

²⁹⁴ MESLIN M. et QUILLET J., « Augustinisme », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 7 août 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/augustinisme/>).

²⁹⁵ Il existe plusieurs approches possibles au républicanisme des humanistes civiques. Ceci est sujet à débat dans la communauté scientifique. Nous ne le mentionnons pas ici, car il est seulement nécessaire de savoir que les humanistes civiques optaient pour un républicanisme à la place de l'ordre social augustinien.

²⁹⁶ YORAN H., *op. cit.*

²⁹⁷ BOUSWMA W. J., *op. cit.*, p. 24.

²⁹⁸ BERISSO M., « Montemagno, Buonaccorso da », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 76, *Montauti-Morlaiter*, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 2012, p. 109-111.

²⁹⁹ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 43.

Cette idéologie transparait dans ce bref extrait du discours de Gaius, qui incarne les idéaux de l'auteur. Cependant, Philippe le Bon n'avait aucun intérêt vis-à-vis d'un nouveau système politique. En 1450 il était l'un des princes les plus puissants d'Europe, capable de rivaliser avec le Roi de France, le Roi d'Angleterre et l'Empereur du Saint-Empire. L'intérêt du Duc n'est pas dans la remise en question d'un ordre social dont, faute de couronne (ce à quoi Charles le Téméraire tentera de pallier), il est pratiquement au sommet. C'est la controverse, émanant de la crise de la noblesse, que Philippe le Bon veut exploiter à son avantage. Nous avons déjà vu que la noblesse selon l'humanisme civique semble venir de la vertu et du service à l'État. Dans le discours de Cornélius, l'origine de la noblesse à son point de départ vient du service militaire à la cité. Si pour Buonaccorso son État idéal est une république, le principe de service à l'État peut être repris par Philippe le Bon à son propre compte. En tant que figure unificatrice des différents territoires sous son principat, il peut représenter le destinataire de ce service qui rend noble selon les humanistes civiques. Il faudrait donc que le discours de Gaius aille dans le sens du service à la *Chose publique* pour servir l'intérêt politique du Duc.

« Et vous supplie peres conscriptz que par vostre debonnairete et pacience vous me pardonnez qui vous parle plus estroittement que nay fait autrefois et qui oultre la manier accoustumee, vous ramentois ma vertu et mes fortunes. En verite ce nest pas mon usite office de parler pour moy meismes, ou de mesdire dau truy. Cecy vient de courage lun desattempre et lautre impatient, et quant est du premier c'est assavoir de parler pour moy meismes me reffraint ceste nouvelle manière de dire en aprez la folie de cestuit Cornelius qui cy devant a parle de moy moins que honnestement, et par ses viles paroles prins plaisir de derompre mon attemprance, enquoy il ma donne grant ayde quil me soit licite de mesprisier du tout son imprudence. »³⁰⁰

Ce passage confirme l'humilité de Gaius et son aversion à parler de lui-même et de dire des mauvaises choses sur les autres. Il s'en excuse au préalable auprès des sénateurs. Dans le premier extrait de ce chapitre, Gaius avait fait l'éloge du Sénat. Dans cet extrait, il déclare qu'il y a tant de noblesse dans le Sénat qu'on ne peut y proférer des paroles injurieuses. Il va donc lui-même enfreindre cette règle, mais il apporte une justification. Il le fait ici, car il n'a pas d'autre choix. Cornélius l'a insulté et calomnié. Cette attaque a atteint son esprit impatient et a perturbé son « attemprance » (l'équilibre des humeurs). C'est uniquement à cause de Cornélius que Gaius s'abaisse à une telle manière de parler. Il met également à jour le mauvais caractère de Cornélius qui non seulement emploie de « viles paroles », mais aussi prend plaisir à perturber Gaius.

³⁰⁰ KBR 9278-80, ff. 27 recto.

En quelques paragraphes, Gaius a pu établir le contexte dans lequel il va exposer sa noblesse. Il montre son respect envers les sénateurs présents et son dédain pour Cornélius. Ce début de discours est aux antipodes de celui de Cornélius. Gaius fait preuve d'humilité, d'« attemprance » (qu'il avait avant que Cornélius ne l'insulte), et respecte l'autorité sénatoriale (représentative du peuple). Il prend la mesure de cette controverse et réalise qu'elle dépasse la querelle qui l'oppose à son rival. Ce débat est celui de deux visions de la noblesse qui ne peuvent coexister. C'est pour cela qu'il demande que le jugement soit rendu immortel et serve à l'avenir comme référence.

Un contre-argumentaire au discours de Cornélius

Après cette petite introduction à son discours et cette justification pour ce qu'il s'apprête à dire, Gaius déconstruit les deux grands arguments de Cornélius : le lignage et la richesse. L'argument du lignage est particulièrement développé et a servi de base pour la majorité du discours (éducation par des parents nobles, principe de la portion des ancêtres, transmission héréditaire de la noblesse, exemple noble à suivre, etc.). La première partie du discours de Gaius vise à proposer une antithèse à l'argumentaire de Cornélius.

L'argument de lignage

Le premier argument passé en revue est celui du lignage, de l'hérédité. Il s'agit de l'argument selon lequel un enfant naît noble, car ses parents le sont, et cela depuis l'anoblissement de l'ancêtre. C'est aussi sous le principe du lignage que Cornélius avait placé l'argument de l'éducation : un enfant noble est identique à ses parents, grâce au milieu de vie et à l'éducation qu'il reçoit, c'est-à-dire exactement les mêmes que ses prédécesseurs. Le lignage s'appuie donc sur l'éducation, mais aussi sur un élément proprement passif à la transmission de la noblesse : le sang. Les enfants sont une portion de leur parent, ce qui justifie leur noblesse héritée.

La première partie de l'antithèse de Gaius est dédiée à réduire tous ces arguments à néant. Parmi les extraits ci-dessous, certains parlent de « pauvres ». Ici, cela désigne plus les non-nobles, sans ancêtres glorieux ni noblesse de lignage, que les gens ayant peu de richesse. Dans ce contexte, les bourgeois peuvent être inclus parmi les « pauvres ». Gaius parle un peu de l'argent dans cette partie, mais il consacre une section de son discours spécialement à contredire l'argument de libéralité et de richesse. C'est pourquoi nous gardons, pour ce point-ci, l'attention sur le lignage, et non sur la richesse.

« Vous avez bien ouy mes peres conscriptz la tressaige option de la tresnoble Lucrece, quant elle a eslut a espoux le plus noble de nous deux. Lors Cornelius Scipion sest enhardy de soy faire le plus noble en lignage et de attribuer noblesse aux richesses pour ceste cause il a dit et exauchie les fortz et haultains fais de ses predecesseurs. Et a manifestement et amplement declairie les grandes richesses que ses ancestres lui ont laissie et cest tout ce que son oroison contenoit, en laquelle il ne faisoit mencion quelconques de soy meismes. Car il ny veoit riens qui fust digne de recordacion, et en soy taisant il trespasloit sa vie et ses meurs. »³⁰¹

Lorsque Lucrèce a demandé à être donnée en mariage au plus noble des deux jeunes hommes, Cornélius s'est empressé de réclamer ce titre, en vertu de son lignage et de sa richesse. Pour prouver la hauteursse de son lignage, il a narré les exploits de ces ancêtres, et s'est vanté de toutes les richesses qu'ils lui ont laissées. Cependant, toutes ses paroles couvraient le vide de ses propres actes. Il a parlé des actions de ses ancêtres, car il n'a rien à dire pour lui-même. Ce faisant, il a omis volontairement de parler de sa vie et ses mœurs. Il pourrait être avancé que Cornélius ne dit rien de ses propres actes de noblesse, car cela amoindrirait son argument sur les actions des ancêtres qui suffiraient aux descendants. Toutefois, cette éventualité est peu probable pour deux raisons. Premièrement, cette lacune est très certainement voulue par Buonaccorso. Le personnage de Cornélius doit être montré sous un mauvais jour car il représente l'ancienne noblesse qui hérite de ses privilèges et de la noblesse sans avoir accompli quelque chose elle-même. Ceci la met en opposition directe avec la vision humaniste civique de la noblesse. Secondement, Cornélius a dit dans son discours que les descendants des ancêtres glorieux se rendaient, eux aussi, utiles à la *Chose publique*, notamment par les magistratures qui leur sont attribuées grâce à la noblesse de leurs prédécesseurs. Néanmoins, Cornélius n'a aucunement parlé dans son discours de magistrature qu'il aurait exercée. Gaius exploite donc cette faiblesse : l'inactivité civique de son adversaire. Il veut mettre en évidence la vie de Cornélius et ses mœurs, car ce dernier a préféré parler de ses ancêtres.

Cette critique de l'inactivité de l'ancienne noblesse peut méprendre sur l'utilité de ce manuscrit pour le Duc de Bourgogne. Il s'agit d'une inactivité civique et non professionnelle. L'absence de travail manuel ou commercial était l'un des critères d'acceptation sociale de la noblesse. Ceci passe également par la capacité d'avoir du temps libre en suffisance pour exercer des loisirs nobles (chasses, tournois, chant, etc.). Buonaccorso critique les personnes, et l'ancienne noblesse, qui ne s'impliquent pas activement dans le bien de la *Chose publique*. L'usage d'un concept abstrait comme la *Chose publique* ou le *Bien public* permet à Philippe le

³⁰¹ KBR 9278-80, ff. 27 recto et verso.

Bon de dévier le propos humaniste à son avantage. Le concept de *Bien commun* était utilisé par Jean-sans-Peur depuis l'assassinat de Louis d'Orléans en 1407. De la même manière, le service à la *Chose publique*, prôné par Gaius en opposition à l'inactivité civique, sert l'agenda politique de Philippe le Bon. Le fait que l'inactivité civique de la noblesse soit mal vue et critiquée par les humanistes, surtout lors de cette crise nobiliaire de fin du Moyen Âge, lui permet de se proposer comme solution. En tant que défenseur du *Bien commun* et dirigeant des provinces sous son union personnelle, Philippe le Bon représente ce qui est le plus proche de la conception de *Chose publique*, l'État, tel que pensé dans ce discours. En réalité, le Duc considérait qu'il était le prince de la *Chose publique*, c'est-à-dire celui qui a le pouvoir et la volonté de préserver la prospérité de sa principauté et d'administrer la justice. Pour Philippe le Bon, la *Chose publique* était hiérarchiquement inférieure à lui.

La situation spéciale du Duc de Bourgogne demandait une vision du pouvoir qui était à cheval entre celle de Saint Augustin et de Gilles de Rome, et celle de Saint Thomas d'Aquin³⁰² et d'Aristote. Gilles de Rome et Saint Augustin voyaient l'État comme émanant d'une grâce divine, car l'homme est incapable d'atteindre le *Bien commun* seul à cause de la Chute d'Adam. Saint Thomas d'Aquin et d'Aristote considèrent que l'homme a un désir naturel de se regrouper pour former une société. Cette société est parfaite grâce à la grâce divine apportée par l'Eglise. Alors la société naturelle entre en un état de béatitude, ce qui doit être l'objectif ultime du *Bien commun*. Philippe le Bon n'adhérait pas à une vision de l'État qui le soumettrait au pouvoir ecclésiastique, mais il ne pouvait pas affirmer un pouvoir complètement séculier. Une scission totale entre l'État et l'Eglise revenait à renoncer à sa propre béatitude personnelle tant la personne du Duc était liée à ses possessions. La solution fut d'appeler le *Bien commun* une institution divine. Sous Charles le Téméraire, cette conception du pouvoir sera consolidée en réclamant le droit de justice venant de Dieu.³⁰³ On reste alors dans une pensée augustinienne où le dirigeant de l'État reçoit son autorité de Dieu.³⁰⁴ La *Controversie* sert à rediriger les efforts de la noblesse pour confirmer leur statut vers la personne princière. L'une des manières

³⁰² Saint Thomas d'Aquin (vers 1224-1274) : Théologien de renom, il commença son parcours chez les Frères prêcheurs en Italie. Il étudia à l'université de Paris pour ensuite enseigner dans les universités de Paris, de Cologne et de Rome. Il fut connu pour son enseignement clair et compréhensible, ainsi que pour sa réinstauration de l'aristotélisme (qui était mis à mal à l'époque). Sa vision de la philosophie comme servante (et non concurrente) de la théologie permit de justifier l'étude d'Aristote. Il basa sa *Somme de théologie* sur l'œuvre inachevée de son maître, Albert le Grand. Son nom est devenu éponyme de plusieurs courants, dont le « thomisme ».

Source : CHENU M.-D., « Thomas d'Aquin saint (1224 ou 1225-1274) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 28 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/thomas-d-aquin/>).

³⁰³ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 55-58.

³⁰⁴ YORAN H., *op. cit.*

d'unifier des noblesses de différentes cultures et provinces était de se rendre nécessaire à leur statut.³⁰⁵

« Et quant a moy je dis que la noblesse de l'omme est situee non pas en gloire estrange, ne es decepvables biens de fortune mais en la propre et vraie vertu de courage. Car vraie noblesse nest aultre chose se non une excellence par laquelle aucunes choses plus dignes precedent aultres choses moins dignes, et ainsi que l'omme est plus noble creature que toutes les aultres bestes par l'excellence de son ame, semblablement ung homme sourmonte dautant ung aultre par une noblesse de courage. »³⁰⁶

Dans cet extrait, Gaius expose le fer de lance de son argumentation : la noblesse se trouve dans la « vertu de courage »³⁰⁷. Elle ne vient pas d'une gloire étrangère à l'individu (même si elle vient des ancêtres), ni de richesses éphémères, mais bien du for intérieur, de l'esprit. La vraie noblesse est la dignité supérieure d'une personne par rapport à une autre. Gaius exemplifie ce principe en comparant hommes et animaux : l'homme est le plus noble des animaux par « l'excellence de son âme ». Si on transmet ce raisonnement aux hommes uniquement, il y a des hommes qui surpassent d'autres par la noblesse de leur « courage », de leur esprit. Gaius parle ici de la « vraie » noblesse, celle qui importe vraiment. Contrairement à la noblesse héréditaire, que Cornélius désigne aussi comme « vraie », celle de Gaius n'est pas sujette aux éléments extérieurs à l'homme, comme la richesse ou la gloire d'un ancêtre, mais vient des qualités intérieures de l'individu. Cela implique donc que chaque personne est responsable de sa propre noblesse. Nous avons ici une vision active de la noblesse dont la responsabilité repose sur l'individu. Dans son discours, Cornélius, faute d'être lui-même vertueux, a rejeté la noblesse sur des éléments échappant à son contrôle : la richesse héritée et le lignage. Ainsi, la vision humaniste de la noblesse donne la responsabilité de cette dernière à la personne qui prétend la détenir.

Dans l'optique où la vision humaniste est à l'usage de Philippe le Bon, il est simple de voir en quoi une noblesse individualisée bénéficie le Duc de Bourgogne. Si chaque personne doit prouver sa vertu et sa noblesse de « courage » de manière individuelle, cela multiple le nombre de servants de la *Chose publique*. Dans la société médiévale du XV^e siècle, le titre et

³⁰⁵ LECUPPRE-DESJARDIN E., *op. cit.*, p. 21-35.

³⁰⁶ KBR 9278-80, ff. 27 verso.

³⁰⁷ La « vertu de courage » est la traduction de Miélot du latin *animi virtus*. Ceci désigne le centre de la vie intérieure, l'âme ou l'esprit d'un individu. Dans le contexte de cette traduction, cela se rapporte à la fois à la vertu spirituelle et à la « vertu de humanité » que Guillaume Hugonet employait dans les discours qu'il écrivait pour Philippe le Bon.

Source : VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 14, 184.

la noblesse d'une personne étaient hérités de ses parents.³⁰⁸ Si au contraire chaque génération devait prouver sa noblesse, les personnes nées de parents nobles devraient « confirmer » leur noblesse au service de la *Chose publique*. Ceux issus d'un milieu non-noble désirant acquérir la noblesse suivraient le même chemin. Cette vision individualiste de la noblesse décuple donc le nombre de personnes qui seraient volontaires pour se mettre au service du Duc.

La vision de la noblesse comme excellence de l'esprit par rapport aux autres hommes invoque une vision stratifiée de la société qui ne correspond pas aux cadres de la fin du Moyen Âge. Selon le prince de Gaius, la supériorité d'un homme sur un autre est intérieure, sans tenir compte du lignage ou de la richesse. La noblesse est individualisée et intériorisée, ce qui la destitue en tant que statut dans la société et en tant que classe dans la hiérarchie sociale. Ceci correspond à la remise en question de l'ordre social que les humanistes civiques prônaient. Toutefois, cette remise en question n'est pas reprise par le Duc de Bourgogne car il est au sommet de l'ordre social hiérarchisé. Ce thème de l'idéologie humaniste civique est présent dans le manuscrit, mais n'en compose pas l'argument principal. En effet, la leçon qu'il faut en tirer est au sujet de la noblesse, et non de la société en général.³⁰⁹

La question de savoir si Philippe le Bon est au sommet de la structure sociale médiévale est sujette à débat. Le raisonnement porte notamment sur la souveraineté de ce dernier sur ses terres. Depuis le traité d'Arras de 1435, qui mit fin à la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons, le Duc de Bourgogne est dispensé de l'hommage vassalique au Roi de France. À cela s'ajoute l'incapacité de l'Empereur du Saint-Empire romain germanique à assoir sa suzeraineté sur les terres de l'ouest (qui jouissent depuis longtemps d'une relative indépendance).³¹⁰ Il emploie même la formule « duc par la grâce de Dieu », héritée du duché de Brabant, officieusement indépendant du Saint-Empire.³¹¹ Ladite formule est d'ailleurs employée dans le colophon de la *Controversie*.³¹² Comme nous l'avons vu, selon la pensée augustinienne dominante au Moyen Âge, le pouvoir souverain est accordé par Dieu. L'usage de la grâce divine donnant le titre au Duc invoque une autonomie vassalique par rapport aux autres souverains dont les terres du Duc sont *a priori* dépendantes. À partir des années 1440, Philippe le Bon agissait de manière neutre vis-à-vis de la guerre de Cent Ans et se concentrait à consolider ses possessions de par-deçà et par-delà. Il agit *de facto* de manière souveraine sur

³⁰⁸ Evidemment tout dépend du sexe de l'enfant et du statut des parents, selon les régions et le degré de noblesse.

³⁰⁹ YORAN H., *op. cit.*

³¹⁰ VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 98-102.

³¹¹ LECUPPRE-DESJARDIN, *op. cit.*, p. 25.

³¹² KBR 9278-80, ff. 43 verso, voir Chapitre 1.

ses terres. Donc, malgré l'absence de titre royal ou impérial (si l'on fait exception de la tacite indépendance du Duché de Brabant), Philippe le Bon agit souverainement sur les terres en sa possession personnelle.³¹³ Dans ce travail nous le considérerons comme souverain, ce qui est confirmé par l'attitude qu'il a envers la noblesse. Il se permet, depuis les années 1430, d'octroyer des lettres d'anoblissement de manière régulière (tous les deux ans en moyenne). C'est la première fois qu'un prince territorial prend autant possession du droit d'anoblir qui est usuellement réservé au souverain. Cependant, nous parlerons plus en détails des lettres d'anoblissement dans la suite de ce travail.³¹⁴

« Et quant il se aura longuement exercite en tresbonnes ars, affin quil se demoustre prouffitabile en justice, en pitie, en constance, en magnanimite, en attemprance et en prudence, et quil soit en la grace des dieux immortelz, de ses parens, de ses amis, de ses cousins et de la chose publicque, et quil aura este nourry es tressainttes estudes de lettres et quil sera repute cler, noble, preu et vaillant outre tous les autres nobles. Laquelle chose Cornelius meismes disoit ung peu devant quant il parloit des meurs. Au contraire, ung homme corrompu de tresmauvais ars quant il se habandonne a felonnie et cruaute, a fetardie et discorde, a desattemprance et injustice, quant il na cure des choses divines, et quil na nulle pitie de ses povres parens, et ne lui chault de la bienveillance de ses amis, il doit estre jugie enverz tous meschant, non noble, lait, failli, et reprochie. »³¹⁵

Gaius a établi, dans les extraits précédents, que la noblesse se trouvait dans l'esprit, le « courage ». Il parle ici des moyens d'acquérir la noblesse. Le terme « ars » est relativement ambigu ici. Les « bonnes ars » ne désignent pas les arts libéraux à proprement parler. Il y a une mention aux arts libéraux dans la suite du dialogue où Gaius les y appelle distinctement les « sept arts libéraux »³¹⁶. Dans le reste du discours, on parle d'érudition et des « sciences » au sens large du terme, sans faire mention spécifiquement aux sept disciplines. De plus, si les « bonnes ars », sont les arts libéraux, alors que sont les « mauvais arts » ? Selon le contexte de ce texte, il semble que le mot « art » désigne plutôt un comportement à avoir, une manière d'agir, qui mène à la possession des vertus qui sont ensuite citées : justice, pitié, constance, magnanimité, tempérance, prudence. Une autre manière de l'interpréter serait de considérer le mot « art » comme une activité, dont le bon ou le mauvais côté reflète les vertus par lesquelles un individu vit. À force d'exercer certaines activités, il devient versé dans certaines vertus ou dans certains vices.

³¹³ FAVIER J., *Louis XI*, Paris, Fayard, 2001, p. 451.

³¹⁴ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 499-504.

³¹⁵ KBR 9278-80, ff. 27 verso, 28 recto.

³¹⁶ KBR 9278-80, ff. 41 recto.

Les vertus qui résultent de ces « bonnes ars » sont liées aux quatre vertus cardinales : justice, force d'âme, tempérance et prudence. Nous pouvons avancer que la constance peut être lue comme la « force morale »³¹⁷, la seule vertu cardinale qui n'est pas expressément dite. La pitié, la constance et la magnanimité sont liées à la justice. Dans ce contexte, nous lions la vertu de constance avec la vertu cardinale de la justice et non à la tempérance car elle est placée par l'auteur entre deux vertus liées à la justice : la pitié et la magnanimité.

Pour être considéré noble, preux et vaillant parmi les autres nobles, un homme doit accomplir certaines choses. L'expression d'être « plus noble que les autres nobles » vient après que Gaius ait expliqué qu'un homme peut être supérieur à un autre par la noblesse de son âme. Ainsi, pour tendre vers cette haute noblesse de « courage », un individu doit exercer longtemps des activités qui lui confèrent les vertus citées, dont les vertus cardinales forment la base.

Un aspirant à la noblesse doit également être en faveur après des dieux, de sa famille, de ses amis et de la *Chose publique*. Il doit donc entretenir de bonnes relations avec le divin, ses proches, ses amis et avec la *Chose publique*. Pour atteindre la plus haute noblesse, il faut également avoir été éduqué aux études des lettres (on leur donne ici un caractère sacré), mais aussi avoir été considéré comme illustre, courageux et noble parmi tous les autres nobles. Ce sont les critères nécessaires pour surpasser les autres nobles au sens où Gaius l'entend. Ceci implique donc l'exercice d'activités procurant l'expérience de vertus cardinales, l'entretien de bonnes relations avec le divin, l'État et ses relations, l'étude des lettres, et enfin, le fait d'être considéré plus noble, courageux et illustre que tous les autres nobles. Tout ceci, Gaius le rappelle, Cornélius en parlait à peine dans son discours. Il donne ensuite le contraire d'un homme qui tend vers la noblesse.

Le contre-exemple présente l'opposé des vertus et des mœurs qui sont requises à la noblesse. Ainsi, un individu pratiquant de mauvaises activités développe la félonie, la cruauté, la paresse, le désordre, la démesure et l'injustice. Ce genre de personne n'a aucun égard pour le divin, n'a cure de ses proches (il manque ainsi de respect à ses parents), et n'accorde aucune importance à ses amis. Pour toutes ces raisons, il est jugé misérable, malhonnête, non-noble et doit faire l'objet de reproche et de désapprobation.

Dans cet extrait, Gaius a montré quelles vertus et quelles actions conféraient la noblesse. De la même manière, il a exposé ce qu'un non-noble doit être, au sens où il l'entend. En aucun

³¹⁷ « Constance », *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, ATILF – CNRS & Université de Lorraine (consulté le 02 octobre 2020, <http://atilf.atilf.fr/scripts/dmf>).

cas, cela ne tient compte du lignage ou de la richesse. Tout repose sur les actions de l'individu, envers lui-même (éducation, amélioration de soi-même) et envers les autres (respect de la famille, des amis, de la *Chose publique*). C'est à cette conclusion qu'il arrive dans l'extrait suivant.

« Cest doncques certaine chose que vraie noblesse sourt de la seule vertu de courage, et que le grant monceau de richesses ne lampliacion de lignage ne puet donner ou comprendre noblesse de laquelle le propre siege est le couraige humain. Lequel nature, qui est lemperreix de toutes choses, infont egalelement a tous les hommes mortelz de leur naissance, non pas de leritage ne du prouffit du bestail de ses ancestres, ains de celle haultesse de divinite, et establit ledit couraige comme le prince de la vie de lomme, et comme une lueur de miroir, et se tu lui moustres de belles ymages il les rent tresbelles, et se tu lui en bailles de laides elles sembleront treslaides. Et ainsi doncques le mortel couraige de lomme est franc et pur, et dispose a recevoir noblesse et non noblesse. »³¹⁸

Selon Gaius, la vraie noblesse est une vertu intérieure, spirituelle, et se trouve dans l'esprit et non dans la richesse ou la grandeur de lignage. Le « courage humain », l'esprit, l'âme, est versé dans tous les hommes à leur naissance par la nature. Ce que Buonaccorso et Miélot entendent par « nature » semble être l'ensemble des forces de la création, faisant du monde ce qu'il est. Cela ne paraît pas être la nature humaine, mais une personnification des forces créatrices du monde.³¹⁹ Cet avis est appuyé par l'expression « l'impératrice de toute chose », qui suggère que la nature, telle qu'entendue par Buonaccorso, a une souveraineté sur le monde. C'est notamment pour cela que nous la considérons ici comme la force créatrice. Cette dernière a répandu dans tous les hommes le « courage » comme « prince de la vie de l'homme », c'est-à-dire le centre de son être, son âme, son esprit. La vie de l'homme tourne autour de son « courage », qui vient de la nature divine.

La nature divine de l'âme est un élément stoïcien de l'humanisme. Selon le stoïcisme, la raison est un fragment de l'ordre cosmique divin qui se trouve en chaque homme.³²⁰ Dans ce cas-ci, la nature injecte dans chaque homme son âme, dont le potentiel de recevoir la noblesse est commun à tous. Ce concept se distingue du christianisme qui considère que l'âme est vide (négative) tant qu'elle n'a pas été remplie par la grâce divine (positive) par le baptême. Il n'y a

³¹⁸ KBR 9278-80, ff. 28 recto et verso.

³¹⁹ GODEFROY F. (dir.), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle, Complément [en ligne]*, Nendeln, Kraus Reprint, 1969, p. 192 (consulté le 12 août 2020, <http://micmap.org/dicfro/search/complement-godefroy/nature>).

³²⁰ BOUSWMA W. J., *op. cit.*, p. 8-10

pas de grâce divine qui optimise l'âme. C'est au contraire, l'individu qui est capable lui-même d'anoblir son « courage » par sa propre vertu.³²¹

L'esprit de l'homme est complètement vierge à la naissance. Il agit comme un miroir, mais renvoie une image exagérée de ce qui y est réfléchi. Une belle image est rendue très belle, et inversement. Par cette comparaison et l'explication qui suit, Gaius argumente que le « courage » de l'homme est pur à la naissance, ainsi donc il est disposé à recevoir la noblesse comme la non-noblesse. En conséquence, Gaius a expliqué que la noblesse vient du siège intérieur d'un individu et que ce dernier est donné à la naissance, entièrement vierge, par la nature. Selon cette logique, la noblesse ne peut pas venir d'éléments extérieurs à l'individu, du moins avant sa naissance. Or le lignage et la richesse sont deux éléments qui, selon Cornélius, définissent la noblesse d'une personne avant même la naissance. Cette vision s'oppose entièrement à l'empirisme que Gaius développe dans l'extrait suivant.

« Ne il nest homme qui en ce tresbon et trespvellent don de humanite puist accroistre la grant largesse de nature, laquelle baille le courage egal a chascun par soy et ne considere point le lignage, ne richesse, ne puissance. En verite, il nest nul tant soit povre, tant vil, ne tant reboute qui des le commencement de sa naissance ne ait pareil courage avec les enfans des roys et des empereurs, et qui ne le puist embellir par resplendisseur de vertu ou par grace de vraie noblesse. »³²²

Dans cet extrait, Gaius confirme son idéal d'égalité des hommes à la naissance. Tous les enfants naissent avec un esprit « franc et pur », ce qu'aucun homme ne peut changer. Personne n'est capable de changer, « d'accroître », le don de la nature, c'est-à-dire le « courage » que chacun reçoit de manière égale, peu importe le lignage, la richesse ou la puissance. Donc, la capacité qu'un enfant a à la naissance de recevoir la noblesse ou la non-noblesse est indépendante des mortels et ne connaît aucune variation, qu'il s'agisse d'enfants de pauvres ou de rois. Les enfants « défavorisés » peuvent embellir leur « courage » par la vertu ou la « grâce de la vraie noblesse ». Il semble logique que Gaius expose en quoi ces deux éléments embellissent l'esprit dans la thèse de son discours. C'est pourquoi nous ne nous attardons pas sur ces deux points ici. Gardons simplement à l'esprit que, selon Gaius, le « courage » peut être embelli par la vertu et par la « grâce de la vraie noblesse ». La notion de vraie noblesse prend un rôle salvateur avec le terme de « grâce ». En quelque sorte, la noblesse est la salvation vertueuse de l'esprit d'un homme, peu importe son origine.

³²¹ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 34.

³²² KBR 9278-80, ff. 28 verso.

Parallèlement à Cornélius qui avait donné des exemples de familles nobles dont les enfants se sont également prouvés nobles, Gaius offre également des exemples concrets.

« Certes je n'ay point besoing en ceste cause de y alleguer beaucoup de exemples. Que diray je de ceulx qui sont nez de bas lieu et de povres parens, et sont tantost devenus nobles, riches et puissans. Desquelz me sourvient une tant grant habondance que tout ce jour cy ne me semble pas estre assez long pour les dire, toutesfois jen toucheray ung bien pou.

Et premierement que en ladolence de nostre cite, de Tullius Hostilius eut a sa naissance une povre maisoncelle champestre et congnoissoit apeines nul ses parens, ne eut il pas long temps la charge de garder bestail aux champs. Et depuis son engin se esclarcy tant quil le esleva lors au souverain empire de nostre cite. Cest assavoir a la dignite de consule. Cestui aussi amplia la cite de Romme et subjuga a nostre empire ceulx de Veyos et les Fidenates qui estoient trefors ennemis au pleuple rommain, et jasoit ce quil feust ne et percreu en servitude et soubz nom de servitude ce non obstant il obtint la souveraine haultesse de ceste chose, enquoy il se gouverna si vaillamment que, par ses merites il mist a subjection les Sabins et eut triumphe par trois fois, et adjousta trois montaignes a nostre cite, et accrut ladignite des offices magistraultx.

Item Marcus Porcius Cato, duquel la lignie porcienne a extrait son surnom et sa naissance, fu ne en ung village de Tustulane soubz une logette champestre, toutesfois sa dignite et son auctorite furent tant grandes en ceste cite quil sourmonta tous les plus vaillans hommes de son temps. Certes lui noble et salutaire a la chose publicque ne fu pas moins curieux de savoir lettres que de excercer chevalerie. Et fu tant grandement honnoure de tous les citoiens que par sa sapience il augmenta le senat, et par sa resplendisseur il embelly la mageste des senateurs. »³²³

Gaius reprend l'expression de Cornélius, selon laquelle une journée ne lui suffit pas pour narrer tous ses exemples. La partie principale de cette exemplification de son argument est dédiée aux grands généraux romains. Nous ne reprenons que deux des trois illustres généraux³²⁴ : Tullius Hostilius³²⁵ et Marcus Porcius Cato³²⁶. Le troisième, Marius Arpinas³²⁷, a

³²³ KBR 9278-80, ff. 28 verso, t 29 recto.

³²⁴ Nous ne regarderons pas ici la véracité des propos de Gaius. L'important n'est pas l'exactitude historique des faits racontés par Buonaccorso, mais bien la manière dont l'histoire antique est employée pour justifier son discours.

³²⁵ Tullus Hostilius (672-640 ACN), troisième roi de Rome selon la légende. Il était réputé comme un roi guerrier. Source : BLOCH R., « Rome et empire romain, Les origines », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 aout 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/rome-et-empire-romain-les-origines/>).

³²⁶ Caton l'ancien (234-149 ACN). Romain aux mœurs irréprochables au service de la République. Il était connu pour sa vertu, son courage, son patriotisme et son austérité morale.

Source : SCHMIDT J., « Caton l'Ancien ou Le Censeur Marcus Porcius (234-149 av. J.-C.) », *op. cit.*

³²⁷ Caius Marius (156-86 ACN). Il serait né à Arpinum d'une famille plébéienne. Il est également possible qu'il fut chevalier. Il fut la première personne de sa famille à exercer une magistrature, ce qui en fait un personnage remarquable.

les mêmes caractéristiques que les deux premiers, à savoir une naissance roturière, suivie d'une carrière militaire (dans son cas, contre Jugurtha, le roi Bocchus de Mauritanie, et les Cimbres) pour laquelle il reçut des offices de la *Chose publique* (dont le consulat).

Le commun dénominateur des exemples choisis est assez simple. Ce sont des personnes venant de basse extraction qui se sont illustrées par leurs efforts et ont gagné la noblesse. Il est intéressant de regarder comment ils ont obtenu la noblesse, et de comparer le moyen avec celui admis par Cornélius.

Tullus Hostilius eut une enfance paysanne. Toutefois, son intelligence s'est tellement développée (« éclaircie ») qu'il a réussi à atteindre la charge de Consul. Il a agrandi les frontières de Rome et soumit les « Veyos »³²⁸ et les « Fidenates »³²⁹. Gaius affirme que, malgré sa naissance en servitude (dans le sens de la soumission à un seigneur) et son nom de basse extraction, Tullus Hostilius a réussi à s'élever à la souveraine hauteur de la *Chose publique*. Dans ce contexte, cela signifie devenir souverain de Rome. Selon la tradition, Tullus Hostilius aurait succédé à Numa Pompilius comme roi de Rome en 672 ACN.³³⁰ Gaius raconte que Tullus Hostilius eut un règne florissant en conquêtes, car il s'est conduit vaillamment.

Dans le second exemple, Caton l'Ancien a des origines rurales modestes desquelles il s'éleva par sa dignité et son autorité. Il fut le plus vaillant des Romains de son temps. Malgré son statut d'homme apportant le salut à la *Chose publique* et ses obligations d'État, il ne fut pas moins avide d'étudier les lettres et d'accomplir des exploits militaires. Caton l'Ancien était donc très actif dans la société de son temps. Il était un politicien au service de la *Chose publique*, un homme de lettres et un guerrier. Grâce à sa sagesse et au respect que lui témoignaient les citoyens romains, le Sénat fut élargi et tous les sénateurs bénéficièrent de sa splendeur. Caton l'Ancien est différent de Marius Arpinas et de Tullus Hostilius par la référence aux lettres. Cette mention, bien que brève, augure une autre forme d'acquisition de la noblesse. Dans ces trois cas, le service armé et le service politique à Rome sont la principale cause de noblesse. C'est d'autant plus mis en avant par le fait que ce sont des gens que Buonaccorso estime de basse extraction. Cette acquisition de noblesse correspond à la vision de Cornélius, dont les ancêtres

Source : LAPRAY X., « Vie de Marius - (repères chronologiques) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 27 août 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/vie-de-marius-reperes-chronologiques/>).

³²⁸ Les Véiens, habitants de Véies, une cité étrusque.

Source : BLOCH R., « Rome et empire romain, La république », *op. cit.*

³²⁹ Les habitants de Fidènes, une colonie étrusque le long du Tibre et dépendant de la ville de Véies.

Source : *Ibid.*

³³⁰ BLOCH R., « Rome et Empire romain, Les origines », *op. cit.*

avaient gagné la noblesse et les honneurs publics par des victoires militaires, pour lesquelles ils ont eu des triomphes. Tout comme Cornélius qui avait parlé d'une noblesse secondaire, celle des lettres, Gaius mentionne également cette dernière dans ses exemples. Contrairement à Cornélius, il la met au même rang que la noblesse venant des victoires militaires.

« Toutes les escoles des anciens philozophes ont grandement ennobly Socrates le seul aornement de toute sapience et doctrine humaine, lequel par les respons du dieu Appollo fu jugie quil seroit le plus sage et le mieulx enseignie de tous les hommes mortelz. Il fu engendre de povres gens. Son pere fu ouvrier de marbre et sa mere fu mere aleresse [...]. Euripides qui composa ung trespas dittier de tragedies et De Mostenes, qui fu le plus notable des philozophes de son temps, et le plus eloquent orateur des Grecz fu réputé lui et ses parens non pas seulement vilz mais descongneus. »³³¹

Gaius considère que la quête d'érudition et les études des sciences procurent la noblesse. Pour illustrer cette version de la noblesse, il utilise l'exemple de Socrate, jugé le plus sage et le plus érudit des mortels par Apollon, dieu grec des arts. Son père était marbrier et sa mère était sage-femme. Ce passage intervient directement après l'exemple de Marius Arpinas. Il n'y a pas de préambule expliquant en quoi les sciences et les arts confèrent la noblesse. Les exemples de philosophes sont inclus dans la même partie concernant les hommes dont les basses origines n'ont pas influencé leur élévation à la noblesse.

Les deuxième et troisième exemples sont regroupés sous la même phrase (il s'agit certainement d'un résidu de la version latine, où deux sujets emploient le même verbe). Euripide³³² et Démosthène³³³ sont de basse extraction et méconnus de naissance comme leurs parents. Pourtant le premier a écrit une grande composition littéraire de tragédies, et le second fut le plus notable philosophe de son époque et le plus éloquent des orateurs grecs.

Ces exemples sont cités par Gaius pour prouver que la noblesse ne vient pas du lignage et n'est donc pas déterminée à la naissance d'un individu. Cependant, dans ce point il inclut également l'argument selon lequel la noblesse s'acquiert par les armes comme par les lettres. Il n'y a pas de grande argumentation à ce sujet, cela est inclus dans le discours comme si c'était

³³¹ KBR 9278-80, ff. 30 recto.

³³² Euripide (vers 480-406 ACN) : L'un des trois grands tragiques d'Athènes avec Sophocle et Eschyle, il écrivit plus de 90 pièces. Cependant, il ne connut qu'un succès posthume.

Source : DELEBECQUE E., « Euripide (env. 480-406 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/euripide/>).

³³³ Démosthène (384-322 ACN) : Réputé pour être le plus grand orateur de l'Antiquité, son éloquence était un moyen pour lui d'exprimer ses idées. Il s'est notamment opposé à Philippe de Macédoine et à sa conquête du monde hellénique. Lorsque les Grecs furent vaincus par les Macédoniens, il se suicida.

Source : RONNET G., « Démosthène (384-322 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/demosthene/>).

une chose naturelle, normale. C'est, en quelque sorte, la même rhétorique que Cornélius a employée. Toutefois, ce dernier précisait que sa façon de voir la noblesse était la norme, telle qu'elle est perçue par la population. Gaius avait déjà, dans son explication de ce qui confère la noblesse, inclus les lettres comme critère.³³⁴ Il est donc logique qu'il inclue cette méthode d'acquisition de la noblesse dans ces exemples.

« Qui sera doncques celui de sain engin qui se enhardira de dire que la clere noblesse de tant et si enluminez hommes soit orde, vile, et non noble. Certes il est necessite que jamais il ny ait nobilite entre les mortelz ou ceulx la dont nous avons parle sont les plus nobles de tous les autres. Car leurs engins, leurs forces, leurs industries et leurs disciplines de tres bonnes ars, nont pas seulement floury outre tous les aultres, ains les ont amenez presque jusques a la divinite. Ne il ne te loist point Cornelius Scipion de contredire cecy, qui de par tes predecesseurs, as alleguié ung pareil commencement de noblesse venans des vertus dessus dittes. Noblesse nest pas doncques extraitte de lignaige, ains de linterine vertu de courage. Aultrement ceulx la neussent jamais este appelez nobles dont la naissance a este trouvee tant tenneve et tant humble. Si comme aussi nous ne le povons contredire. En verite plusieurs ont este engendrez de tresnotables hommes qui ont vesqui si desordonneement et laidement quilz ont deservi destre appelez non pas seulement non nobles, mais tres obscurs et descongneus. »³³⁵

À la suite des preuves irréfutables données par Gaius, il affirme qu'une personne saine d'esprit ne contredira la noblesse de ces hommes. Sur base de ce raisonnement, soit il n'y a aucune noblesse parmi les hommes mortels, soit les hommes ayant servis d'exemples sont plus nobles que les autres (ce qui est la réponse de Gaius). Ces hommes-là se sont distingués des autres par leur intelligence, leur force, leur savoir-faire et par la discipline qu'ils s'imposent dans leurs activités. Par cela, ils surpassent les autres hommes et tendent vers le divin. Le divin représente la perfection inatteignable, ce que Cornélius prétend atteindre en se disant le plus noble des Romains. Selon la logique de Gaius, il n'est pas permis à Cornélius de contredire sa vision de l'acquisition de la noblesse, car ses ancêtres ont acquis la leur par les vertus qu'il a nommées. Donc, si la noblesse vient de ces vertus, elle ne vient pas du lignage, mais uniquement de la pure vertu de l'esprit, du « courage ». Si ce n'était pas le cas, les personnes qui ont été citées en exemple n'auraient jamais été considérées nobles, à cause de leur basse naissance.

En plus de ceci, certaines personnes sont nées dans des familles notables et respectées mais ont vécu de manière désordonnée, excessive et honteuse. Pour cela, ils ont mérité d'être appelés « non-noble », mais également d'être méprisés et oubliés. À la suite de cette

³³⁴ KBR 9278-80, ff. 27 verso, 28 recto.

³³⁵ KBR 9278-80, ff. 30 recto et verso.

déclaration, Gaius liste des exemples d'enfants soi-disant nés nobles, mais qui se sont disgraciés et ont fait honte à leurs parents. Parmi ceux-ci, on retiendra le fils de Scipion l'Africain, Stiplo³³⁶, qui laissa sa paresse évincer la réputation de bravoure de son père. Il supplia à genoux la clémence du Roi d'Antioche. Il obtint l'office de préteur, non pas par son mérite, mais par l'instigation de Ticerius³³⁷, l'ancien secrétaire de son père. Cependant, sa famille redoutait qu'il ne souille la dignité publique et qu'il déshonore la famille cornélienne. Alors ils l'empêchèrent de prononcer des jugements et même d'aller publiquement dans le prétoire, tant il était réputé fou et idiot par ses proches.³³⁸ Un autre Scipion mit cruellement à mort les deux fils de Masinissa, ancien Roi de Numidie, agissant à l'encontre de la volonté sénatoriale. Il conduisit ses armées si stupidement que la victoire fut acquise à grand risque. Il se laissa corrompre par l'argent de Jugurtha et fit la paix avec lui, ce qui fut réprimandé par le Sénat et lui couta son consulat.³³⁹ Un autre vécut tant dans l'excès qu'un autre membre de sa famille dut lui interdire de profiter de la noblesse de son père et lui confisqua ses terres en dehors de la cité (une attitude pourtant réservée à un enragé fou).³⁴⁰ Le dernier est celui du neveu de Quintus Hortensius³⁴¹, un célèbre orateur romain, qui vécut dans la luxure et la volupté, fréquentant entièrement nu les bordels et autres lieux mal famés.³⁴² À la suite de ces exemples concrets, orientés à la *gens* de Cornélius, Gaius continue son argumentation en comparant « ceux-ci », les descendants, et « ceux-là », les ancêtres nobles.

« Cuides tu doncques, Cornelius Scipion que on doive appeler ceulx cy nobles, desquelz la vie a este plus meschant de tant quilz ont estaient en eulx la plus excellente lumiere de noblesse. Quen seroit il silz preschoient les nobles et haultains fais de leurs ancestres, ou silz moustroient les ymages de leurs parens ou silz ramentevoient leurs despences domestiques. Penses tu que ces choses apportent aucune loenge a leurs meurs vicieuses. Assavoir se tu diroies mieulx adoncques quilz descouverroient leur laidure plus malvaise et plus coupable de tant quilz ont relenqui meschanment et folement lexemple de vertu quilz avoient devant leurs yeulx, et ne me semble pas chose raisonnable que a telz enfans soient baillies ne gardez honnestement en la chose publicque les grans benefices de leurs parens pour ce que ceulx la estoient le singuler aornement de la cite et

³³⁶ Lucius Cornelius Scipion. Son histoire est tirée du *Facta et dicta memorabilia* de Valerius Maximus, livre 3, chapitre 5, « De ceux qui ont dégénéré de la gloire de leurs pères ».

Source : VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 210.

³³⁷ Cicerus.

Source : *Ibid.*

³³⁸ Ff.30 verso et 31 recto.

³³⁹ KBR 9278-80, ff. 31 recto et verso.

³⁴⁰ KBR 9278-80, ff. 31 verso.

³⁴¹ Le neveu en question s'appelle Quintus Hortensius Corbua. Cette histoire provient du même chapitre du *Facta et dicta memorabilia* que celle du « fils » de Scipion l'Africain.

Source : VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 211.

³⁴² KBR 9278-80, ff. 31 verso.

ceulx cy sont la tresvile bourbe et soullure du bien publicque. Certes ceulx la apportoint lonneur et la sanite du paijs, mais ceulx cy assembloient souvent le deshonneur et les perilz des citoiens. Ceux la aussi par leurs vertus et industries delivroient lune fois de diverses pestilences le paijs triste et plourant, lautre fois le sauvoient de plusieurs dangiers et inconveniens. Et ceulx cy sefforcent par leur inquite et malice de subvertir et troubler le pays estans aucunefois en paix et en repos. Quelz sont doncques a la cite telz immoderez merites des hommes. Ne vauldroit il pas trop mieulx dassez a la chose publicque quelle neust nulz telz cytoiens. Ne seroit ce pas aussi plus doulce chose a leurs parens, cest assavoir a père et a mere quilz ne les eussent oncques engendrez. Car se le nom de telz enfans parvenoit jusques a leurs ames comme ilz aient souverainement ame leurs paijs en leur vie, ilz voudroient quilz feussent effaciez de la compaignie des hommes vivant, et quilz feussent dejettez es derniers et extremes tourmens comme dommageux et inutiles. »³⁴³

Gaius confronte Cornélius à la logique qu’il a lui-même employée. Les descendants de nobles qui ont eu une vie médiocre moralement sont encore plus répréhensibles car ils avaient leurs parents comme exemple de noblesse à suivre. Le fait qu’ils se soient détournés des vertus, malgré le rayonnement de noblesse émanant de leurs parents, rend leur mauvaise vie encore plus abjecte. Narrer les hauts faits de leurs ancêtres, montrer leurs statues ou rappeler leurs dépenses domestiques n’apporte pas de louange à leurs propres mœurs déplorables. Au contraire, ils ont abandonné vilement l’exemple de vertu avec lequel ils ont grandi, ce qui les rend encore plus misérables. On ne peut donc pas leur donner les bénéfices de la *Chose publique* provenant de leurs parents (les honneurs cités par Cornélius) et ils ne peuvent garder ceux qu’ils possèdent.

Les ancêtres étaient le « singulier » ornement de la cité, alors que leurs descendants sont la bourbe, la fange, la soullure du *Bien public*. On peut avoir en tête la propagande bourguignonne contre les Armagnacs. Les Bourguignons se disaient défenseur du *Bien public*. Ceci implique donc que ce sont les Armagnacs qui l’ont perturbé. Le *Bien public* est voulu par Dieu et appliqué par le prince sous la forme de la justice dont il a le pouvoir.³⁴⁴

Le terme « singulier » est à rattacher à l’appropriation des ancêtres par la cité. L’ornement, la gloire qui découle des ancêtres appartient uniquement à la cité. Cela implique donc également le caractère unique des honneurs, qui ne sont pas transmissibles. De fait, les

³⁴³ KBR 9278-80, ff. 31 verso, 32 recto et verso.

³⁴⁴ CARON M.-T., « Mode de vie noble », dans PREVENIER W. (dir), *Le prince et le peuple, images de la société du temps des ducs de Bourgogne, 1384-1530*, Anvers, Fonds Mercator, 1998, p. 148-149.

ancêtres se sont couverts de gloire et continuent d'honorer la cité, mais pas leurs descendants car ceux-ci doivent gagner leur propre gloire.

Les ancêtres nobles ont apporté l'honneur et le bien au pays. Par leurs vertus et leurs efforts, ils sauvaient les citoyens et délivraient le pays du danger. Cependant les descendants disgracieux mettent les citoyens en périls, apportent le déshonneur et sèment le trouble et l'insécurité dans un pays en paix. Dans ces deux cas extrêmes, Gaius affirme un argument assez radical. En effet, il propose qu'il vaille mieux pour la cité que de tels citoyens n'existent pas. Il argumente donc que la cité s'en sortirait mieux si les parents n'avaient pas engendré de tels enfants. Ici, il se distingue grandement du discours de Cornélius vis-à-vis de la relation parent-enfant. Selon lui, les parents de tels enfants déshonorables et disgracieux, tant ils aiment leur pays et leur ville, préféreraient que leur progéniture soit « effacée de la compagnie des hommes vivant » et qu'ils soient victimes de terribles supplices (c'est-à-dire envoyé en enfer). Si l'on compare cela avec la vision de Cornélius où les parents ont un amour inconditionnel pour leurs enfants et veulent qu'ils bénéficient de leurs honneurs, on arrive à une vision diamétralement opposée.

Toutefois, il n'y a aucun doute pour le lecteur quant auquel des deux a raison car Gaius a fourni une longue exposition de ses arguments, agrémentée d'exemples. Ce dernier donne ensuite des exemples de parents qui ont destitué ou condamné leurs enfants disgracieux, prouvant définitivement que Cornélius avait tort. La condamnation (à la torture punitive, au bannissement, etc.) des enfants peut aussi être publique et ratifiée par le Sénat. L'exemple le plus frappant est celui de Junius Brutus³⁴⁵ qui met à mort ses enfants pour trahison.³⁴⁶ Après ces quelques exemples, Gaius explique qu'un bon père n'a pas à aimer ses enfants si ces derniers sont mauvais et vicieux. Au contraire, il se doit de les haïr et les chasser de chez lui.³⁴⁷

« Nul merite doncques ne leur est deu ou paijs pour les benefices de leurs peres. Et se nul merite ne leur est deu comme dit est, il nest aussi nulle vertu paternele qui resplendisse en eulx. Car sicomme resplendeur ne reluist jamais en lobscur face dun miroir, semblablement la vertu des anciens peres ne puet reluire es enfans felons et pervers. »³⁴⁸

³⁴⁵ Lucius Junius Brutus (-509 ACN). Selon la légende romaine, il est le fondateur de la République et l'un des deux premiers consuls. Il condamne ses deux fils à mort lorsqu'ils sont jugés coupables de trahison et fomentation avec les Tarquins.

Source : MERCIER S., « Regards croisés sur la vie de Lucius Junius Brutus », *Folia Electronica Classica*, Louvain-la-Neuve, 2007, no 13 (consulté le 27 août 2020, <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/13/brutus/brutus.html>).

³⁴⁶ KBR 9278-80, ff. 32 verso.

³⁴⁷ KBR 9278-80, ff. 33 recto.

³⁴⁸ KBR 9278-80, ff. 33 recto.

Gaius reprend la comparaison de l'esprit au miroir. L'esprit est censé être vierge à la naissance et faire reluire de belle image, et renvoie une mauvaise image plus laide encore. Dans le cas de ces descendants disgracieux, Gaius les compare à des miroirs à la face obscure dans lesquels rien ne peut se réfléchir, pas même la lueur de la noblesse des parents. Il n'y a donc rien à faire dans le cas de ces enfants félons et mauvais, à part les châtier et les bannir. Ils ne doivent en aucun cas bénéficier des honneurs dont leurs ancêtres ont profité.

À la fin de ce premier point, Gaius a presque contredit tous les arguments de Cornélius. Il termine alors sa critique de l'hérédité de la noblesse par le lignage en attaquant les derniers arguments intouchés.

« O Cornelius Scipion, tu cuides pour neant que la gloire des predecesseurs soit faite hereditaire aux successeurs, et que noblesse soit laissie aprez mort comme le gaing qui vient des bestaulx. Il appert manifestement par les choses dessus dites que vertu et noblesse qui est la compaignie de vertu se acquiert par propre labeur et ne puet nullement estre avecques vices. Toute ceste vanterie doncques exauche la loenge dautrui et non pas la sienne. Et jasoit ce que les enfans pregnent leur sang, leurs membres et leurs entrailles de père et de mere nobles et vertueux, toutefois ilz se attribuent vainement leur noblesse. De laquelle le propre siege est le courage humain dequoy nulle partie ne se laisse aux successeurs.

Les corps sont ensevelis et sont estains ensemble avecques la vie.

Et se les rudes gens appellent leurs enfans nobles, certes ilz dient vray silz sont bons, preux et vaillans, car lors ilz mainent une vie semblable aux nobles de leur lignage.

Tu ne trespassoies point aussi Corenlius que silz sont parescheux et faillis de courage que les sages bien endoctrinez les appellent bastars comme fourlignans et estranges de la gloire et noblesse de leur lignage, parquoy il appert tresnotoirement que maintes lignies bastardes et fourlignans peuent bien extraire leurs naissances du tresclers et tresnobles parens. Ne je ne cuide point quon doive riens estimer quele chose le menu peuple sent en ceste cause, pour ce que tressouvent il enchiet en tresgrans labeurs, et est son oppinion rare et foible quant il se assemble en conseil de sagesse. »³⁴⁹

Selon Gaius, Cornélius voit la noblesse comme quelque chose qui peut être transmis héréditairement tel un bien matériel (il utilise l'exemple des profits venant de bétail). Cependant, il argumente que tout son raisonnement a prouvé que la vertu et la noblesse sont étroitement liées l'une à l'autre, qu'elles sont compagnes pour ainsi dire. Cependant, la vertu, et donc la noblesse, est acquise par les efforts individuels de chacun, et ne souffre pas de côtoyer les vices. La vertu et les vices ne peuvent pas coexister selon Gaius, ce qui indique que là où il y a le vice, il ne peut y avoir la noblesse. Il était donc inutile que Cornélius vante les louanges

³⁴⁹ KBR 9278-80, ff. 33 recto et verso, 34 recto.

de ses ancêtres au lieu des siennes. Au contraire, cela prouve justement qu'il n'avait rien à dire sur lui.

Gaius concède que les enfants sont une partie corporelle de leurs parents, mais en aucun cas ils ne peuvent s'attribuer leur noblesse, car elle vient du « courage », de l'esprit, ce qui n'est pas transmis à la progéniture. En effet, lorsque le corps meurt, la vie d'une personne s'éteint et son esprit n'est pas transmis à ses descendants. Gaius prône ici l'indivisibilité de l'âme, pour contredire Cornélius et sa vision de la « réincarnation » des parents en leurs enfants.

Enfin, Gaius parle de l'argument de la norme, l'avis du peuple sur la noblesse. Si les enfants de nobles sont dits nobles également par le peuple, cela se confirme s'ils sont aussi vertueux, courageux, ayant d'autres bonnes qualités et vivant semblables à leurs ancêtres nobles. Ainsi, Gaius justifie l'avis du peuple qui arrive uniquement à voir si les descendants vivent aussi vertueusement que leurs ancêtres. Le peuple est incapable d'appeler un descendant de noble qui est mauvais un « non-noble ». Si les descendants sont paresseux, lâches d'esprit, alors les érudits et les savants de lettres les appellent des bâtards, des dégénérés, et les voient comme étrangers à la noblesse de leurs ancêtres. Ce sont donc des hommes lettrés et éduqués qui font la part des choses et, en quelque sorte, font déchoir les descendants indignes de la noblesse de leurs ancêtres. Gaius critique vivement l'avis du menu peuple, mais justifie ses propos. Le peuple s'abandonne tant au dur labeur que son opinion est peu réfléchie et faible lorsqu'il s'assemble pour en débattre, en « conseil de sagesse ». On ne peut donc pas se baser sur l'opinion du peuple pour déterminer la noblesse de quelqu'un.

C'est avec ce dernier argument que Gaius conclut son antithèse de la noblesse héréditaire de lignage. Par un raisonnement logique, il a prouvé que la noblesse ne pouvait pas être une chose transmise héréditairement. La noblesse est une vertu de l'esprit. Cela fait d'elle une vertu spirituelle et individuelle. Elle n'est donc pas sujette à la gloire des ancêtres ou à la richesse. La noblesse varie entre les différents hommes, certains sont supérieurs aux autres mais la différence n'a pas nécessairement une influence sociale. La noblesse est avant tout un état intérieur. Elle se gagne de plusieurs manières. Premièrement, en accomplissant des actions qui « exercent » les vertus prônées par Gaius. Ces dernières sont basées sur les quatre vertus cardinales. Deuxièmement, en gardant de bonnes relations avec le divin, la famille, les amis et surtout la *Chose publique*. Troisièmement, elle s'acquiert par les études des lettres. Ces vertus embellissent l'esprit et apportent la noblesse à celui qui les possède. Gaius a illustré tous ces

propos par des comparaisons (pour comprendre l'abstrait) et des exemples concrets, dont quelques-uns mettent à mal la *gens* de Cornélius. Il a prouvé par ces exemples que la naissance n'avait rien à voir avec la noblesse, étant donné que l'esprit qui recueille la noblesse est complètement vierge et pur à la naissance, lorsqu'il est déposé par la nature divine. Dans l'état actuel des choses, il y a des enfants de nobles qui ont déshonoré leurs parents et ont montré un comportement non-noble, alors que des enfants de basse extraction se sont élevés jusqu'à la noblesse. Pour finir, Gaius a démantelé point par point l'argumentaire de Cornélius au sujet de l'hérédité de la noblesse. Sa seconde cible est l'argument de la richesse et de la libéralité.

L'argument de la richesse

La richesse et la libéralité qui en découle sont des éléments secondaires à la noblesse, comme nous l'avons vu dans le discours de Cornélius. La richesse seule ne confère pas la noblesse, mais elle est nécessaire pour la confirmer, aux yeux de l'ancienne noblesse et de Cornélius. Cela fait partie de l'acceptation sociale. Si la richesse est complémentaire à l'argument de lignage, il va de soi que la logique derrière son importance est vite diffusée par Gaius, qui a déjà déconstruit la noblesse héréditaire au début de son discours. L'antithèse de l'hérédité de la noblesse a occupé 15 pages, du feuillet 27 recto au 34 recto. La critique de la richesse comme critère de noblesse n'en occupe que 6, du feuillet 34 recto au 36 recto. Cette différence est tout à fait logique, car la richesse n'a qu'une fonction complémentaire à la noblesse de lignage.

Contrairement au début de son discours, Gaius ne théorise pas en premier lieu son argument contre la richesse. Il débute son antithèse immédiatement par des exemples.

« Or venons maintenant a parler de povrete qui est noble et plaine de lignie.

Qui fu oncques plus povre homme qui Marcus Agripa et combien quil fust vaillant et preudomme en soy aussi fu il trescler et tresprouffit able a nostre chose publicque. Car comme on esut ordonne aprez sa mort que les cens et revenues publicques quil avoit gouverne en son temps feussent inventoriez, on ne trouva riens en son patrimoine que on peust emporter au tresor de Romme. Ne fu il pas aussi estably que a Valerius Publicola qui avoit este trois fois consul, pour ce quil avoit tousjours exerce ses consulatz tresagreablement en la chose publicque, on lui fist ses funerailles solemneles de largent du tresor publicque. Car aprez sa mort il navoit point laissie dargent. Ne appella pas semblablement le peuple rommain au souverain empire, Quintus Cincinatus. Lequel gaignoit sa dure vie a cultivier la terre et a semer les champs. Ce non obstant il fu dune trant grande vertu que quant les Prenestins eurent mis leurs ostz et leurs tentes jusques aux murs de la cite du siege ains il les dechaca par grant force darmes et les desconfy tous sur le fleuve nomme Abbulla [...]. En aprez il assailly huit citz qui avoient este

compagnes aux Prenestins, et assiegea la cite mauismes de Prenestine, laquelle il print a son abandon et toutes les autres huit citez il eu a sa volente, lesquelles choses il fist et acheva toutes en l'espace de vingt jours tant seulement.

Combien grande aussi fu la glorieuse povrete de Attilius Serranus car il estant une fois aux champs et y semant du grain le senat le envoya hastivement querir pour recevoir le consulat. Lequel laissa tantost sa charrue et sen vint combatre et destruire si vaillamment les grans ostz de noz ennemis quil restaura le salut de la chose publique. Certes la dignite de consulat ne les delices de la cite ne les richesses acquises en bataille ne le retindrent oncques quil ne retournast a son doulx champ de labeur, et a son rural et chier couraige. »³⁵⁰

Gaius propose quatre exemples d'hommes qui se sont distingués par leur service à la *Chose publique*, tout en finissant leur vie pauvre.³⁵¹ Dans ce contexte, la « pauvreté » est à prendre au sens propre d'être désargenté, contrairement à la partie sur l'hérédité. Le premier, Marcus Agrippa³⁵², fut très profitable à la *Chose publique*, pourtant rien n'a pu être prélevé chez lui pour les coffres de la cité après sa mort. Le second, Valerius Publicola³⁵³, fut trois fois consul. Il remplit ses fonctions admirablement et on lui accorda des funérailles avec les fonds publics, car il n'avait rien laissé à sa mort. Le troisième, Quintus Cincinnatus³⁵⁴, menait une vie rurale cultivant la terre quand les « Prenestins »³⁵⁵ assiégèrent Rome. En vingt jours, il défit leurs armées et captura huit cités alliées à l'ennemi ainsi que Palestrina même. Pour cela, Gaius dit de lui qu'il a fait preuve d'une grande vertu. Le quatrième, Attilius Serranus³⁵⁶, était également un agriculteur. Il répondit à l'appel du Sénat le sommant de prendre le consulat. Il

³⁵⁰ KBR 9278-80, ff. 34 recto et verso.

³⁵¹ Ces exemples viennent du *Facta et dicta memorabilia* de Valerius Maximus, livre 4, chapitre 4, « De la pauvreté ».

Source : VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 213.

³⁵² Menenius Agrippa selon les *Facta et dicta memorabilia*, il aurait été consul en 503 ACN, lors des premières années de la jeune république romaine. Son existence historique est incertaine.

Source : LOPEZ CRUZ P., « La fábula de Menenio Agrippa », *Nova Tellus, Anuario del Centro de Estudios Clásicos*, 2011, vol. 29, no 2, p. 117-128.

³⁵³ Valerius Publicola : Comme Menenius Agrippa, son existence historique n'est pas certaine. Il aurait été consul de Rome lors des premières années de la République.

Source : PALLUD A., « Publius Valerius Publicola, ami du peuple et fondateur d'une république oligarchique », *Hypothèses*, 2002, no 5, p. 217-224.

³⁵⁴ Lucius Quintus Cincinnatus (V^e siècle ACN). Il vit en paysan lorsqu'il est fait consul par le Sénat en période de troubles. Après avoir accompli son devoir il retourne aux champs. Cependant, Rome l'appela encore plusieurs fois à l'aide. Après chaque intervention, il retourna à sa vie rurale.

Source : SCHMIDT J., « Cincinnatus Lucius Quinctius (V^e s. Av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 27 août 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/cincinnatus-lucius-quinctius/>).

³⁵⁵ Habitants de la ville de Palestrina.

³⁵⁶ Aulus Atilius Serranus (II^e siècle ACN) : Il fut consul de la république en 170 ACN. En tant que prêteur, il commanda la flotte romaine lors du conflit de 192-191 ACN contre Nabis, roi de Sparte, et d'Antichos III, roi de Séleucie.

Source : DEROW P., « Aulus Atilius Serranus », dans HORNBLLOWER S., SPAWFORTH A. et EIDINOW E. (éd.), *The Oxford Classical Dictionary*, 4^e édition, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 199.

vainquit les ennemis de Rome et sauva la *Chose publique*. Après cela, il retourna aux champs et refusa le luxe, le pouvoir et les richesses qui s'offraient à lui à Rome. Dans ce cas, Gaius parle de « glorieuse pauvreté ».

Dans les exemples donnés par Gaius, les pauvres (monétairement) ont accompli des actions qui mènent à la noblesse. Dans chaque cas, leur service à la *Chose publique* ou la défense de cette dernière les distingue. Donc, selon ces exemples irréfutables de Gaius, la noblesse ne dépend pas du statut financier d'un individu, tant qu'il accomplit des actions qui mènent à la vertu et à la noblesse, plus précisément le service à la *Chose publique*.

« Ne dirons nous pas doncques ceulx cy tresnobles et tresclers hommes, es treshaulx et excellens courages, desquelz reluisoit une tant grande resplendisseur de vertu. Jasoit ce que en leur povrete et disette ilz vesquissent non nobles et meschantz, y aura il point aucun si expert de raison qui ne appelle tresnobles ceulx cy dont la noblesse de la chose publique a este gardee par leurs merites. Par ainsi doncques il appert comment povrete puet estre avec noblesse, et comment noblesse puet aussi bien estre avec povrete. Et ne cuide nul que la liberalite de ung honneste ou glorieuse povre soit nulle quant ces tresclers et tresenluminez hommes on secouru au paijs, et des dons de la chose publique ont aide aux necessitez de leurs amis. Et quant ilz ont deboute les injures des citoiens, ne sembloit ce pas estre cy une souveraine manière de liberalite. Certes celui qui se fait liberal du gains qui vient de nourrecon de bestes nest point a vituperer. Car de pou de chose il puet estre liberal. Toutesfois il est necessite sil vult faire du bien que il soit moins puissant dautant quil met hors de son patrimoine. Mais celui qui par son aide et service sefforce de faire aucun prouffit es choses publiques et privees, il puet de jour en jour estre plus liberal dautant quil a plus grande auctorite en la chose publique et que par moult de benefices il fait pluseurs courtoisies a ses amis. »³⁵⁷

Les hommes que Gaius a cités en exemple sont nobles et leur esprit resplendit de vertu. Ils ont vécu dans la pauvreté et la faim. Par cela, Gaius concède qu'ils ont vécu de manière non-noble, mais cela est outrepassé par le service à la *Chose publique* dont ils ont préservé la noblesse. Ainsi, la protection et le service à la *Chose publique* les ont rendus nobles, outrepassant leur mode de vie. Donc, la noblesse et la pauvreté ne sont pas opposées et peuvent coexister. C'est une transition d'une vision de la noblesse attachée à un style de vie à une noblesse basée sur les actions et les mérites d'un individu. Si la noblesse ne dépend pas de la richesse, la libéralité n'en est plus un critère. D'ailleurs, Gaius ajoute que la libéralité d'un honnête et glorieux pauvre ne vaut pas rien, si l'on considère les dons que la *Chose publique* a rendus aux proches de ceux qui l'ont servie. La libéralité n'est plus directe, mais passe par la *Chose publique*. Les hommes servent et sauvent la *Chose publique*, et cette dernière exerce la

³⁵⁷ KBR 9278-80, ff. 34 verso, 35 verso.

libéralité par des dons. En quelque sort, le service à la *Chose publique* et aux citoyens est un don de soi et une forme de libéralité. À nouveau, si l'on considère que Philippe le Bon représente la *Chose publique*, ce texte garde son sens. Les hommes au service du Duc sont récompensés par sa prospérité qui influence toute la société, au-delà de sa cour. Le mécénat du Duc envers les arts est un bon exemple de libéralité, même s'il y a un intérêt politique de propagande derrière ce dernier. Aussi, il est plus facile de voir les traces de son mécénat que ses autres formes de libéralité. Bien entendu, rien n'empêche de voir le mécénat de Philippe le Bon envers les arts dans un double sens textuel. D'un côté cela peut représenter la libéralité de l'ancienne noblesse qui, selon Cornélius, est pondérée par rapport à sa richesse, de l'autre cela peut être la *Chose publique* de Gaius qui fait preuve de libéralité. Dans un cas comme dans l'autre, la libéralité, la munificence et le mécénat de Philippe ne peuvent ressortir que grandis de la lecture de ce manuscrit. Le Duc de Bourgogne était réputé pour son emploi de peintres, de musiciens, d'orfèvres, etc. Tout cela participait au rayonnement de la cour bourguignonne et à son prestige.³⁵⁸

La libéralité venant d'une personne possédant peu de choses n'est pas à mépriser. Quelqu'un qui vit de peu, un éleveur de bétail par exemple, ne peut pas être fortement libéral. Pour qu'il puisse faire preuve de largesse et qu'il fasse une bonne action, il suffit qu'il soit moins puissant après son don. Donc, la libéralité n'est pas une question de moyens, mais d'intention. Pour que le don soit important et ait de la valeur, il faut que le fait de le mettre hors de son patrimoine ait un réel impact sur la personne.

Toutefois, Gaius privilégie une autre méthode pour être libéral. Les efforts qui sont mis au service des affaires publiques et privées produisent des bénéfices. Au fil du temps et des efforts mis au service de la *Chose publique*, quelqu'un peut avoir de plus en plus d'autorité au sein de l'État. Et de ceci dérivent les bénéfices dont il peut faire profiter ses proches. La morale que Gaius exprime ici est que le service à la *Chose publique* procure le moyen d'être libéral, tant que les efforts y sont investis. À nouveau, l'humaniste civique fait reposer la noblesse sur le service à l'État, même dans un élément secondaire.

Ainsi donc, la richesse d'une personne n'a pas d'influence sur la libéralité, car c'est le principe de réduire sa propre puissance par le don qui importe. Ceci vaut pour les biens matériels au sens propre du terme. Gaius propose également une autre forme de libéralité qui passe par le service à la *Chose publique*. Contrairement à l'argument du lignage, Gaius ne renie pas le

³⁵⁸ VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 150-155.

principe de libéralité, mais en change les codes. Il a déconstruit et a rendu invalide l'argument de lignage, mais il n'en fait pas de même pour l'argument de libéralité. Le fait d'être libéral est toujours quelque chose de bien en soi, mais il n'est plus nécessaire d'être riche pour l'exercer. En faisant cela, Gaius élargit la possibilité d'être libéral à un plus grand public, et il incite à servir la *Chose publique* pour pouvoir le faire.

Selon ce texte, un homme au service de son prince, garant de la *Chose publique*, est plus susceptible de pouvoir être de plus en plus libéral en fonction de sa position au sein du gouvernement. Dans les faits, Philippe le Bon offrait un exemple du bon mécène envers les arts, ainsi qu'une libéralité opulente. Cependant, Philippe le Bon est au sommet de la hiérarchie sociale et du gouvernement qu'il a hérité de son père. Gaius parle du service à la *Chose publique* comme d'un moteur d'ascension sociale, ce qui débouche sur une plus grande libéralité. Dans l'espace bourguignon, il n'y a probablement pas de meilleur et de plus célèbre exemple de ce cas que Nicolas Rolin (vers 1406-1462), chancelier de Philippe le Bon.

L'exemple de Rolin est particulièrement adapté à la situation de ce texte. Il est né dans le milieu bourgeois aisé d'Autun, dans le Duché de Bourgogne. Après des études de droit romain et de droit canonique, il commence une carrière de juriste à Dijon. Là son succès le place sous le giron de Jean sans Peur, qui l'emploie comme conseiller juridique ducal. Il représente son maître en qualité d'avocat au Parlement de Paris, mais le sert aussi lors des négociations politiques en tant que conseiller. Après le meurtre de Jean sans Peur en 1419 et l'avènement de Philippe le Bon au pouvoir ducal, Rolin connaît une ascension rapide auprès de son nouveau maître, qui remarque rapidement son talent. Il continue d'abord sa carrière comme avocat au Parlement de Paris et comme conseiller ducal. Il accumule ensuite la charge de « maître des requestes », puis devient chancelier de Bourgogne en 1422. Erudit, intelligent, travailleur énergique et dévoué à son maître, il a grimpé la hiérarchie du gouvernement bourguignon par sa persévérance et son travail (pour lequel il se montre parfois sans scrupule).³⁵⁹ Rolin est devenu seigneur d'Authumes alors qu'il est né roturier. Cependant, il n'y a pas de lettre patente connue. Bartier suppose qu'avec sa position puissante et assurée au sein du pouvoir central bourguignon, il pouvait se passer de lettres patentes pour formaliser sa noblesse. Cependant, il lui restait encore à vivre noblement pour pouvoir intégrer cette classe sociale et être entièrement accepté avec le temps.³⁶⁰

³⁵⁹ PRIDAT H.-F., *Nicolas Rolin, Chancelier de Bourgogne*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 1996, p. 155-170.

³⁶⁰ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, op. cit., p. 192.

La position nouvelle de Nicolas Rolin lui a permis de s'imposer comme mécène des arts, ce qui constitue un autre moyen d'asseoir son statut nobiliaire récent. Agir en mécène permet d'imiter l'attitude de son maître, et ainsi de prouver à la noblesse qu'il agit lui aussi noblement (en plus de son mode de vie).³⁶¹ Il lance la fondation de l'Hospices de Beaune en 1443, qui se termine en 1500. Là, les sœurs hospitalières de Beaune continuent d'être sous sa protection. Similairement à son maître, il emploie des peintres, des copistes et autres artistes. Ainsi, Rogier van der Weyden (vers 1400-1464) peint le polyptyque du Jugement dernier pour Beaune.³⁶² Une des œuvres les plus connues commandées par Rolin est *La Vierge du Chancelier Rolin*, peint en 1435 par Jan van Eyck (vers 1390-1441). Cette toile a été faite pour être exposée dans la chapelle Saint-Sébastien de la collégiale Notre-Dame-du-Châtel à Autun, d'où il tire ses origines.³⁶³ En 1450, l'année où le manuscrit a été fini par Jean Miélot, le lectorat bourguignon a déjà au moins un exemple de la théorie qui est émise par Gaius.

À la fin de l'extrait, Gaius dit explicitement que quelqu'un qui se met au service de la *Chose publique* et qui la fait prospérer peut profiter grandement des bénéfices que cela lui apporte. Il peut ainsi partager ces bénéfices avec ses amis, mais aussi avec ses proches. Si l'on met de côté le mécénat comme libéralité, et que l'on considère le service à la *Chose publique* comme moteur d'ascension sociale pur et simple, ce texte fait également écho auprès de la bourgeoisie du XV^e siècle qui cherche à s'élever au rang de la noblesse.

Le cas d'Odot Molain (1385-1471) est assez représentatif. Il n'est pas un homme de lettres (légiste, clerc, juriste, etc.), mais un marchand de profession qui s'est mis au service du Duc de Bourgogne. Molain est le fils d'un chaudronnier de Dijon. Il s'implanta à Chalon dans les années 1410 où il devint échevin. Il prospéra à Chalon car en 1428, il est dit « bourgeois » de la ville. En 1420, il est attesté que Molain est « garde de la monnaie » de Philippe le Bon à Chalon. Sa carrière administrative, qu'il pratique parallèlement à sa carrière marchande, prend un tournant en 1424 lorsqu'il est choisi pour fournir en sel de Salins les greniers du Duché et ses annexes. Il accède alors à un cercle financier très fermé. En 1428, il reçoit le « gouvernement » de la châellenie de Chalon. De 1429 à 1447, il est membre de la Compagnie des Greniers. Son ascension nobiliaire se fait en 1433 par lettres patentes émises par le Duc de Bourgogne. Il se fait d'ailleurs appeler « seigneur de Dempigny » dans un acte de 1437. En

³⁶¹ RICHARD J., « Introduction, les Rolin et leur mécénat », dans MAURICE-CHABARD B. (éd.), *La splendeur des Rolin, un mécénat privé à la cour de Bourgogne*, Paris, Picard, 1999, p. 15-17.

³⁶² JUGIE P., « La construction de l'Hôtel-Dieu de Beaune (1443-vers 1500) », dans MAURICE-CHABARD B. (éd.), *La splendeur des Rolin, un mécénat privé à la cour de Bourgogne*, Paris, Picard, 1999, p. 101-110.

³⁶³ LORENTZ P., « Les Rolin et les primitifs flamands », dans MAURICE-CHABARD B. (éd.), *La splendeur des Rolin, un mécénat privé à la cour de Bourgogne*, Paris, Picard, 1999, p. 145-162.

1439, il est dit « écuyer ». Cependant, sa noblesse, bien qu'officialisée par le Duc, n'est pas entièrement reconnue. En 1441, il refuse de payer les taxes à la ville de Chalon, car c'est son droit en tant que noble. Finalement, le conflit est vite réglé grâce à sa position dans la ville. Toutefois, c'est stigmatisant d'une difficulté des nobles comme des gens du commun d'accepter les nouveaux nobles.³⁶⁴ Il est bon de noter que Molain n'avait pas renoncé à sa carrière de marchand après son anoblissement, alors que les mœurs nobiliaires n'acceptent pas de pratiquer une activité commerciale. En fin de compte, les Molain parviennent à se faire accepter par tous. L'un des moyens employés pour cela était de s'inventer une prétendue ascendance noble. De cette manière, les lettres patentes n'étaient qu'une remise en l'état de noblesse, et non une pure ascension sociale. Les enfants d'Odot Molain changèrent leur nom en Mâlain, une ancienne famille noble alors éteinte.³⁶⁵

Donc, contrairement à l'idéal présenté par Gaius, la réalité bourguignonne semble accepter moins facilement que le service à la *Chose publique* anoblisse purement et simplement. Malgré les lettres patentes, l'acceptation sociale garde un rôle majeur. Toutefois, bien qu'il y ait des difficultés à cet égard, le service à la *Chose publique* est effectivement, dans l'espace bourguignon, un bon moteur d'ascension sociale.

« La liberalite doncques de Cornelius Scipion et dun povre cler et noble puet bien estre grande, combien que disette ne tolt point la noblesse du povre, et povrete attempree ne oste nul degre de vertu. Car ung tres beau don est egalelement attribue a tout homme de par nature, cest assavoir que ung chascun peust avoir et acconsieuvir vertu dont le siege est situe au plus parfond des entrailles du courage. Ne il nest sort ne fortune quelconques tant soit dure ne aigre qui puist tollir vertu a lomme, ne nulle tant soit elle flourissant ou joieuse qui puist apporter gloire a ung fetard niche et paresceux. Car se fortune avoit la seignourie de vertu, en verite, elle ne seroit pas vertu ne aucun merite de vertu, ne elle ne seroit point nostre election des choses a faire en bien ains elle seroit estrange.

Pour ceste cause deporter toy Cornelius Scipion deja plus cuider que vertu, liberalite et noblesse pregnent quelque naissance en abondance de richesses. Certes noblesse deffault avec celui qui tresluit en richesses et la vraie noblesse de lomme nest sujette a quelconque cas aventureux. »³⁶⁶

En mettant l'accent sur l'intention de libéralité et non sur la quantité, Gaius prouve que la largesse de Cornélius n'est pas spécialement supérieure à celle d'un pauvre « cleret

³⁶⁴ DUBOIS H., « Richesse et noblesse d'Odot Molain », *Mémoires de la Société pour l'Histoire du Droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands*, 1981, fasc. 38, p. 143-158.

³⁶⁵ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, op. cit., p. 197-205.

³⁶⁶ KBR 9278-80, ff. 35 verso, 36 recto.

noble »³⁶⁷. La privation et la pauvreté n'enlèvent rien à la noblesse du pauvre. Et une pauvreté tempérée (dans le sens d'équilibre des humeurs, comme la vertu cardinale) n'est pas moins vertueuse. Le don de Cornélius et d'un pauvre noble, bien que différents quantitativement, sont mis sur la même échelle de vertu. Gaius argumente cette égalité entre les dons des hommes en rappelant le principe du don originel de la nature. Cette dernière a mis dans l'homme son « courage », qui est le centre de la vie. Et grâce à ce don de la nature, tout homme est capable de développer sa vertu. Pour cela, la vertu d'un homme est incorruptible par les vicissitudes de la vie. Donc même si la mauvaise fortune s'abat sur un homme, sa vertu n'en est pas touchée. De la même manière, la bonne fortune ne peut pas apporter la gloire à un homme non vertueux, un sot et un fainéant. En effet, si la fortune (les aléas de la vie) avait autorité sur la vertu, alors celle-ci n'aurait aucun mérite. Agir vertueusement ou non ne serait plus un choix individuel. Gaius dit même que la vertu serait « étrangère » aux hommes si elle dépendait de la fortune. Cependant, Gaius argumente depuis le début de son discours que la vertu dépend des actions et des décisions individuelles de chaque personne. Chacun est responsable de sa propre vertu, elle ne peut donc pas être sujette aux vicissitudes de la vie. Ceci est évidemment dirigé envers Cornélius qui faisait aussi reposer sa noblesse sur sa puissance financière. Aussi, la noblesse fait défaut à celui que ne resplendit qu'en richesse, tandis que la vraie noblesse ne souffre pas des hasards de la vie.

Cette pensée humaniste est fondée sur un principe stoïcien. Les perturbations que l'esprit peut vivre proviennent de stimuli extérieurs. Ces perturbations affectent l'esprit, qui lui est gouverné par la raison. L'homme a donc le pouvoir de ne pas se laisser perturber par les vicissitudes de la vie.³⁶⁸ L'humaniste Poggio considère, en citant Sénèque, que l'âme anoblit l'homme et lui permet de faire face aux caprices de la fortune, et ce même jusqu'à altérer sa situation. Donc, sa vertu lui permet de contrecarrer la fortune et, s'il le désire, de s'élever dans la société.³⁶⁹

« Par ainsi les excellens hommes que jay cy dessus ramembrez neussent jamais este nobles en icelle povrete, desquelz le peuple rommain honneure les noms comme tresloables par tous les siecles.

Lesquelles choses considerees, peres conscriptz, se les tresnobles hommes ont aucunefois engendre des enfans vicieux, se de parens vilz et deboutez ont autrefois este nez des enfans tres glorieux, et se a ceulx qui ont vesqui en povrete et en disette, sest

³⁶⁷ Dans ce contexte, « cler » s'interprète comme « rayonnant » ou « resplendissant ». On sous-entend qu'il rayonne de vertu.

³⁶⁸ BOUSWMA W. J., *op. cit.*, p. 30-31.

³⁶⁹ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 34.

maintesfois demoustre une tresgrande resplendisseur de vertu, cest chose manifeste quil nest nulle noblesse de richesses ne de lignage ains que ung couraige franc et gentil non subget a quelque vice ou laidure, et soy excercitant en tresbonnes ars, doit estre repute noble, cler et reluisant. Et ainsi quant nous plaidoions de noblesse, toute la contencion de vertu qui est entre nous deux sera delaissee. »³⁷⁰

Dans cet extrait, Gaius commence par conclure son raisonnement avec une question rhétorique. Si les hommes qu'il a donnés en exemple n'ont jamais été nobles tout en étant pauvres, alors pourquoi le peuple romain les honore-t-il depuis des siècles ? En se basant sur les exemples qu'il a utilisés dans ce point sur la libéralité, mais sur tous les autres ayant servis pour l'argument de lignage, il tire plusieurs raisonnements qui le mènent à une conclusion. Premièrement, il y a des nobles qui ont engendré des enfants vicieux et indignes de la noblesse de leurs parents. Deuxièmement, il y a des parents mauvais et vicieux qui ont eu des enfants vertueux et glorieux. Troisièmement, ceux qui vivent dans la privation et la pauvreté peuvent se montrer resplendissants de vertu. Donc, il n'y a manifestement aucune noblesse dans la richesse et le lignage. Au contraire, la noblesse se trouve dans le « courage », s'il est « franc et gentil », qu'il n'est pas sujet au vice ou autre laidure, et que la personne pratique de « bonnes ars » et est réputée noble, claire et reluisante. Cette conclusion contient un résumé de tous les critères de noblesse que Gaius a évoqués précédemment. La logique que Gaius présente aux sénateurs lui semble suffisamment concluante pour affirmer qu'il n'y a plus lieu de débattre si la noblesse provient de la vertu ou non.

L'idéal de l'homme de vertu noble, l'autobiographie de Gaius

Une fois que Gaius a déconstruit tout le discours de Cornélius point par point, il s'accorde enfin le temps de s'avancer lui-même comme prétendant pour Lucrèce. Le but initial de ce débat entre les deux jeunes Romains est de savoir lequel des deux est le plus noble. Ce dernier épousera Lucrèce, la jeune vierge la plus vertueuse de toute la ville. Gaius doit donc se mettre en avant dans cette partie du discours, comme Cornélius n'a pas manqué de le faire. Le fait que ce personnage doive « se vendre » est assez hors caractère. Cependant, Buonaccorso fait en sorte que le défenseur de la nouvelle noblesse ne soit pas vu comme vantard et arrogant.

« En laquelle chose [le débat entre Gaius et Cornélius] peres conscriptz jameroye mieulx mettre avant ung aultre qui parlast pour moy, affin que quant je raconteray mes vertus, il ne semble que jenchee au vice dinfamete et de desvergongne. Mais je suis tresjoieux dune chose, cest assavoir de ce que je regarde voz courages tresjustes et vostre

³⁷⁰ KBR 9278-80, ff. 36 recto.

benignite et humanite tresgrande en tant que vous tous entendez la vie et meurs de lun et de lautre parquoy faulsete ne nous puet prejudicier ne verite ne nous doit point nuyre. »³⁷¹

Gaius s'excuse de devoir parler de lui-même. Il aurait d'ailleurs préféré que quelqu'un d'autre s'en charge pour ne pas s'adonner aux vices d'infamie et d'impudence. Face aux sénateurs qui doivent juger leur affaire, Gaius se dit joyeux, car il sait que leur verdict sera honnête. Les sénateurs ont des « courages » justes, ils ont une grande bonté et une grande humanité. Ainsi ils seront capables de distinguer le vrai du faux dans leur jugement.

À nouveau, Gaius montre son humilité en contraste avec Cornélius qui a débuté son discours abruptement. En même temps il remontre son respect pour les sénateurs face à lui. Il fait confiance en leur bon jugement. Une fois de plus, les personnages de Gaius et de Cornélius sont diamétralement opposés, jusque dans leur attitude envers les juges. Après cette brève introduction à la seconde partie de son discours, Gaius commence immédiatement le récit de sa vie. Il met en avant les éléments de sa noblesse qu'il estime probants. Nous pourrions donc voir dans cette partie du discours ce que les humanistes civiques considèrent comme une vie noble, c'est-à-dire utile au *Bien public*.

« Puis doncques que des mon enfance je commencay a croistre, je employay mon eage aux estudes de toutes lettres. En aprez quant je fus ung pou plus grant, je passay une bonne partie de mon adolescence en phillozophie dont la doctrine est si loable que je ne say riens quon peust trouver plus en la vie des mortelz. En laquelle estude jeus plusieurs maistres et non mie seulement les Latins, mais aussi a Athaines je voulds ouyr les Grecz qui sont les princes de toutes bonnes ars. Et me rapporte au jugement des autres, combien jay prouffit en leurs disciplines. Une chose tant seulement puis je dire de moy meismes sans arrogance, cest que jamais je neus nulz jours witz destude, et ne perdy oncques nuit sans veillier, une ardant convoitise de savoir mestoit infuse par nature tellement que on jugoit par droit et par raison, quil nestoit riens plus digne que mon engin, grande multitude de maistres et de docteurs, et une tressollemnele compaignie de disciples me venoit de toutes pars. Et quiconques estoit introduit de leur sapience jamais son courage ne povoit estre ydiot ne mal aprins. Jeus aussi une tant grande exercitacion de doctrines et de bien vivre que je ne porroie maintenant desirer nulle chose qui fust deshonneste. »³⁷²

Gaius se vante d'avoir mené une vie active et productive. Dès son enfance, il se développa intellectuellement en étudiant les lettres. Il étudia ensuite la philosophie. Cette dernière, il la dit plus louable que quoique ce soit en la vie mortelle. La « philosophie » peut être comprise au sens large du terme comme la « philosophie morale ». Cette dernière était une des branches des *studia humanitatis* qui furent établies à l'époque contemporaine. Ainsi selon la définition

³⁷¹ KBR 9278-80, ff. 36 recto et verso.

³⁷² KBR 9278-80, ff. 36 verso et 37 recto.

donnée par Kristeller, les *studia humanitatis* comprennent la grammaire, la rhétorique, la poésie, l'histoire et la philosophie morale.³⁷³

Pour l'étude de la philosophie, il eut d'ailleurs des maitres latins et athéniens. Cependant, il ne se targue pas d'être bien instruit dans les disciplines qu'il a nommées. Il préfère inviter les sénateurs à demander à ceux qui le connaissent de témoigner de son évolution intellectuelle auprès de ses maitres. Gaius dit qu'il n'a jamais vécu un seul jour vide d'étude et il précise qu'il peut dire cela sans arrogance. En effet, la quête du savoir était l'un des « bonnes ars » qui apportent la vertu et la noblesse. Dire qu'il suivait un ardent désir de connaissance, qui le faisait étudier de jour et veiller de nuit, n'est pas arrogant, car cette soif de savoir lui vient de la nature. Comme la nature a donné son esprit vierge aux hommes, elle a donné à Gaius cet intérêt des sciences. On ne peut donc pas remettre en question ce qui vient de cette dernière. Gaius s'est tant montré assidu dans son étude que son intellect fut jugé le plus digne de tous, à tel point que des maitres, des docteurs et des disciples vinrent le voir des quatre coins du monde. C'est aussi par la sagesse qu'il a tiré de ces visiteurs que Gaius a développé son esprit. Quelqu'un qui reçoit la sagesse de tant de maitres ne peut pas avoir un esprit idiot ou « mal appris ». Gaius utilise le bon sens pour argumenter sa logique, ce qui est naturel car il proclame l'importance des études et de l'éducation depuis le début de son discours. L'éducation morale et intellectuelle de Gaius fut tellement poussée qu'il ne peut, après cela, plus désirer des choses malhonnêtes. Ceci implique que les docteurs et les maitres lui ont enseigné les doctrines de ce qui est bon et mauvais. Il ne peut pas ne pas bien vivre à cause de cet enseignement, tant il l'a étudié et s'y est exercé.

L'éducation des hommes a toujours été l'un des piliers majeurs de l'humanisme. Pétrarque, le père de l'humanisme, estimait que l'éducation de l'homme devait résulter en une prise de conscience de soi, ainsi que de la liberté de l'homme d'être parmi les autres hommes. Il s'opposait à l'idée d'une éducation qui résulte en l'acquisition de notions. Pour vulgariser, il adhérerait à l'adage « il vaut mieux une tête bien faite qu'une tête bien pleine ». Pétrarque écrit que les vrais maitres sont ceux qui « nous mettent tous au cœur l'amour et le désir du bien, la haine et le mépris du mal », au lieu de se contenter de remplir le crâne des élèves de définitions sur les vices et les vertus. Sans surprise, l'homme et son rapport avec le monde est au centre de l'éducation humaniste.³⁷⁴ Ces paroles de Pétrarque résonnent particulièrement avec celles de

³⁷³ KHOL, B. G., « The changing concept of the "studia humanitatis" in the early Renaissance », *Renaissance Studies*, 1992, vol. 6, no 2, p. 185.

³⁷⁴ GARIN E., *L'éducation de l'homme moderne, La pédagogie de la Renaissance, 1400-1600*, traduit de l'italien par HUMBERT J., Paris, Fayard, 1968, p. 80.

Gaius, à qui la bonté vient naturellement et qui rejette sans effort les choses malhonnêtes. L'éducation humaniste ne s'intéresse qu'à l'homme et sa place dans le monde. Elle ne traite donc pas de théologie, mais se concentre sur la cité terrestre (par opposition à la cité céleste). En cela, elle ne se positionne pas en contradiction avec le catholicisme.³⁷⁵

Au sein de la noblesse médiévale, l'éducation traditionnelle reposait sur la formation d'écuyer, débutant par le rôle de page. Durant cette période, le jeune noble apprenait la danse, la musique, le chant, l'écriture, comment se tenir en société et se comporter avec grâce et élégance, mais surtout, il apprenait les armes, l'équitation et l'art de la guerre. Ce *curriculum* préparait le jeune noble à se conduire dignement, à vivre noblement, à devenir chevalier et à servir militairement son suzerain. Ce parcours est encore présent dans l'aristocratie française au XV^e siècle. L'un des manques à cette formation est la lecture. Il n'était ni attendu, ni nécessaire pour la plupart des aristocrates de savoir lire et écrire avec aisance. Pour les tâches qui demandaient ces capacités, les nobles pouvaient engager des clercs et des professionnels. La plupart des nobles n'était pas réellement intéressé par les lettres. Ainsi, contrairement aux humanistes, aux penseurs et aux techniciens de tout genre, l'éducation intellectuelle de la haute comme la basse noblesse laissait à désirer. Dans le cas de Philippe le Bon et des principautés bourguignonnes, il est intéressant de noter la fondation de l'Université de Dôle en Franche-Comté en 1423. Cette université attira plusieurs membres de familles aristocratiques : Vergy (dont l'un fut membre de la Toison d'or), Grammont, La Tour et Coligny. L'aristocratie entourant le Duc de Bourgogne prenait exemple sur lui, y compris pour sa bibliophilie et l'intérêt porté à l'éducation des officiers.³⁷⁶

Un bon exemple d'un « noble instruit » est Jean de Lannoy. Né en 1410, ce noble de la Flandre wallonne eut une belle carrière au service de Philippe le Bon, non seulement par les armes, mais aussi en tenant de hauts offices, principalement comme *stadhouder* de Hollande et de Zélande. En 1451, il reçut l'honneur d'être membre de l'ordre de la Toison d'or. À la naissance de son fils Louis, en 1465, il écrit une lettre dans laquelle il décrit ce qu'il souhaite être sa future éducation. Dans cette lettre destinée à un fils qu'il craint ne pas pouvoir élever lui-même en raison de son âge, il précise qu'il est futile de poursuivre l'étude des lettres en elle-même, mais qu'une bonne instruction est nécessaire. Il propose à son fils d'étudier le latin à Louvain, à Cologne ou à Paris, avec un prêtre qui parle l'allemand, pour aussi apprendre cette langue. À l'université, il recommande à son fils de participer activement au débat scholastique.

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 80-82.

³⁷⁶ HEXTER J. H., *op. cit.*, p. 1-5, 10-16.

En plus de s'appliquer à la lecture des livres que son père lui laisse, Louis devrait également en acquérir lui-même, sur la morale, l'économie et surtout la politique.³⁷⁷ Ces recommandations de Jean de Lannoy à son fils sont significatives, car elles viennent d'un homme qui remplit les critères de noblesse de Gaius : le service à la *Chose publique* et l'érudition. L'éducation est ici dirigée vers l'efficacité administrative et politique du jeune noble. Une partie de la noblesse s'adapte donc au besoin de l'État. À défaut d'être eux-mêmes des techniciens spécialisés en droit ou en finance, ces nobles instruits sont un atout particulier pour le Duc de Bourgogne.

« Par ainsi les vices de ma vie me sont faiz non pas seulement molestez, mais contraire et les vertus me sont tresdoucles compaignes. Et puis quant je entendis que les engins des hommes mortelz sont fais plus ennoblis quant ilz sont prestez a la chose publicque, je baillay moy meismes et me ottoiay du tout a mon paijs. Et de la en avant je ne cessay oncques puis de tousjours penser au salut et a lampliacion de nostre empire sans ressongnier paine ne labeur ne peril quelconques qui lui peust apporter gloire et duree infinies. En aprez quant je parvins a plusgrant eage les mers estoient de toutes pars traveillies de pirates [...]. Et Gneius Pompeius tresnoble et tresvaillant homme lequel avoit lors la charge et conduite du navire rommain, se retray en laissant la place a .x. nefz rostrees [...]. Mais puis que continuelement je me combatis contre Orion, lun desdis pirates lequel estoit duc et meneur du navire de lautre ennemistie, ne le desconfis je pas vaillamment avec toutes ses armes, jasoit ce quil resistast dun fort et puissant povoir. Semblablement, en la bataille qui fu contre Mitridates, ne y acquis je pas la cotte darmes de lun de ses chevaliers et puis le rendy subget et serf a nostre empire dont jeus tant et tant de fois honneur, triumphe et gloire pardessus tous. Et aussi quant jay aucunefois este questeur de lost nay je pas souvent descondy les tresfortes batailles de noz ennemis. »³⁷⁸

Grâce à l'éducation poussée que Gaius a reçue durant son enfance, il rejette les vices de manière naturelle, et les vertus sont ses compagnes de vie. La première partie de la vie de Gaius a été dédiée à la connaissance et au savoir, pour optimiser son intellect (son « engin »). Ensuite, il apprit que « l'engin » des hommes est ennobli lorsqu'il est au service de la *Chose publique*. Gaius ne donne pas de justification pour ce fait. Cela vient comme une évidence car il s'agit ici d'un texte humaniste civique. Il est donc évident que le service civique rend l'esprit de ses serviteurs plus noble. Fort de cette information, Gaius se donna tout entier à son pays. À partir de ce moment, il dédia sa vie au salut et à l'agrandissement de l'Empire romain, sans craindre la peine, le labeur ou les dangers. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour apporter la gloire à l'Empire et le faire perdurer. En somme, Gaius est un exemple de dévotion civique inégalable.

³⁷⁷ DE SMET R., « Jan Heer van Lanoy, stadhouder en diplomaat », *Handelingen van de Koninklijke Kring voor Oudheidkunde, Letteren en Kunst van Mechelen*, 1991, vol. 95, no 2, p. 55-84. - HEXTER J. H., *op. cit.*, p. 15-16.

³⁷⁸ KBR 9278-80, ff. 37 recto et verso.

Il est d'autant plus honorable qu'il est le dévot civique parfait, dû à son éducation et sa morale irréprochables.

Cette vision d'une personne éduquée en lettres et en philosophie qui se met au service de la *Chose publique* est particulièrement parlante lorsqu'on jette un regard sur le gouvernement central bourguignon dans la période qui suit l'acquisition des Pays-Bas par Philippe le Bon. Cette dernière a commencé en 1430 avec le Duché de Brabant et le Duché de Limbourg, et s'est terminée avec cession du Duché du Luxembourg par Elizabeth de Goerlitz, vaincue par le Duc de Bourgogne en 1443. Philippe le Bon est alors à la tête d'un assemblément de principautés : les pays de par-deçà et les pays de par-delà. Pour administrer efficacement cet ensemble hétéroclite, un gouvernement central est nécessaire.

Bien que la noblesse de sang soit évidemment représentée à la cour de Bourgogne et dans le gouvernement central de haute fonction, des techniciens sont nécessaires au bon fonctionnement de ce dernier. Ce sont réellement eux qui font tourner les rouages de l'État. Il faut des légistes capables de rédiger correctement des textes de lois ou donner une expertise sur des affaires juridiques. Les gens de finances sont indispensables pour gérer les dépenses, mais surtout les rentrées d'argent. Ces gens de « longue robe », comme ils sont appelés à l'époque, forment le corps gouvernemental professionnel. Ils sont aussi bien présents dans l'entourage du Duc que dans les principautés pour les administrer efficacement. Présents au Grand Conseil comme dans les plus petites châtellenies, les lettrés, les érudits, les instruits en une discipline spécialisée se trouvent à tous les échelons du pouvoir bourguignon.³⁷⁹

Ce texte est donc introduit à l'époque où Philippe le Bon renforce son emprise sur ses principautés et centralise leur gouvernement. On peut voir l'attrait que peut avoir le discours de Gaius pour le Duc. Les personnes éduquées sont invitées à se mettre au service de la *Chose publique*. Comme Philippe le Bon en est le défenseur, ces gens doivent le servir. Il incite des fonctionnaires capables à se mettre à son service. La bonne volonté de certains aristocrates n'est pas suffisante pour l'administration d'un tel ensemble hétérogène, il lui faut des techniciens. Le message du discours de Gaius encourage les universitaires et autres techniciens à servir Philippe le Bon, car ce service les rend plus vertueux, et la noblesse est fondée sur la vertu.

Déjà à l'époque où ce manuscrit arrive dans la bibliothèque ducale, il y a quelques exemples de gens de finances et de légistes qui ont été anoblis ou ennoblis, alors qu'ils ont travaillé au service du Duc. Le chancelier Rolin représente bien la morale de ce manuscrit. Il

³⁷⁹ BARTIER J *Légistes et gens de finances au XV^e siècle, op. cit.*, p. 63-83.

fut le fidèle serviteur de Philippe le Bon durant la quasi-totalité de son principat. Rolin n'a pas été anobli, jusqu'à preuve du contraire, par des lettres patentes. Alors qu'il est né roturier, il sut s'élever à une position suffisamment forte pour s'imposer dans la noblesse. Ainsi, il n'attendit pas la règle de la « tierce fois » après être devenu seigneur d'Authumes pour se considérer entièrement noble. Cette coutume dicte que la noblesse n'est confirmée qu'à la troisième génération du détenteur d'un fief.³⁸⁰ Bien qu'il fût sujet à une vive opposition de la noblesse de sang à cause de ses efforts pour la transition d'un régime féodal vers un gouvernement centralisé (ce qui réduit l'influence de la noblesse sur le gouvernement), Rolin était fort attaché à la pensée médiévale chevaleresque. Il était fier d'avoir su intégrer la noblesse en une génération.³⁸¹

En ce qui concerne l'anoblissement par lettres, on connaît plusieurs cas de gens de finances avant 1450 : en 1425, Guillaume le Changeur, conseiller du Duc et maître des requêtes de l'Hôtel ; en 1429, Jean de Plaine, « général maître des monnaies » ; en 1439, Guillaume Courtot, ancien maître des comptes ; en 1433, Odot Molain, dont le cas a déjà été expliqué précédemment.³⁸² Il y a également des exemples de légistes et de juristes qui furent anoblis pour leur service au Duc : en 1427, Jean Bonfeal, avocat du Duc au baillage de Dijon. Son père était conseiller de Jean sans Peur ; en 1434, Philibert Royer, licencié en lois, conseiller et procureur aux sièges de Nuits et de Beaune ; en 1435, Pierre Berbis, licencié en lois (il avait rédigé les dressés les articles du Traité d'Arras)³⁸³ ; en 1440, Nicolas Bastier, conseiller et avocat ducal au baillage de Dijon.³⁸⁴ L'anoblissement des gens de finances et des légistes n'a donc rien de nouveau lorsque la *Controversie* est traduite par Miélot en 1449-1450.

La suite de cet extrait sert à prouver la bravoure et la dévotion à la *Chose publique* dont Gaius fait preuve. Lorsque Pompée³⁸⁵ chassa les pirates, Gaius participa à cette guerre. Il vainquit l'un des capitaines de la flotte ennemie, Orion. La puissance et la force d'Orion sont mises en avant pour accentuer l'exploit qui fût accompli.³⁸⁶ Ensuite, lors d'un affrontement

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 192-194.

³⁸¹ PRIDAT H.-F., *op. cit.*, p. 42-47, 140.

³⁸² D'ARBAUMONT J., « Les anoblis de Bourgogne », *Revue nobiliaire historique et biographique*, 1866, t. 2, p. 157-164.

³⁸³ MAZAS A., *Vie des grands capitaines du Moyen Âge*, t. 4, Paris, Hildvert, 1838, p. 134.

³⁸⁴ D'ARBAUMONT J., *op. cit.*

³⁸⁵ Pompée (106-48 ACN). Il mena une guerre contre les pirates de la Méditerranée entre 70 et 67 ACN. En 66 ACN, il est chargé par le Sénat de vaincre Mithridate, le roi du Pont.

Source : SCHMIDT J., « Pompée, lat. Cneius Pompeius Magnus (106-48 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 1 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/pompee-lat-cneius-pompeius-magnus/>).

³⁸⁶ Tout comme César valorisait les différents peuples gaulois dans *La guerre des Gaules* pour se valoriser lui-même.

contre Mithridate³⁸⁷, il soumit l'un de ses chevaliers, captura son tabar et l'assujettit en servitude à Rome. Pour sa vaillance lors de cette guerre, Gaius reçut les honneurs, les triomphes et la gloire de la *Chose publique* encore plus que ses semblables. Ce passage prend fin avec la brève mention qu'il fût aussi questeur de l'ost. En occupant ce poste, il vainquit également les fortes armées ennemies. Gaius a ainsi prouvé qu'il avait militairement servi la *Chose publique*. Comme nous l'avons vu dans la première partie de son discours et dans celui de Cornélius, la noblesse s'acquiert entre autres par le service militaire à la *Chose publique*. Dans cette partie autobiographique, Gaius vient de prouver qu'il possédait un autre critère de noblesse, le premier étant la quête de la connaissance qu'il a réalisée durant son enfance. Ce passage narrant ses exploits martiaux ne raconte que des événements s'étant déroulés durant son adolescence. Avant même d'avoir atteint l'âge adulte, il a déjà prouvé sa valeur et sa noblesse.

« Certes il ne ma riens failly en mon adolescence que je ne laye eu, et que je naye aussi concquis, tout ce que gloire de chevalerie puet apporter a nul dedens son consulat. Jay vescu en mon adolescence si bien et si noblement que quant je enveillis il ne me semble pas que jaye vesquou comme citoien inutile a la chose publicque.

Combien grant amour et dillection jay toudis eu enverz mes parens et amis, vous me treschiers et tresdoulx amis qui de tous lez estes cy presentement assemblez avez jusques a ores bien congneu que jamais a nul de vous je ne failly a son besoiing tant en jugement de plaidoierie, comme en ceste ordre de senature, tant aussi en toutes choses privees que publicques jay volentiers assiste a chascuin qui ma prie ou requis. Je ne fus oncques eschars de mes benefices a homme qui vesquist, ains leur ay este tresplentureux de foy, de pitie et damour. »³⁸⁸

Dans cet extrait, Gaius admet qu'il n'a manqué de rien durant son adolescence (en référence aux pauvres qui faisaient preuve de noblesse). Il a conquis toute la gloire militaire possible durant son consulat. L'emploi du mot « chevalerie » désigne plutôt les exploits guerriers que l'institution militaire de la chevalerie dans l'ensemble de la noblesse. Gaius a vécu sa jeunesse de manière pleine et utile. Il pense d'ailleurs qu'il n'a pas été un citoyen « inutile » à la *Chose publique* jusque-là. Effectivement, Gaius a dédié sa vie à la *Chose publique* après avoir étudié les lettres et la philosophie durant son enfance. Il représente le *summum* d'une vie active.

³⁸⁷ Mithridate VI Eupator (132-63 ACN). Roi du Pont, il combattit les Romains lors des trois guerres mithridatiques, entre 89 et 63 ACN. Après une guerre d'usure menée par Lucullus, il fut finalement vaincu par Pompée.

Source: GOUKOWSKY P., « Mithridate VI Eupator (132-63 av. J.-C.) roi du Pont », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 1 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/mithridate-vi-eupator/>).

³⁸⁸ KBR 9278-80, ff. 37 verso, 38 recto.

Gaius a établi son intellect éduqué, sa vaillance au combat et sa dévotion à la *Chose publique*. Aux feuillets 27 et 28, Gaius avait résumé les qualités nécessaires à la noblesse d'un individu. Il possède déjà celles relatives à la vaillance, la noblesse d'âme et l'éducation aux lettres. Il ne reste que les bonnes relations avec le divin, ses amis et sa famille. Il y a également les « bonnes ars », celles qui apportent la vertu, qui doivent être pratiquées longuement. Cependant, cela fait partie de toutes les activités qu'il pratique jusqu'à présent. Il s'intéresse donc maintenant à ses relations avec sa famille et ses amis. Il a toujours eu un grand amour et une grande affection pour ces derniers. Ses amis présents peuvent témoigner qu'il a toujours été là pour les aider lors de procès ou lorsqu'ils font face au Sénat. Il ne leur a jamais fait défaut tant pour les choses publiques que privées. Gaius met en avant son assistance à ses amis en matière de justice. Comme il l'avait dit précédemment en parlant de la libéralité, servir la *Chose publique* est aussi bénéfique à ses proches. Il ne fut pas avare des avantages qu'il tirait de sa position. Il a aidé tous ceux qui sont venus le lui demander, en se montrant opulent de foi, de pitié et d'amour envers eux. Cette partie du discours règle donc la question du critère des bonnes relations avec les proches. Il reste donc la bonne relation avec le divin pour compléter les critères qui permettent de tendre vers la plus haute noblesse.

« Pour laquelle chose, comme il advient communement en toutes choses aians ame, jay acquis et conjoint a moy la grace et la benivolence de tous et toutes. Certes il nest homme en celle cite ne par tout le monde aussi qui me hayst oncques que je sache se non daventure le pueple rommain. Finablement la somme de mes euvres est ceste, je me estudie de estre treschier a la chose publicque, servicable dehors, joieux a lostel, tresveillant en lestude, debonnaire verz les povres, chier entre mes prouchains, loyal verz mes amis, et tousjours tresreverend es choses divines. Et ainsi par ces ars jay toudis cuide de pover attaindre et parvenir a noblesse, et par ces vertus jay tousjours pense de faire mon courage cler et plus cler vraiment que le tien, Cornelius. »³⁸⁹

Selon Gaius, ce qu'il décrit devrait arriver à toutes les choses ayant une âme. Il a acquis et a « uni » à lui la grâce et la bienveillance de toutes et tous, en raison de ses bonnes mœurs et ses actions bonnes et généreuses. Gaius clame que personne ne le hait dans le monde entier, ou du moins à sa connaissance dans le peuple romain.

Il récapitule ses vertus, marquant la fin de cette autobiographie. Il résume ce qui correspond à l'idéal de vertu, et donc à l'idéal de noblesse. Il s'emploie à être très estimé et aimé de la *Chose publique*. Il est serviable aux autres et heureux (agréable à vivre) en son Hôtel (au sens médiéval du terme). Il est très appliqué à l'étude. Il est généreux et bienveillant envers

³⁸⁹ KBR 9278-80, ff. 38 recto et verso.

les pauvres. Il est aimé de ses proches et loyal envers ses amis. Gaius ajoute qu'il est très révérend des choses divines. Ces « ars », ces bonnes pratiques et activités, permettent à Gaius de prétendre à la noblesse. Car par les vertus qu'il acquiert par les « bonnes ars », il améliore son « courage », le rendant plus clair que celui de Cornélius. Cette dernière phrase marque la fin de la partie autobiographique du discours de Gaius et annonce la suivante, l'attaque directe au personnage de Cornélius.

La présence du divin au sens chrétien est réduite dans ce discours. Gaius précise qu'il est nécessaire de toujours être révérend envers les choses divines, ce qui constitue l'une des rares apparitions du divin dans les causes de la noblesse. Ce texte didactique repose sur les fondements humanistes, ce qui implique une séparation claire entre les vertus chrétiennes (théologiques) et les vertus cardinales. Dans les miroirs des princes et les livres didactiques pour l'apprentissage des chevaliers, les vertus chrétiennes et théologiques étaient mises avant, surtout le service de Dieu et de l'Eglise.³⁹⁰ C'est seulement en possédant ces vertus que l'on peut espérer atteindre les vertus cardinales. En ce sens, ces textes didactiques sont entièrement différents de ceux des humanistes. Ces derniers séparent les vertus en catégories distinctes : les vertus théologiques sont cantonnées à la théologie et l'Eglise, dans le but de sauver l'âme ; les vertus cardinales résident dans le royaume terrestre, dans l'association entre les hommes et les relations qui les lient entre eux, avec pour but de préserver la société humaine. Cette séparation radicale était augurée par une vive critique des vertus cardinales par les penseurs chrétiens au XII^e siècle. Ces derniers apprirent que le concept venait d'auteurs païens qui ne connaissaient pas les vertus théologiques qui apportent la salvation de l'âme. C'est pourquoi les auteurs médiévaux comme Albert le Grand³⁹¹ et Thomas d'Aquin ont rendu les vertus théologiques conditionnelles à l'obtention des vertus cardinales. Dans le cas de ce texte, comme la *Chose publique* est supérieure à l'individu, les vertus cardinales sont supérieures aux vertus théologiques.³⁹²

³⁹⁰ Les ducs possédaient dans leurs bibliothèques de tels ouvrages, comme le *Speculum regum* (1344) de Pelage, le *Mirouer historial* (ante 1451) de Vincent de Beauvais ou *L'instruction d'un jeune prince pour se bien gouverner envers dieu et le monde* (1450) de Gillesbert de Lannoy.

Source : VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 35.

³⁹¹ Albert le Grand (vers 1193-1280) : Homme de sciences et des lettres, il étudia la philosophie et la théologie dans plusieurs traités. Il enseigna à l'université de Paris, où il fut le maître de Thomas d'Aquin. En 1260, il devint évêque de Regensburg. Il démissionna de son poste après deux ans, pour retourner dans l'enseignement à Würzburg, Strasbourg et Cologne. L'un de ses traités les plus connus est sa *Somme de théologie*, car il est inachevé.

Source : WÉBER E.-H., « Albert le Grand (1193?-1280) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 28 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/albert-le-grand/>).

³⁹² VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 35-36.

Le coup de grâce, l'égoïsme et l'oisiveté de Cornélius mis à jour

Durant tout le discours de Gaius, ce dernier a argumenté son propos avec des exemples venant du monde romain de manière générale, mais aussi de la *gens* de Cornélius. Ces exemples plus ciblés servent à la fois à prouver la justesse de sa thèse et à contredire directement Cornélius. Gaius prouve que non seulement Cornélius a tort sur les principes de noblesse qu'il prône, mais que sa *gens* est sujette aux reproches que l'on peut faire à cette vision de la noblesse. Après avoir prouvé que la noblesse ne devait pas être qu'une affaire de naissance, de sang ou d'argent, Gaius a éliminé l'argument du lignage dont Cornélius se targuait. Comme ce dernier ne peut plus se cacher derrière sa *gens*, il peut être directement atteint par les assauts verbaux de Gaius. Après avoir déconstruit la thèse de Cornélius et établi ses propres arguments et s'être présenté humblement, Gaius tourne enfin toute son attention vers Cornélius lui-même.

« Quelles sont tes meurs. [...] Quelle chose as-tu oncques demery en ta vie, pour quoy tu te vueilles attribuer noblesse devant moy.

Qui est cellui seul benefice que nostre chose publicque a jamais appercu de par toy, qui jusques cy as ainsi vesquu en icelle, que en ses prouffis et affaires, elle na point encores entendu que tu soies ne.

Qui est lomme mortel qui oncques usat de ton confort ne de ton ayde, ne en qui tu exercasses ceste liberalite que tu eslieves tant, se non que d'aventure tu les aies despendu en tes ribaudises ou en toute desvergondee en deshonneste vie, dont celle tresnoble maison que tu as maintenant et tout ta famille est remplie. »³⁹³

Gaius débute sa critique de Cornélius par des questions rhétoriques remettant en cause son utilité en tant que citoyen. Selon Gaius, son rival profite des bénéfices de la *Chose publique* alors qu'il n'a rien fait pour elle. La *Chose publique* n'a pas encore entendu que Cornélius est né, signifiant ainsi qu'il n'a rien accompli au service du *Bien commun*. D'ailleurs, la libéralité de Cornélius est remise en cause. Ce dernier avait en effet proclamé une grande largesse due à sa richesse. Cependant, il semblerait qu'il n'y ait aucun témoin de la générosité et de la bonté de Cornélius. Gaius ajoute même que la seule libéralité dont il a fait preuve est envers les ribaudes et une vie de basses mœurs. Sa maison et sa famille sont à présent rongées par sa vie déshonnête.

« Penses tu de te faire cler et noble quant a trompettes et mensestreux tu fais danser ung grant tropeau de foles femmes publicques [...], quant tu te envolepes dembrachemens deshonestes, de laide contenanc,e et de yvrongneries. Et quant tu as raconte les nobles et haultains faiz de tes predecesseurs, je confesseray bien que leur noblesse a flour

³⁹³ KBR 9278-80, ff. 38 verso.

tresgrandement et treshonnourablement, mais toy imprudent et desvergonde, descoeuves ton infamete par ceste recommandacion. Et verite il nest riens plus detestable, ne riens plus miserable que en une tant grande resplendisseur de vertu avoir passe son eage se trestant avugle et obscure. Ilz te mettoient audevant ung exemple de tresgrandes et belles choses, et pour parvenir a la bonne grace de la chose publicque, comme silz te moustroient ung tresbeau chemin devant les yeulx affin que ce te feust treslegiere chose de reluire en une tant grande resplendisseur de tes ancestres. Mais dune clere lumiere tu te es plongie ou milieu de tenebres, et puis tu cuides que tes merites reluisent en la chose publicque, laquelle tu enlaidis par tes nichetez et folies. Tu cuides aussi acquerir noblesse par les benefices de tes predecesseurs, et toutesfois tu ne quiers malice et laidure.

Penses tu, je te requier, deservir par dormir, par repos, par oyeuse, par vins, par viandes, par jolivetez, par luxures et par hontes avoir icelle gloire, que ceulx la ont conquist par tant de labeurs, par veilles, par continences, par fain, par soif, par chault, par froit, par leurs adventures et par grans perilz. Tu erres grandement. »³⁹⁴

Gaius enchaîne sur l'impudeur et les mauvaises mœurs de Cornélius. En effet, comment ce dernier peut-il se dire noble alors qu'il entretient des prostituées chez lui ? Il est tînté par leur souillure et est trop entouré de mauvais comportements (ivresse entre autres) que pour clamer une quelconque noblesse. Pour les humanistes, le corps doit être dompté par la raison, et l'homme doit résister aux pulsions basiques et aux vices. Selon Pétrarque, un homme n'est qu'une bête méprisable, à moins qu'il contrebalance la faiblesse de son corps par la noblesse de son âme.³⁹⁵

Bien que la noblesse des ancêtres de Cornélius lui soit concédée par son adversaire, sa vantardise de leurs exploits dévoile son infamie. En effet, selon Gaius, il n'est rien de plus déshonorable que de gaspiller l'exemple, le resplendissement de vertu, offert par les ancêtres et d'y être resté aveugle et hermétique.

Dans la contre-argumentation sur le lignage comme critère de noblesse, Gaius avait déjà parlé du rayonnement des ancêtres et de l'impact que cela avait sur les descendants. Cela pouvait jouer une influence positive, à condition que le descendant y soit réceptif. Dans ces cas-là, il parlait de rayonnement de noblesse de manière générale. La source de la noblesse s'est ensuite cristallisée autour du service à la *Chose publique*. C'est ce que l'on retrouve dans cette harangue contre Cornélius. Les ancêtres de ce dernier lui ont donné le parfait exemple d'actions qui permettent d'être en bonne grâce de la *Chose publique*. Il aurait été simplissime pour lui de prendre cette route toute tracée, mais Cornélius s'en est écarté. Au contraire de ses aïeux, il

³⁹⁴ KBR 9278-80, ff. 38 verso, 39 recto et verso.

³⁹⁵ BOUSWMA W. J., *op. cit.*, p. 20.

enlaidit la *Chose publique* par ses idioties et ses folies. Au lieu d'acquérir la noblesse que ses ancêtres ont détenue, son comportement ne lui fait obtenir que malice et déshonneur.

Gaius met son rival au pied du mur, lui demandant s'il pensait vraiment mériter la noblesse ou servir la *Chose publique* en étant oisif, fainéant, faisant excès de vin et de viande. Sarcastiquement, il demande s'il pensait mériter cette noblesse ancestrale en faisant honte à ses aïeux, eux qui ont acquis la gloire par leurs labeurs, par leurs veilles, par leur retenue, par les privations subies, par les climats rudes endurés et par les dangers qu'ils ont affrontés. Si effectivement Cornélius est convaincu de telle chose, il fait gravement erreur.

Les critiques que Gaius avait faites envers les enfants de nobles qui ne méritent pas les honneurs de leurs ancêtres sont ici directement dirigées contre Cornélius. Il met en application toute sa théorie de la vraie noblesse à l'encontre de celui qui représente l'ancienne noblesse de lignage. À nouveau, l'inactivité est dénoncée comme un vice, comparée à l'utilité de Gaius au sein de la *Chose publique*. Le service et l'oisiveté sont opposés l'un à l'autre, avec évidemment l'ancienne noblesse accusée de paresse.

Cette critique de l'oisiveté de la noblesse héréditaire telle que Buonaccorso la présente peut être lue de manière pédagogique par l'entourage ducal et Philippe le Bon lui-même. Ce dernier s'adonnait au style de vie noble : tournois, fauconnerie, chasse, banquet, mais aussi la lecture d'œuvres de sa grande bibliothèque. Comme le dit Vaughan dans sa biographie, qui pourtant glorifie Philippe le Bon, il avait un penchant pour les *nocturnal entertainments*, similairement à Cornélius. Georges Chastelain l'avait même accusé de négliger les affaires de l'État. La part de responsabilité endossée par Philippe le Bon au sein de son gouvernement est sujette à débat. Richard Vaughan est partisan d'une vie politique active malgré les critiques de ses contemporains. La fin de son principat aurait été plus productive pour le Duc que le début. En 1435, un rapport d'un membre du clergé local raconte qu'au Congrès d'Arras, le Duc avait l'habitude de faire une sieste digestive. De même, il lui arrivait de dormir tard le matin, à tel point que des visiteurs matinaux devaient être renvoyés. Vaughan admet que le Duc était l'objet de critiques sur sa fainéantise et son manque de responsabilité au sein du gouvernement, mais malgré cela il ne relègue qu'un rôle secondaire au chancelier Rolin.³⁹⁶ Pourtant, l'administration des principautés et du gouvernement central était principalement endossée par Nicolas Rolin, qui présidait le Grand Conseil en l'absence du Duc. Dès le début de son principat, Philippe le Bon s'est déchargé d'une partie de ses responsabilités gouvernementales sur Rolin en tant que

³⁹⁶ VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 128-130, 164-166.

ministre, puis comme chancelier.³⁹⁷ Cette critique de l'ancienne noblesse et surtout de l'oisiveté et des plaisirs peut donc être dirigée à la fois envers la noblesse de manière générale, mais aussi envers le Duc qui est l'exemple ultime à suivre pour l'aristocratie comme pour les aspirants à la noblesse.

Gaius continue d'appliquer sa critique de la noblesse de lignage à Cornélius avec l'argument des parents qui souhaitent que les honneurs soient passés à leur descendance.

« Tu dis maintenant quant leurs ames sont separees hors de leurs corps, quil nest chose plus joyeuse en ce monde ne plus agreable pourtant que toutes les dignitez de la chose publicque honneurent et reverendent toy qui es leur, sang, leurs entrailles et leur amour.

En verite, je cuide maintenant silz te regardoient estre venu de leur resplendissant lumiere, quil ne seroit riens plus detestable a leurs glorieux esperis que leur seroit pour ce que ceste clarete du paijs a soutenu si longuement tes enormitez, de laquelle, silz vivoient encoires cy presentement, eulx tous ensemble ten dejetteroient incontinent au loings, ainsi que tu las bien deservy. »³⁹⁸

Cornélius avait affirmé dans son discours que les morts souhaitaient plus que tout que leur descendance profite des honneurs qu'ils ont eux-mêmes eus ou acquis. Gaius avait déjà démenti cet argument en présentant des cas d'enfants destitués et condamnés par leurs parents dû à leur mauvais caractère et leur comportement déshonorable. Il en va de même pour Cornélius. Si ses ancêtres pouvaient voir ce qu'il est devenu de la resplendissante lumière de noblesse qu'ils ont laissé à leur descendance, ils le banniraient promptement. Ceci serait bien mérité, selon Gaius, car Cornélius a souillé son héritage « moral » et a terni la réputation de sa *gens*. Si ces derniers pouvaient voir leur descendant, ils seraient choqués de savoir à quel point la *Chose publique* a toléré ses exubérances et ses idioties.

En parlant ainsi, Gaius prive Cornélius de son argument le plus fort : les ancêtres et leur patrimoine nobiliaire qu'il prétend posséder. Cela se raccorde à l'individualisme prôné par l'humanisme civique. Il s'agit d'un individualisme au service du *Bien commun*. Si chacun doit prouver sa valeur indépendamment de son passé familial, de sa situation sociale, alors la *Chose publique* est d'autant mieux servie par ceux qui veulent prouver leur valeur, quel que soit leur milieu. Dans l'optique bourguignonne, cela met tous les sujets du Duc théoriquement sur le même pied d'égalité en ce qui concerne l'héritage nobiliaire familial.

³⁹⁷ PRIDAT H.-F., *op. cit.*, p. 42-67.

³⁹⁸ KBR 9278-80, ff. 39 verso.

« Nas tu point de honte que tu es appelle avecques eulx, quant tu as vesquu si vaillamment quil semble que tu aies este nourry entre les bordeaulx et lieux dissolutz. Tu affirmes cy que leurs ymages reluisent cy en ta presence, or assavoir moult se tu ignores point que ta vie desordonnee amoindrist leur gloire pour ce que leur clarete ne puet plus reluire en tes tenebres. »³⁹⁹

Cornélius devrait avoir honte de se targuer du nom de Scipion et d'appartenir à la *gens cornélienne*. En effet, il a vécu si vilement qu'on pourrait croire qu'il a été élevé dans les bordaux et autres lieux mal famés. Pourtant ce dernier pense faire honneur à la gloire de ses ancêtres par le simple fait d'exister. Il repose presque entièrement sur leur gloire passée pour justifier sa noblesse. De plus, il ternit la gloire de ses ancêtres par ses mauvaises mœurs. Tout comme les bonnes mœurs et bonnes actions font rayonner la personne qui les accomplit, l'inverse à une influence néfaste, non seulement sur la personne, mais aussi sur le reste de sa famille, passée et présente. On ne tient cependant pas rigueur aux personnes qui ont des ancêtres déshonorables ou vicieux. Gaius avait d'ailleurs montré des exemples d'enfants de parents vils, qui s'étaient admirablement conduits au service de la *Chose publique*, et qui avaient gagné leur noblesse.

En privant Cornélius du soutien qu'il peut tirer de sa gloire familiale, il le met « à nu ». Il est dépouillé de son atout le plus précieux et le plus traditionnel quand on parle de noblesse. Non seulement il n'a plus la réputation familiale pour l'appuyer, mais il la salit en vivant de manière déshonorable. Gaius s'attaque également à la richesse de ce dernier.

« En aprez tu tiens ceste tienne nobilite embellie de tas tresamples maisons, de tes trebeaulx villages et de tes tresriches laboureurs de terre, et tu vituperes mon moyen mesnage, mon petit hostel populaire, mon estroit champ et ma povrete honneste. Mais tu ne sces pas, meschant homme, a combien grant deshonneur te sont toutes tes choses et combien cleres et nobles me soient les miennes. Ce mest vraiment plus belle chose de flourir en trespetites et trestenues choses quil nest a toy de te souiller en tresgrans apparaulx. Et ja soit ce que jeusse bien peu avoir de plusgrans choses tant es publiques offices magistraulx comme en laide de chevalerie, ne aussi richesses ne [...] peurent oncques defaillir. Car je ne voulds oncques riens qui ne fust honneste. Mais pour ce que je nay toudis riens convoitie pardessus honestete, je suis content de ceste doulce et attempree frugalite que jay. Ce mest assez davoir autant que je convoitte. Ce mest assez de convoitier autant quil mest honneste, et tout quanques on quiert pardessus, il sen va en superfluite de luxure. »⁴⁰⁰

³⁹⁹ KBR 9278-80, ff. 39 verso, 40 recto.

⁴⁰⁰ KBR 9278-80, ff. 40 recto et verso.

Dans cet extrait, Gaius critique Cornélius pour son surplus de richesses et son ostentation. Au contraire, Gaius se contente de la frugalité tempérée par laquelle il vit. Il ne convoite pas plus que ce qu'il n'a. La quête inlassable de richesse est ridicule pour l'humanisme civique, car elle ne satisfait pas l'âme de l'homme. Seule la vertu peut ennoblir son âme. Les choses matérielles n'ont donc pas d'impact sur la noblesse d'un individu. Pour cette raison, Gaius considère qu'il y a plus de noblesse dans ses modestes possessions que dans les richesses exubérantes de Cornélius.

Comme nous l'avons vu, l'humanisme emprunte certaines idées au stoïcisme. Appliquer la doctrine stoïque signifiait différencier le monde externe, sur lequel l'homme n'a pas un contrôle absolu, et le monde interne, qui est gouverné par la raison.⁴⁰¹ La vision de la noblesse selon Cornélius repose sur des éléments extérieurs : noblesse de lignage et richesse. Les humanistes civiques arguent que la noblesse n'est pas un état extérieur qui dépend des titres, de la richesse ou même des lettres patentes. La noblesse est déterminée par la vertu de l'individu, qui est située dans son for intérieur.⁴⁰²

Gaius rajoute même qu'il aurait pu obtenir de « plus grandes choses ». Cependant, il se contente de ce qu'il possède, ne cherchant pas vainement une richesse dont il n'a que faire. La richesse d'un homme importe peu, car c'est son « courage » qui est la jauge de sa noblesse. C'est pour cela que Gaius estime qu'il y a plus de noblesse dans ses petites possessions que dans celles de Cornélius, car il ne les teinte pas de déshonneur par un vil comportement.

La sobriété et la modération de Gaius face aux richesses et à l'ostentation est emprunte à la fois de christianisme et de stoïcisme. La sobriété matérielle est très présente dans l'esprit chrétien. La pauvreté est devenue une valeur centrale du christianisme du XI^e au XIII^e siècle. Il suffit d'observer les ordres monastiques et leur volonté de dépouillement et de pauvreté, à l'image du Christ pauvre (bien que souvent, l'accumulation de dons fonciers annihile la pauvreté originelle de l'ordre).⁴⁰³ Quant au stoïcisme, il prône une apathie de l'homme face aux vicissitudes physiques. Les stimuli extérieurs ne doivent pas influencer l'esprit d'un individu, la richesse n'a donc pas d'importance.⁴⁰⁴

⁴⁰¹ BOUSWMA W. J., *op. cit.*, p. 28.

⁴⁰² VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 33-34.

⁴⁰³ PIRON S., « Les mouvements de pauvreté chrétiens au Moyen Age central », dans BOURG D. et ROCH P. (dir.), *Sobriété volontaire, En quête de nouveaux modes de vie*, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 49-50.

⁴⁰⁴ BOUSWMA W. J., *op. cit.*, p. 11.

Cette modération face à la richesse va à l’opposé des objectifs des aspirants à la noblesse à la fin du Moyen Âge. L’ostentation de richesse faisait partie du mode de vie noble, et donc était un critère nécessaire à l’acceptation sociale pour les nouveaux nobles. La largesse est souvent ritualisée pour la haute noblesse. Il faut montrer un certain mépris du profit financier, notamment par le don. Ce dédain de l’argent et la distribution de richesses servent à différencier la noblesse des classes sociales inférieures qui sont plus attachées à l’argent, comme les marchands bourgeois. Malgré le principe de la libéralité, dépendant de l’intention et non de la quantité proposée par Gaius, la pratique dicte qu’une certaine richesse était nécessaire au mode de vie noble.⁴⁰⁵

Selon Bartier, au XV^e siècle, trois éléments indispensables justifiaient l’anoblissement : une certaine fortune immobilière, vivre noblement et ne pas commercer. Malgré la valeur juridique indéniable des lettres patentes, certains anoblis par Philippe le Bon ont fait face à l’hostilité de l’opinion publique quant à leur noblesse. Odot Molain accéda au statut noble en 1433, par lettres patentes. Toutefois, il lui fût reproché de continuer son activité commerciale.⁴⁰⁶ Ce fut également le cas pour Jean de Plaine, qui fut général maître des monnaies. Anobli en 1429, il continua de pratiquer ses activités marchandes.⁴⁰⁷ Ces nouveaux nobles sont critiqués car ils ne vivent pas « noblement », notamment à cause de leur rapport à l’argent.

L’avis de Gaius sur la modération face à la richesse ainsi que la supériorité de l’intention sur la quantité en matière de largesse n’est pas applicable par les aspirants à la noblesse souhaitant être reconnus par les gens du commun et par les nobles de sang. Cependant, la modération a un rôle dans le savoir-vivre et l’éthique du noble. Le noble doit faire preuve de sagesse pour être bien admis à la cour. Cette sagesse se base sur le savoir-vivre et sur la réflexion. Le chevalier, technicien des armes, doit réfléchir à sa position et sa place dans la société, ainsi que sur l’éthique qui est liée à son état. Le noble doit également appliquer un code de conduite, l’étiquette, dans une société où toutes les activités sont ritualisées. C’est là qu’intervient la modération, qui est considérée comme un trait de la sagesse. Jacques de Lalaing était réputé pour être très modéré, dans le sens de retenue, aussi bien lors des banquets que pendant les conseils princiers.⁴⁰⁸ La modération est donc bien présente dans la mentalité

⁴⁰⁵ AURELL M., *op. cit.*, p. 71-75.

⁴⁰⁶ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, *op. cit.*, p. 197-199. – BARTIER J., « L’ascension d’un marchand bourguignon au XV^e siècle, Odot Molain », *Annales de Bourgogne*, 1943, vol. 15, no 3, p. 192.

⁴⁰⁷ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, *op. cit.* – RICHARD J., « Les archives et les archivistes des ducs de Bourgogne dans le ressort de la Chambre des Comptes de Dijon », *Bibliothèque de l’école des chartes*, 1944, t. 105, p. 144.

⁴⁰⁸ CARON M.-T., « Mode de vie noble », *op. cit.*

aristocratique. Toutefois, la modération telle qu'elle est présentée par Gaius semble mal adaptée au mode de vie nobiliaire.

« Quelle chose devons nous plus desirer en nostre vie, se non que nous vivons moderrement et bien. Et toutes richesses quelconques quelles soient se on les amasse pour soy aourner et outrecuidier, elles sont paine et labeurs superflux. Vertu doncques doit estre acquise pour lembelissement du noble courage, et non pas les polis et riches ustensiles de ta maison.

L'omme vertueux et noble resplendist entre quelconques choses tresviles, mais le meschant vicieux se rend plus vil entre toutes choses tresresplendissans. Il nest nul qui pourchasse a perdre vertu par diestte de choses terriennes, et nest riens petit a celui qui vult bien faire. Celui aussi qui nest cler et noble, doit accuser soy meismes et a tort et sans cause se complaint de fortune. »⁴⁰⁹

La vertu doit être acquise pour elle-même, pour l'embellissement de l'esprit et non pour l'acquisition de biens matériels. Un gain matériel peut être gagné par le service à la *Chose publique*, comme l'a expliqué Gaius en parlant de la libéralité, mais ce ne doit pas être une fin en soi. Les humanistes tirent cette idée du stoïcisme. Les philosophes stoïciens voyaient la vertu comme quelque chose à atteindre en tant que telle. Elle possède une valeur suprême dans l'ordre naturel de l'esprit humain, qui est guidé par la raison.⁴¹⁰ Comme la vertu est la plus noble des quêtes, celle de la richesse est vaine et futile. Travailler à s'enrichir n'a donc aucun sens car cela n'a aucune incidence sur le bonheur ou la satisfaction qu'un homme tire de la vie. Similairement, si la vertu doit être acquise pour l'embellissement de l'esprit et non pour l'avidité de richesse, le service à la *Chose publique* doit se faire pour l'embellissement de cette dernière et pour la vertu et la noblesse que cela confère. On ne doit pas servir la *Chose publique* uniquement dans l'optique de s'enrichir. L'enrichissement et les avantages que l'on tire d'une bonne position au sein du pouvoir de la *Chose publique* doit être une conséquence du service et non une finalité. Comme Gaius l'a déjà mentionné, il n'y a pas de tort à profiter des avantages matériels et à faire preuve de libéralité, car c'est une récompense du service à la *Chose publique*. Toutefois, cela ne doit en aucun cas être le but recherché. Ainsi lorsqu'ici Gaius précise que la vertu doit être acquise pour elle-même, il ne se contredit pas, car le service à la *Chose publique* donne la vertu.

La vertu et la noblesse se verront même dans le plus vicieux des milieux. Gaius emploie à nouveau ici le répertoire de la lumière qui se voit dans l'obscurité. Ceci a déjà été prouvé par

⁴⁰⁹ KBR 9278-80, ff. 40 verso.

⁴¹⁰ BOUSWMA W. J., *op. cit.*, p. 22-23.

des exemples d'hommes illustres venant de basse extraction. En revanche, un homme méchant et vicieux l'est encore plus lorsqu'il se trouve parmi un milieu « resplendissant », c'est-à-dire entouré de vertu et de noblesse. Les biens matériels n'ont pas d'impact sur la vertu et la noblesse. La vertu garde toute sa valeur, indépendamment de la pauvreté, car l'intention de faire le bien est ce qui est le plus important. En réalité, il est simple d'être noble et vertueux. Quelqu'un n'étant pas noble n'a que lui-même à blâmer, au lieu d'en faire reposer la responsabilité sur les hasards de la vie (situation sociale, biens matériels, mésaventures, etc.).

« Pour lesquelles choses, O Cornelius Scipion, delaisse maintenant a toy glorifier en tes euvres que tu as cy racontees, lesquelles demoustrent ta derverie estre plus puissante, et te deporte de mesprisier ma fragilite qui rend ma vertu plus clere et plus luisant. Delaisse aussi de mettre noblesse estre scituee es biens de fortune. Car ilz sont caduques, transitoires et estranges. Certainement noblesse est colloque avecques vertu, et vertu avecques noblesse. »⁴¹¹

En précisant une fois de plus que la noblesse ne dépend pas des aléas du moment, qu'ils soient bons ou mauvais, Gaius prouve que Cornélius n'a réellement aucune noblesse. Comme l'a précisé Gaius, aucune noblesse ne peut reluire chez un homme vicieux, peu importe qu'il soit entouré de choses « resplendissantes ». Ainsi, les bonnes œuvres que Cornélius a clamées ne le rendent que plus abject. Il n'est rien qui puisse contrebalancer son mauvais comportement pour lui apporter la noblesse. Ses mauvaises actions sont exacerbées par les quelques bonnes œuvres qu'il a vantées. Cependant, ces bonnes œuvres ont également été démenties par Gaius, car Cornélius ne faisait preuve de générosité qu'envers les femmes de joie, alors qu'il se targuait d'être libéral de ses biens.

Gaius en finit avec la conclusion de son avis sur la fortune. Les biens matériels n'apportent pas la noblesse, car ils sont éphémères. Ils sont étrangers à l'esprit de l'homme, où se situe la vraie noblesse. Cette dernière est liée à la vertu. Noblesse et vertu sont complémentaires l'une de l'autre.

Dans cette partie de son discours, Gaius a su retourner tous les arguments de Cornélius contre lui-même, de son prestige de la *gens* cornélienne à sa richesse. Il a appliqué à son adversaire les mêmes critères de noblesse qu'à lui-même. Il en ressort que Cornélius n'a aucune noblesse intérieure. Ayant ainsi disposé de son rival, Gaius s'adresse à Lucrèce.

⁴¹¹ KBR 9278-80, ff. 40 verso, 41 recto.

Les promesses à Lucrece

Dans ce débat entre les deux jeunes Romains, l'enjeu était de déterminer la noblesse. Pour ce faire, deux façons de définir cette dernière se sont opposées : la vision classique et traditionnelle contre la vision de l'humanisme civique. Cependant, la fin du discours de Gaius se recentre sur le but du ce débat, déterminer qui épousera Lucrece. Il s'adresse alors à la vierge pour lui exposer ce que sera sa vie avec lui, comparée à celle que Cornélius offre. Ceci montre la vision d'une vie conjugale noble idéale au sens entendu par Buonaccorso. Nous voyons ici le type de relation entre les deux époux ainsi que les occupations de Lucrece. Les activités de Gaius ont déjà été exposées dans sa partie autobiographique.

« O Lucrece, qui es la resplendeur de nostre eage. Tu as moult bien congneu ceste vraie vertu de noblesse, et las acquise par ton merveilleux engin. Les noces des pucelles ne tont pas pleu, aussi non fait les aornement de femmes, ne les politz fermailletz, ne les robes pompeuses, [...] ne pluseurs autres menues jolivetz, lesquelles choses sont chascune a par soy esmouvments de luxure. Ains toy habandonnee a philosophie, et aux .vii. ars liberaulx, en continence de char, en labeurs corporelz, en virginite, enveilles, en soing, en dilligences et en sollicitudes, maintiens une vie la plus renommee de toute la jouvence rommaine. [...]

Par ainsi, pour ce que je maine une pareille vie a tes meurs, et Cornelius Scipion en maintient une dessemblable, il est necessite que tu me aime grandement et que tu le hayes trasaigrement. Quele joyeuseté de vie peus tu avoir avecques lui. »⁴¹²

Gaius offre une vie maritale qui est en contraste avec celle que Cornélius avait décrite. Il avait promis le luxe, la sécurité financière, le loisir et l'oisiveté à la jeune Romaine. Le caractère de cette dernière avait été présenté dans l'introduction du débat. Pour le lecteur, elle semble naturellement plus compatible avec Gaius, ce qu'il prouve dans cet extrait. Cette dernière connaît la « vraie noblesse », celle qui se trouve dans l'esprit, car elle l'a acquise par son intelligence et son étude. Il faut effectivement rappeler que le service à la *Chose publique* n'était pas la seule manière d'obtenir la noblesse, bien que ce soit la voie privilégiée par Gaius. L'érudition était un autre moyen d'acquérir la vertu de vraie noblesse, ce que Lucrece a accompli.⁴¹³

D'après la description de Gaius, Lucrece fait, comme lui, preuve de retenue et de modération. Elle a refusé de se marier jusqu'à présent. Elle rejette le luxe, l'ostentation de richesses (bijoux, riches robes, etc.) et autres plaisirs matériels et coquetteries. Ces choses font

⁴¹² KBR 9278-80, ff. 41 recto et verso.

⁴¹³ KBR 9278-80, ff. 16 verso.

partie du luxe superflu dont parlait Gaius. Au lieu de se laisser tenter par ce luxe, elle s'est adonnée à l'étude de la philosophie et des sept arts libéraux. Elle est également restée chaste et pure. Elle n'a pas rechigné face au travail physique. Elle a mené une vie pure et noble avec tant de zèle et d'attention qu'elle est réputée parmi toute la jeunesse romaine.

Sans surprise, les mœurs de Lucrèce sont les mêmes que celles de Gaius : la « vraie noblesse », l'étude, la rigueur de vie, les bonnes mœurs et la suffisance matérielle. Par conséquent, elles s'opposent à celle de Cornélius : l'oisiveté, les loisirs, le luxe, la richesse. Selon cette logique, elle doit aimer l'un et haïr l'autre. Gaius insinue qu'elle ne trouvera aucune joie en vivant avec son rival.

Dans cette fin de discours, Buonaccorso parle enfin des sept arts libéraux à proprement parler. Le reste du discours évoque ces sept disciplines, notamment lorsque Gaius parle de l'étude, de l'érudition qu'il a cherché à acquérir durant son enfance. Lorsque Gaius discute de la noblesse qui peut être acquise par la quête d'érudition et l'étude des sciences, les arts libéraux ne sont pas mentionnés spécifiquement.⁴¹⁴ La vision de cette quête du savoir et des sciences ne se restreint donc pas qu'au *trivium* et au *quadrivium*. D'ailleurs, Gaius se vantait d'être particulièrement féru de philosophie, qu'il estime supérieure au reste des sciences.⁴¹⁵ Il invite Lucrèce à étudier la philosophie en plus des sept arts libéraux.

Il semblerait que la notion des *studia humanitatis* et des sept arts libéraux soit un peu confuse dans ce manuscrit. Elle s'ajoute avec la notion de « bonnes arts » et de « mauvais arts » qui signifient des activités de manière générale, sans se rapporter aux arts du *trivium* et du *quadrivium* des sept arts libéraux.⁴¹⁶

La question repose essentiellement sur l'identification du programme éducatif humaniste. Selon la théorie du courant par Paul Oskar Kristeller⁴¹⁷, il s'agit des *studia humanitatis*, un corpus d'étude centré sur « l'humain » : la grammaire, la rhétorique, la poésie, l'histoire et la philosophie morale. L'utilisation du terme *studia humanitatis* est utilisée par les premiers humanistes à la fin du XIV^e siècle en référence au discours de Cicéron *Pro Archia poeta* de 62 ACN, où il parle des objectifs culturels à atteindre en littérature.⁴¹⁸ Dans le premier quart du XV^e siècle, plutôt qu'une bonne maîtrise de certaines disciplines, le terme avait une

⁴¹⁴ KBR 9278-80, ff. 30 recto.

⁴¹⁵ KBR 9278-80, ff. 36 verso, 37 recto.

⁴¹⁶ KBR 9278-80, ff. 27 verso, 28 recto.

⁴¹⁷ KRISTELLER P. O. (éd.), *Humanismus und Renaissance*, op. cit.

⁴¹⁸ REVEST C., op. cit., p. 665-696.

signification plus vague de grande réussite culturelle au service de la société. Ce n'est que dans des écoles spécifiques que les *studia humanitatis* furent définies comme parcours scolaire. Chez les humanistes, ce parcours remplaça progressivement les sept arts libéraux durant le début du XV^e siècle. Les sept arts libéraux formaient un cursus bien distinct : arithmétique, musique, astronomie et géométrie ; puis grammaire, dialectique et rhétorique. Il est donc naturel que les humanistes, cherchant des études plus « humaines », voulurent remplacer un parcours par un autre. Cette évolution progressive du terme a été également ressentie au-delà de l'Italie.⁴¹⁹

Il semble que les « lettres » telles qu'elles sont mentionnées dans le reste du manuscrit ne se réfèrent pas particulièrement aux disciplines du *trivium* et du *quadrivium*. Premièrement, l'auteur prouve dans cette fin de discours qu'il avait connaissance des sept arts libéraux, mais il ne les a pas mentionnés précédemment. Secondement, la notion des *studia humanitatis* et de l'étude des lettres était en plein développement au XV^e siècle. Il n'y avait donc pas de définition préconçue. Nous avons ici la traduction de française de Jean Miélot. Si ce dernier voulait rendre l'ensemble plus lisible, il aurait probablement unifié la notion des arts libéraux ou du *trivium* et du *quadrivium* si cela avait lieu d'être. Cette modification serait plausible compte tenu de l'attention qui a été portée à la traduction, qui n'est pas transcrite mot à mot, mais reflète les lemmes originaux. Il semble plus probable que la présence des sept arts libéraux soit intentionnelle, mais ne signifie pas que les lettres et l'érudition mentionnées dans le reste du texte le soit en référence à ces arts précis. Au contraire, Miélot a probablement suivi à ce sujet la version de Buonaccorso, qui reflète le chevauchement des sept arts libéraux avec la notion des *studia humanitas* dans une Italie en ébullition intellectuelle. Ainsi, la « facunde », l'éloquence de Gaius évoquée lorsqu'il est présenté dans l'introduction de Buonaccorso, peut faire référence à la rhétorique étudiée dans les *studia humanitatis* tout comme à la discipline du *trivium*.⁴²⁰ Dans un cas comme dans l'autre, cette éloquence fait partie de la culture humaniste. Ce qui est parfaitement logique compte tenu que Gaius est présenté comme le défenseur du point de vue humanistique civique.

Au sujet de l'éducation des femmes dans l'humanisme, l'apprentissage et l'érudition est une fin en soi. Les femmes ne sont pas incluses dans l'idéologie de l'humanisme civique, comme nous en avons l'exemple ici. Ainsi, les femmes sont encouragées à se cultiver et à tendre vers

⁴¹⁹ KHOL, B. G., « The changing concept of the "studia humanitatis" in the early Renaissance », *op. cit.*, p. 185-209.

⁴²⁰ KBR 9278-80, ff. 17 recto.

l'érudition, mais leur rôle dans la *vita activa* s'arrête là.⁴²¹ À la cour bourguignonne, les choses sont différentes comme le montre l'exemple d'Isabelle du Portugal, la duchesse de Bourgogne depuis 1430. De leur mariage à 1457, la duchesse joua un rôle crucial dans le gouvernement de Philippe le Bon. Elle représenta son époux lors d'une délégation en Flandre en 1432. Elle fut souvent amenée à séjourner dans les Pays-Bas. Elle fut en charge des négociations diplomatiques avec l'Angleterre en 1439 et 1440, et cde elles avec la France en 1445. Elle fut également chargée de superviser la reconstruction du palais ducal à Bruges de 1448 à 1452. La Duchesse était la véritable seconde de Philippe le Bon, à qui il octroyait une marge de manœuvre presque illimitée.⁴²² Il n'y a qu'une brève mention de l'éducation de Lucrèce à la fin du discours, mais il est bon de noter que l'humanisme civique se contente de laisser les femmes dans le domaine de l'érudition. Dans le milieu bourguignon, la femme peut être un acteur de la vie civile, comme l'exemplifie Isabelle du Portugal.

« Tu vouldroies entendre aux tressollemneles oiseuses des estudes. Mais lui tresennemy de savoir lettres vouldroit ouyr retentir les voix de ses jengleresses femmes dissolues, et toudis hanter ses yvrongneries. Tu desireroies a habiter en une maison reluisant en honnestete et en chestete, mais il convoitteroit a se trouver en ung hostel tout remply de voluptez et de delitz charneulx. Tu ne demanderoies fors que arguer tousjours entre les engiens tresbien aprins et disputer sans cesser des merueilleuses causes des choses natureles, des mouvemens des estoilles et des disciplines des bonnes meurs, mais il ne chercheroit que se trouver entre les tourbes de ses foles femmes et la preschier de toutes choses vicieuses et de tresordes voluptez comme se ce feust ung notable orateur en ces ars de ruffiens. Comment doncques porra jamais estre paix ne concorde entre courages si differens et desaccordans. »⁴²³

Dans cet extrait, Gaius présente sa prédiction de leur vie maritale. Toutefois, étant donné les intérêts différents entre Cornélius et Lucrèce, il n'y a rien de bien qui puisse ressortir de leur union. Lucrèce voudrait s'adonner aux études et au savoir, ainsi que débattre du monde, d'astrologie, et d'autres sujets avec des personnes intelligentes lors de discussions stimulantes. Elle aimerait habiter une maison respectable et vertueuse. Au contraire, Cornélius ne pourra lui offrir aucune de ces choses, car il ne se préoccupe que de ses propres plaisirs. Selon Gaius, Cornélius entretiendrait dans sa maison des femmes, bavardes et aux mauvaises mœurs. Il parle même « d'ivrogneries », de soirées de débauche, lieu de vices et de plaisirs charnels. Ce dernier est tellement versé dans ces mauvaises mœurs et dans le vice qu'il agit comme un orateur des

⁴²¹ GRAFTON A. et JARDINE L., *op. cit.*, p. 56-57.

⁴²² VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 167-168.

⁴²³ KBR 9278-80, ff. 41 verso, 42 recto.

arts de la débauche, parmi les femmes de joie. Leurs deux personnalités et leurs modes de vie sont diamétralement opposés. Le choix logique est donc d'épouser Gaius.

Ce dernier parle d'études oiseuses, auxquelles Lucrèce aimerait se consacrer. L'oisiveté n'est donc pas totalement condamnée. Elle est ici une qualité, car il s'agit d'une occupation d'une jeune femme. En tant qu'épouse, Lucrèce pourra se consacrer à l'inactivité studieuse. Ainsi, pour les femmes qui ne comptent pas dans le modèle humaniste civique comme des citoyennes actives. Pour elles, il est donc noble de se consacrer à l'étude des sciences et au savoir. Gaius parle donc de « très solennelles et oiseuses études ». L'inactivité qui résulte du temps passé à l'étude n'est pas réprimandable au même titre que l'oisiveté de Cornélius. Ce dernier est coupable d'incivisme en étant inactif au sein de la *Chose publique*, alors qu'il profite de ses avantages.

« Je conduiray ta continence en mes maisons seures et paisibles. Et ja soit ce quelles ne soient pas remplies de telz ars superflus et inutiles, toutesfois elles reluisant de vertu, de meurs, de joyeuseté et de toute chasteté de courage.

Tu verras premièrement leant une librairie tresbien ordonnée, en laquelle jay tousjours mis tout mon espoir, leant sont tous mes paremens et aornemens, leant sont mes lits de mariage, leant sont les resplendissans utensilles de mon ménage, leant porras tu lire les orateurs et interpresce des Grecz ou des latins lesquelz que tu voudras, leant aussi disputerons ensemble bien souvent de nostre souefve et plaisant discipline, leant aussi te recorderay aucunesfois les innumerables leçons que mes maistres d'Athènes ont enseigné, dont je me delitte grandement quant il m'en souvient. Il n'est certes nulle si familière sollicitude des choses mondaines qui jamais me distraie de ces occupations d'estude. mon petit champ que jay bien esprouvé me apporte assez de biens pour vivre quotidien, mais se aucun le vouloit avoir d'aventure, il le me porroit aisement oster. Par ainsi je ne sauroie trouver nulle autre manière pour vivre honnestement et secourir a mes necessitez. »⁴²⁴

Ainsi, contrairement à celles de Cornélius, les maisons appartenant à Gaius sont paisibles, honorables, remplies de bonnes mœurs et de vertus. Lucrèce n'y trouvera pas les arts de débauches que Gaius a décrits dans le paragraphe précédent. Elle pourra donc s'épanouir dans les activités qu'elle mène déjà en tant que jeune fille célibataire, mais elle aura également la compagnie nouvelle d'un époux qui partage ses intérêts.

Dans le foyer que Gaius offre, il y a une bibliothèque bien fournie en ouvrages aussi bien grecs que latins. Il pourra lui parler des leçons que les maîtres athéniens lui ont enseignées, et à deux ils débattront des sciences. Le couple n'aura pas non plus à se soucier des besoins

⁴²⁴ KBR 9278-80, ff. 42 recto et verso.

terrestres, et Lucrèce pourra se concentrer pleinement sur ses études. Les terres que possède Gaius produisent suffisamment pour subvenir à leurs besoins et même plus, si nécessaire. Il offre donc une vie rythmée par les débats intellectuels, l'étude des sciences et la quête du savoir. Comme il l'avait dit à Cornélius, Gaius se contente de mener une vie honnête sans rechercher l'accumulation de biens et la richesse excessive. Ce qu'il possède lui permet de vivre confortablement, avec un potentiel de surplus si le besoin s'en fait sentir.

« En ceste manier porras tu en tes treshaultz et parfons estudes, toy excerciter et entendre a telles oyeuses qui tu voudras. Et ne sera homme qui te empesche tes saintes pensees ne qui te donne noise en ton repos. Tu ne auras point doncques autour de toy quelque bruit ou trepillement de femmes publiques et dissolues. Il ne te vendra aussi nul paour de mariage rompu ne de jalousie, qui suelt moult souvent troubler les treschestes courages des matrones. Tu ne auras semblablement nulle deffaulte de ces tresdoulx et tresamez embrachemens qui ne blescheront en riens ta cheste vergongne.

Certes, l'amour de mariage accouple a vertu est une divine religion pour conserver le humain lignage, laquelle par nulle bonne fortune et eueuse ne peult parvenir d'aventure a tes enfans. Quelle chose, je te requier, est plus bien euee es choses mondaines comme est de demener sa vie et le user en une trespaisible joyeuseté, en vertu et en bonnes meurs.

Certes, riens qui soit. Et quelle chose, je te prie, est plus joyeuse comme est de vivre avecques cellui lequel se delitte en toy aussi egaleme[n]t comme il fait en ses tresinguliers desirs. »⁴²⁵

Gaius a donc assuré à Lucrèce qu'elle aura une vie paisible, vertueuse, confortable et studieuse. Il lui a assuré le confort financier, ce qui lui épargne toute préoccupation matérielle, et lui offre l'opportunité de s'adonner autant qu'elle le souhaite aux études. La sûreté financière du ménage permet à Lucrèce d'être oisive. Cependant, cette oisiveté-ci est une bonne chose, car elle est consacrée à la quête du savoir.

En plus d'une vie matériellement confortable et sauve de tout manque, Gaius promet également la tranquillité du foyer. Il affirme que Lucrèce ne sera dérangée par aucun bruit. Personne ne la perturbera dans son étude. Cette remarque est dirigée à Cornélius, qui, selon Gaius, la distrairait avec la cacophonie que font les femmes de basses mœurs qu'il entretient. Elle n'aura également pas à craindre une rupture de mariage provoquée par la jalousie (qui est souvent la cause de perturbations de l'esprit chez les matrones romaines). Au contraire, Gaius offre une affection douce et respectueuse de sa vertu.

⁴²⁵ KBR 9278-80, ff. 42 verso, 43 recto.

Selon Gaius, l'amour entre des deux époux, accompagné de la vertu, forme une « divine religion » qui préserve le genre humain. Cette dernière ne peut pas être transmise aux enfants par le pur fruit du hasard ou de quelque autre bonne fortune. Elle n'est transmise aux enfants que par la combinaison de l'amour marital et de la vertu. Cet usage de l'expression « divine religion » reste sujet à questionnement dans ce travail. Bien que l'on parle de religion, le propos reste humano-centré. C'est l'union de l'amour marital et de la vertu qui forme une religion capable de préserver le genre humain. À nouveau, c'est l'homme qui est en charge de sa vie. On quitte la *vita contemplativa* pour la *vita activa*.

Il n'est rien qui puisse apporter plus de bonheur dans la vie terrestre que de vivre paisiblement, joyeusement, vertueusement et en suivant de bonnes mœurs. Et rien ne peut apporter plus de joie à Lucrèce que de vivre avec quelqu'un qui prend plaisir à être avec elle autant qu'il en trouve dans ses propres aspirations personnelles. En tant qu'épouse de Gaius, Lucrèce serait donc appréciée pour elle-même par son époux. Il aurait une véritable affection pour elle et ils partageraient une vie commune, au sens marital comme intellectuel.

Fin du débat

Après avoir décrit à Lucrèce le bonheur qu'ils pourraient vivre tous les deux en se mariant, Gaius conclut son discours en s'adressant aux sénateurs, toujours de façon humble et respectueuse comme il le fait depuis le début.

« O vous mes peres conscriptz, dont le jugement dune tant grande et tant desiree chose siet en vos tresprudens et tressaiges couraiges, resveillez vous maintenant et advertissiez la somme de ceste contencion.

En verite, nous nous debatons de noblesse, la vie, les fortunes, les mœurs, et les estudes de lun et de lautre vous sont assez conguttes jusques cy, et vous ont maintenant este ramembrees, en brief la fin et lissue de ceste controversie est finablement cestui. Cest assavoir que au jour duy honnestete content et prent debat avecques chastete et vergongne, continence avecques luxure, magnagnimite avecques fetardie, enseignement de doctrine avecques folie et vertu avecques nichete vicieuse. Se je suis doncques le plus noble de nous deux, mes peres conscriptz, le jugement en est laissie en vostre sentence. »⁴²⁶

Dans ce dernier passage, Gaius s'adresse aux sénateurs, comme Cornélius avant lui. À nouveau, il fait preuve d'humilité face au Sénat et vante leur sagesse. Il leur demande de rendre leur jugement final maintenant qu'on leur a décrit la noblesse, la vie, la fortune, les mœurs et

⁴²⁶ KBR 9278-80, ff. 43 verso.

les études de chacun des débatteurs. Les sénateurs doivent donc rendre la sentence finale. Selon Gaius, ceci convient à faire triompher l'honnêteté sur la honte⁴²⁷ et la vergogne, la continence sur la luxure, la magnanimité sur la « fêtardie », l'enseignement de doctrine sur la folie, et la vertu sur la stupidité vicieuse. Il demande enfin aux sénateurs s'il n'est donc pas effectivement le plus noble des deux. La question est laissée en suspens, mais le résultat du jugement des sénateurs ne laisse aucun doute.

Conclusion

Dans ce long discours, Gaius a su exposer le point de vue de l'humanisme civique sur la question de la noblesse de façon extensive : la noblesse est située dans la vertu du « courage », lequel est versé dans l'homme par la nature à la naissance, ce qui les rend tous égaux. Loin d'être un traité théorique, ce texte offre de nombreux exemples pour illustrer progressivement les arguments logiques qui sont offerts au lecteur, aussi bien pour la thèse que l'antithèse

Durant tout le discours, Gaius s'est présenté en opposition complète avec Cornélius, le contredisant sur chacun de ses arguments. Il a défait l'argument de lignage et celui de la richesse. Le discours entier fait reposer la noblesse sur la vertu propre à l'âme de l'homme et non aux éléments extérieurs sur lesquels il a peu ou pas de contrôle. La noblesse s'acquiert entièrement par des critères actifs. Les femmes aussi peuvent tenter d'acquérir la noblesse par l'érudition et la pratique de bonnes mœurs et de bonnes vertus. C'est pour cela que Lucrèce est dite noble par Gaius.

Le point sur lequel les deux Romains s'accordent est celui de l'acquisition martiale de la noblesse. Le service armé joue un rôle important dans les deux discours. Cornélius place l'acquisition initiale de la noblesse uniquement dans la gloire martiale.⁴²⁸ Les offices de la *Chose publique* ne sont qu'une conséquence de cette gloire. En revanche, Gaius considère que ce sont les offices qui accordent la noblesse à l'âme d'un homme. Ces offices peuvent être des magistratures martiales ou non, l'important est d'avoir une vision méritocratique de l'accès aux offices.

Les vertus individuelles de l'homme sont mises en avant lorsqu'il mène une vie active. Elles sont déjà présentes dans l'esprit, car la nature divine a posé en l'homme son esprit qui est

⁴²⁷ Le terme « chasteté » n'a pas la signification que l'on entend dans le reste du manuscrit. Il serait plus correct de remplacer ce mot par « honte ». C'est d'ailleurs le cas dans l'incunable imprimé par Antoine Vérard Paris BNF Velins 411-413, qui contient une version de la *Controverse*.

⁴²⁸ KBR 9278-80, ff. 18 verso, 19 recto.

capable de noblesse. L'individu n'a qu'à développer ces vertus en se mettant au service de la *Chose publique*. Alors l'homme est anobli par la vertu qu'il a acquise pour son service. Cette noblesse est un état intérieur qui est inaliénable des stimuli extérieurs à l'âme. Les vertus dont le texte parle sont largement basées sur les quatre vertus cardinales qui servent à entretenir et améliorer la société humaine aux yeux des humanistes civiques.⁴²⁹

Si on ne choisit pas la voie de l'érudition et qu'on est un homme, il faut servir la *Chose publique* pour acquérir suffisamment de vertu et rendre son esprit noble. Toutefois, comme le service civique apporte certains avantages dont une capacité de libéralité, l'intention doit être portée sur l'embellissement de la *Chose publique* et non le gain matériel. L'accumulation de biens n'a pas d'incidence sur la vertu ou l'esprit. Il est donc futile de chercher à s'enrichir dans le simple but d'accumuler des biens.

La plupart des notions exposées par Gaius peuvent être reprises dans le cas bourguignon. Philippe le Bon bénéficierait grandement du fait que ses sujets aient cette vision de la noblesse comme quelque chose de l'âme qui s'acquiert par le service civique. Le fait que Buonaccorso décrive la noblesse comme un état intérieur, ce qui n'est pas applicable dans la société médiévale bourguignonne, n'empêche pas au lecteur de dresser des parallèles avec la société de son temps. Toutefois, la noblesse reste un statut sociojuridique qui fait envie en partie dû à ses avantages financiers. Admettre une noblesse entièrement intérieure après s'être donné tout entier au service de la *Chose publique* reviendrait à refuser l'exemption de taxation et le pouvoir qui vient avec la noblesse. C'est souvent ce qui motive l'ascension sociale et non le simple fait de gagner la vertu pour elle-même.

Une partie de la critique faite à Cornélius ou à la noblesse de sang peut être dirigée également contre Philippe le Bon, surtout celle de l'oisiveté. L'auteur du texte met en garde contre les plaisirs, la luxure et l'oisiveté. En d'autres termes, il critique le style de vie oisif que l'on retrouve chez les nobles. Gaius, lorsqu'il ne sert pas la *Chose publique*, passe son temps à l'étude, à l'érudition. C'est uniquement cette oisiveté-là qui est acceptable aux yeux de Buonaccorso.

En conclusion, ce discours est le point central du manuscrit KBR 9278-80 car il expose la philosophie humaniste civique sous un angle qui peut être lu dans le contexte de la cour bourguignonne et de la noblesse en général. La leçon principale que le lecteur retient est celle d'une noblesse qui est un statut de l'âme, qui se gagne par l'acquisition de vertu, par l'érudition

⁴²⁹ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 35, 4à-41..

ou le service à la communauté humaine. Si la richesse et le lignage ne donnent pas la noblesse, cela ouvre la porte à l'ascension sociale. Les thèmes du service envers le *Bien commun* et de l'érudition ont été explorés dans le *Débat* avec le personnage de Scipion. Il convient donc d'étudier les parallèles entre les deux œuvres, qui ont presque toujours été copiées ensembles.

Chapitre 6, Les parallèles

Dans ce chapitre, nous tenterons de tracer les parallèles présents entre le *Débat* et la *Controversie*. Il convient d'observer les généralités en premier, dont les grands thèmes abordés dans chacune des œuvres. Nous ferons ensuite une brève analyse de Scipion et de Gaius, ainsi que leur rapport avec Philippe le Bon à qui ce manuscrit est adressé. Cet ouvrage est révélateur d'une société en plein changement, aussi bien le système politique que l'identité de la noblesse. Nous examinerons ce que ces deux textes peuvent dire du contexte dans lequel ils sont lus, ainsi que de l'autorité émettrice. Enfin, nous nous pencherons sur la postérité de ces deux textes après leur diffusion à la cour de Bourgogne.

Les thèmes du *Débat* et de la *Controversie*

Les deux œuvres qui ont été ci-dessus analysées sont des traités didactiques destinés à l'enseignement du commanditaire ou de toute personne ayant accès à sa bibliothèque. Dans le cas de Philippe le Bon, nous avons connaissance qu'une partie de sa bibliothèque était remplie de textes didactiques d'origines diverses. Miélot et Buonaccorso s'adressent à leur prince respectif dans leurs prologues : le premier dans le *Débat* et le second dans la *Controversie*. Les auteurs incitent leur maître à tirer des leçons de ces textes. Philippe le Bon peut donc prendre exemple sur Scipion et Gaius. S'il prend exemple sur ces deux personnages, le reste de la noblesse et les aspirants nobles suivront son exemple car il est à la tête de la cour la plus prestigieuse d'Europe.

À la période où le *Débat* et la *Controversie* font leur entrée dans la bibliothèque ducale, l'œuvre la plus similaire est *Le livre du corps de policie* de Christine de Pizan, que Philippe le Bon s'est procuré en 1420. Dans ces trois œuvres, les vertus cardinales, la protection et l'amour du *Bien commun* ou de la *Chose publique* sont rendues essentielles au bon gouvernement et, dans le cas des humanistes, à la vraie noblesse. Le *Débat* et la *Controversie* sont avant tout des textes humanistes. On peut noter les multiples similarités dans les grands thèmes abordés.

Les vertus cardinales sont communes aux deux vainqueurs des débats. Il n'y a pas la sentence du Sénat romain, mais il n'y a aucun doute quant au choix du protagoniste victorieux aux yeux de Buonaccorso. Chacun d'eux fait preuve d'au moins trois des quatre vertus cardinales : justice, prudence, tempérance et force d'âme. Scipion fait preuve de tempérance en refusant les plaisirs luxurieux et la paresse qui ont vaincu Alexandre le Grand et Hannibal, ainsi

qu'en restant humble dans ses victoires.⁴³⁰ Il montre sa force d'âme par sa bravoure, sa « nierve hardiesse »⁴³¹, dans sa détermination à sauver l'Italie d'Hannibal et lors des batailles contre les ennemis de Rome.⁴³² Et pour rendre les choses claires, Miélot a même décrit Scipion dans son prologue comme faisant preuve d'une « prudence attempree »⁴³³ dans son combat contre le Carthaginois. Quant à Gaius, en décrivant comment un individu peut atteindre la vraie noblesse (ce qu'il prétend faire), il cite les vertus cardinales parmi d'autres : justice, pitié, constance, magnanimité, tempérance, prudence, vaillance et prouesse. Il a effectivement appliqué toutes ces vertus : la prudence et la tempérance dans son mode de vie modéré⁴³⁴ ; sa force morale lors de son service armé à la *Chose publique*⁴³⁵ ; la justice lorsqu'il assiste ses amis et ses proches lors de procès et de plaidoirie dès que quelqu'un lui demandait de l'aide⁴³⁶. Bien entendu, la *Controversie* est imprégnée des vertus cardinales durant tout le discours de Gaius, nous ne donnons ici que des exemples réduits.

La seconde base de ces textes humanistes civiques est le service à la *Chose publique*. Le service civique permet d'acquérir la vertu, qui elle-même confère la noblesse. Toutefois, il ne repose pas uniquement sur le service armé. Les magistratures non militaires sont aussi valables (comme préteur et censeur). De même, la carrière des armes n'est pas nécessairement au service de la *Chose publique*. Alexandre le Grand est jugé moins honorable que Scipion car il a fait couler le sang inutilement pour bénéficier à sa propre gloire personnelle, alors que le Romain l'a fait au service de la République.⁴³⁷ L'intention derrière ce service doit être d'améliorer la société et de rendre service à la communauté humaine, et non de se profiter à soi-même (en gain de richesse par exemple).⁴³⁸ Cette vision va à l'encontre de l'idéologie de Cornélius, qui voit les magistratures comme une récompense à recevoir pour sa noblesse (venant de ses ancêtres).⁴³⁹ L'humanisme civique a une vision méritocratique des magistratures au service de la *Chose publique*. C'est pourquoi Gaius regarde avec dédain Stiplo l'Africain, fils de Scipion. Ce dernier reçut l'office de préteur à l'instigation d'un ancien secrétaire de son père. Ce népotisme eut de mauvaises conséquences car il fut si incompetent dans sa fonction que sa

⁴³⁰ KBR 9278-80, ff. 7 recto et verso.

⁴³¹ KBR 9278-80, ff. 1 verso.

⁴³² KBR 9278-80, ff. 7 recto.

⁴³³ KBR 9278-80, ff. 1 verso.

⁴³⁴ KBR 9278-80, ff. 40 recto et verso.

⁴³⁵ KBR 9278-80, ff. 37 recto et verso.

⁴³⁶ KBR 9278-80, ff. 37 verso, 38 recto.

⁴³⁷ KBR 9278-80, ff. 8 verso.

⁴³⁸ KBR 9278-80, ff. 40 verso.

⁴³⁹ KBR 9278-80, ff. 18 verso, 19 recto.

famille l'empêchait d'aller publiquement au prétoire.⁴⁴⁰ Le service à la *Chose publique* doit donc être fait pour améliorer cette dernière et ne doit pas être considéré comme une source d'avancement ou d'enrichissement personnel. C'est entre autres pour cette raison que l'humanisme civique prône que l'éducation doit être mise au service de la communauté.

Le troisième grand thème commun aux deux débats, l'éducation (érudition et études des sciences) est partagée en deux axes. Premièrement, la quête du savoir peut être une fin en soi et constitue une source de vertu qui peut mener à la noblesse de l'âme. Ceci n'est uniquement exploré dans la *Controversie*. C'est pour cette raison que Gaius considère Socrate, Euripide et Démosthène comme nobles.⁴⁴¹ Nul n'oserait nier la noblesse de ces illustres hommes.⁴⁴² Lucrèce est présentée comme la plus noble des jeunes femmes romaines dans l'introduction.⁴⁴³ Sa noblesse vient en partie de ses mœurs, mais surtout de son étude et de son intelligence qu'elle a parfaite en étudiant les lettres.⁴⁴⁴ Ensuite, le savoir, l'intelligence, est mieux exploité lorsqu'il est mis au service de la *Chose publique*. Ce thème est présent dans le *Débat*⁴⁴⁵ et dans la *Controversie*⁴⁴⁶. Les bons « engins », qui ont été développés par l'étude, sont encore plus bénéfiques à la *Chose publique* que des bonnes volontés. Scipion et Gaius ont tous les deux passé leur enfance à optimiser leur esprit par l'étude pour finalement servir la *Chose publique* dès l'adolescence. L'étude des sciences n'est pas réductrice aux lettres. Le concept des *studia humanitatis* est bien présent dans la *Controversie*, mais on y voit également les sept arts libéraux. L'érudition doit être comprise comme une quête générale du savoir et l'optimisation de son intelligence.

Les trois éléments que nous avons présentés sont révélateurs du mode de vie prôné par les humanistes civiques : la *vita activa*. Les vertus cardinales, le service civique et la quête du savoir font partie de la vie active qu'un individu doit mener. Elle s'oppose à la *vita contemplativa* dont l'exemple type est la vie monastique chrétienne qui est faite de contemplation, de méditation intérieure et de prière. Les humanistes civiques veulent que l'homme mène une vie active sur terre, pour bénéficier à la communauté humaine et être un acteur engagé de la société.⁴⁴⁷

⁴⁴⁰ KBR 9278-80, ff. 30 recto et verso.

⁴⁴¹ KBR 9278-80, ff. 30 recto.

⁴⁴² KBR 9278-80, ff. 30 recto et verso.

⁴⁴³ KBR 9278-80, ff. 16 verso.

⁴⁴⁴ KBR 9278-80, ff. 42 verso, 43 recto.

⁴⁴⁵ KBR 9278-80, ff. 7 recto.

⁴⁴⁶ KBR 9278-80, ff. 37 recto et verso.

⁴⁴⁷ YORAN H., *op. cit.*, p. 328-329.

D'autres vertus sont communes aux deux débats, sans pour autant faire partie des vertus cardinales. L'humilité est un trait partagé par Scipion et Gaius, surtout en les mettant face à l'arrogance d'Hannibal, d'Alexandre le Grand et de Cornélius. De même, la largesse est une vertu observée par les deux vainqueurs des débats. Scipion fut tant libéral qu'il mourut sans le sous.⁴⁴⁸ Gaius, quant à lui, se montre généreux avec ses amis et sa famille, et prêche une libéralité qui est basée sur l'intention et non la quantité.⁴⁴⁹ Ces deux principes viennent de l'influence que le stoïcisme a eue sur l'humanisme. L'esprit de l'homme ne doit pas se laisser influencer par les éléments extérieurs : le succès, la malchance, la richesse ou encore la pauvreté, pour ne citer que ceux qui nous concernent dans ce cas.

Des défauts sont également partagés entre les deux œuvres. Par opposition à la prudence qui est nécessaire à un bon général, l'incompétence militaire est un défaut mal regardé par Alexandre le Grand (qui considère les victoires d'Hannibal mal acquises car résultant de la ruse et la trahison)⁴⁵⁰ et Gaius (qui critique les enfants de nobles qui ont causé la ruine de Rome)⁴⁵¹. Céder aux plaisirs corporels et au luxe est également condamné par Gaius et Scipion. De nouveau, cela fait partie de la mentalité stoïcienne, comme le rejet de la vantardise, de l'arrogance. Enfin, la doctrine humaniste civique condamne l'oisiveté non-érudite. C'est une oisiveté fainéante car elle n'a aucun but. La quête du savoir est considérée par Gaius comme une oisiveté studieuse.⁴⁵² C'est une inactivité « active » car elle a pour but d'optimiser l'« engin ».

Scipion, Gaius et Philippe le Bon

En traçant les parallèles entre les deux œuvres, il apparaît évident qu'il existe une grande similitude entre Scipion et Gaius. Ces deux personnages sont sensés servir d'exemple à Philippe le Bon pour qu'il soit un modèle de vraie noblesse. Dès le prologue du *Débat*, Miélot établit Philippe le Bon comme le symbole des hommes menant une *vita activa*.⁴⁵³ Il paraît donc logique que ce dernier doive prendre exemple sur Scipion dans le *Débat* et sur Gaius dans la *Controverse*.

Scipion et Gaius partagent des traits communs dans leur autobiographie. Tout d'abord, chacun d'eux s'est appliqué à l'étude des lettres dans le but de devenir plus vertueux. Scipion

⁴⁴⁸ KBR 9278-80, ff. 8 recto.

⁴⁴⁹ KBR 9278-80, ff. 25 verso, 26 recto.

⁴⁵⁰ KBR 9278-80, ff. 6 verso.

⁴⁵¹ KBR 9278-80, ff. 31 recto et verso.

⁴⁵² KBR 9278-80, ff. 41 verso, 42 recto.

⁴⁵³ KBR 9278-80, ff. 2 recto.

a « mis tout [son] estude a acquerre vertus »⁴⁵⁴, notamment par les lettres, avant de réaliser que la connaissance n'était pas un but suffisant en soi. Il faut la mettre à profit en « ouvre magnifique et honnorable »⁴⁵⁵. De même, Gaius s'est employé aux études de lettres et à la philosophie durant son enfance. De son étude, il tire la vertu de justice car quelqu'un qui a suivi le même parcours que lui « jamais son courage ne pouvoit estre ydiot ne mal aprins »⁴⁵⁶. Ainsi, il est également devenu naturellement vertueux, rejetant toute chose déshonnête. Comme Scipion, il comprit que l'intelligence d'un homme était mieux utilisée au service de la *Chose publique*. Les deux personnages se sont construits eux-mêmes, sans recourir à l'aide de leur *gens* pour affirmer leur noblesse, contrairement à Alexandre le Grand qui devient roi à la place de son père et à Cornélius qui réclame les magistratures en raison de son haut lignage.

Ce genre d'exemple d'individus qui s'efforcent à se construire seuls, sans se reposer sur la notoriété de leur maison ou de leur *gens*, n'est pas réellement associable avec la vision bourguignonne de la noblesse. Bien que Philippe le Bon ait prouvé sa vertu, notamment en augmentant considérablement ses possessions territoriales, la part importante de son appartenance à une maison noble n'est pas mise en reste. Philippe le Bon ne sait pas se présenter comme quelqu'un qui a passé son enfance à étudier, à se rendre vertueux, et puis qui s'est tourné vers le service à la *Chose publique*. Il est né dans son rôle princier et l'a endossé à la mort de son père en 1419. De même, si Scipion apparaît indépendant de sa *gens* et que Gaius n'est pas d'un lignage prestigieux, Philippe le Bon ne peut prétendre à aucun de ces deux critères. Au contraire, l'appartenance à la maison des Valois de Bourgogne devient exponentiellement un critère identitaire vers la fin du principat de Philippe le Bon. Dans la transition du pouvoir de Philippe le Bon vers son fils, Charles le Téméraire, les auteurs contemporains (Olivier de la Marche, Jean Molinet, Georges Chastellain) mettaient l'accent sur la maison et les fondements héréditaires du pouvoir princier, ce qui va à l'encontre du courant humaniste qui individualise la noblesse. À la fin du XV^e siècle, la notion de maison de Bourgogne sera même reprise pour affirmer l'ancienneté du pouvoir et son indéniable transmission héréditaire. Charles le Téméraire arrive au pouvoir avec une vision dynastique et héréditaire de celui-ci. La notion de maison offre des valeurs de stabilité et d'unité rassurantes pour l'avenir. L'avènement des Habsbourg, par le mariage de Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche (1477), renforce le principe de transmission dynastique et la légitimation de l'hérédité de sang. La maison des

⁴⁵⁴ KBR 9278-80, ff. 7 recto.

⁴⁵⁵ *Ibid.*

⁴⁵⁶ KBR 9278-80, ff. 36 verso, 37 recto.

Valois de Bourgogne était théoriquement subordonnée à la maison royale des Valois, ce qui n'est pas le cas de celle des Habsbourg.⁴⁵⁷

Bien que l'appartenance de Philippe le Bon à la maison des Valois de Bourgogne le différencie de Scipion et de Gaius, il peut être identifié à la quête du savoir. On ne parle pas ici de l'étude des lettres à proprement parler. Nous pouvons considérer que le Duc cherche à optimiser son « engin » en acquérant des œuvres et en se faisant donner la lecture des manuscrits de sa bibliothèque. Déjà à la période où Jean Miélot tente de se faire remarquer par le Duc, il était un bibliophile réputé. De 1420 à 1467, le nombre de manuscrits dans la bibliothèque ducale est passé de 250, qu'il a hérités de Jean sans Peur, à plus de 1000.⁴⁵⁸ Comme nous l'avons vu, il appréciait notamment les textes didactiques de différents genres. Dans cette optique, Philippe le Bon se montre l'égal de Scipion et de Cornélius dans sa quête du savoir, et par l'utilisation de ce dernier pour le service de la *Chose publique*. Bien entendu, il n'est pas au même niveau de connaissance que les techniciens des finances et du droit, mais on peut considérer que le prince était éduqué et qu'il continua à s'instruire par la lecture tout au long de son principat.⁴⁵⁹

Bien évidemment, la caractéristique principale que se partagent les personnages des débats et le Duc de Bourgogne est le service à la *Chose publique*. Comme nous l'avons vu, l'emploi de la *Chose publique* dans ces textes n'est pas un hasard. Dans le *Débat*, Miélot a remplacé le mot *patria* et le terme *res publica* par la *Chose publique* et le *Bien public*. Nous voyons bien que Scipion est le défenseur de la patrie, mais ce terme a été changé pour pouvoir être lu par le lectorat bourguignon qui, à la moitié du XV^e siècle, ne pouvait pas identifier le pouvoir ducal à une nation.⁴⁶⁰ Depuis la création de l'ordre de la Toison d'or en 1430, Philippe le Bon s'est imposé comme nouveau champion de la chrétienté. Il défend la foi catholique, mais surtout la *Chose publique*.⁴⁶¹

Scipion et Gaius font preuve d'humilité. Scipion ne parle à Minos uniquement pour que ce dernier ait un rapport honnête de sa vie. De plus, il demande à se faire par un public large en plus de Minos, dont il reconnaît la supériorité sur le sujet.⁴⁶² Gaius, lui, préférerait ne pas parler de lui-même s'il en avait le choix, mais fait également appel à des témoins pour prouver sa

⁴⁵⁷ OSCEMA K., « Maison, noblesse et légitimité: aspects de la notion d'hérédité dans le milieu de la cour bourguignonne (XV^e siècle) », *op. cit.*, p. 237-241.

⁴⁵⁸ VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 150-155.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 155-160.

⁴⁶⁰ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 155-161.

⁴⁶¹ LECUPPRE-DESJARDIN E., *op. cit.*, p. 46-49.

⁴⁶² KBR 9278-80, ff. 8 recto.

valeur.⁴⁶³ Les deux s'en remettent au jugement du troisième parti au lieu de demander arrogamment une issue en leur faveur. L'un comme l'autre fait appel au jugement du public au-delà des juges définis, c'est-à-dire Minos et le Sénat. L'humilité est un élément conflictuel pour le Duc de Bourgogne. Il observe l'humilité en tant que bon chrétien, mais doit garder un faste nécessaire à la propagande de cour. Philippe le Bon pratiquait le mandé, le rituel du lavage des pieds des apôtres par le Christ. Le Duc faisait de même avec treize pauvres en plus de leur offrir la charité. En cela, il imite son père et son grand-père, et reste ainsi dans le modèle des princes de France qui s'inspire de Saint Louis.⁴⁶⁴ Au fur et à mesure que la personne du Duc devient un symbole de puissance, Philippe le Bon abandonne certains éléments de l'idéal d'humilité. Dans son premier testament de 1426, il refuse les grandes pompes pour ses funérailles. En revanche, dans son second testament de 1441, l'humilité fait place à un faste cérémonial allant de pair avec la mise en scène du pouvoir princier.⁴⁶⁵

Enfin, Scipion, Gaius et Philippe le Bon font preuve de libéralité et de largesse. Pour le Duc de Bourgogne, cette qualité fait partie du mode de vie aristocratique qui nécessite un mépris du profit, mais elle est aussi influencée par la vertu chrétienne de la charité, ainsi qu'une volonté de montrer sa grandeur et son prestige en faisant étalage de sa richesse.⁴⁶⁶ Cette libéralité entraine dans le projet politique ducal qui voulait la cour la plus prestigieuse d'Europe et s'en donnait les moyens.⁴⁶⁷

Dans une certaine mesure, le lectorat bourguignon peut comparer leur Duc à Scipion et Gaius. Ces textes invitent également Philippe le Bon et le lectorat à éviter certains comportements. Le plus important est l'oisiveté improductive. Celle-ci est fortement critiquée, aussi bien dans le *Débat* que dans la *Controverse*. Pour Philippe le Bon, cette critique de l'oisiveté peut l'enjoindre à prendre une part plus active dans le gouvernement. Ceci peut parler à la noblesse à cette période où le service princier légitimait son rôle. La critique de l'oisiveté improductive résonne avec la réformation des critères de la noblesse qui a lieu dans le milieu bourguignon. La morale de ce manuscrit s'adresse aux nobles qui se mettent au service du Duc, mais elle touche aussi les aspirants à la noblesse. Le service à la *Chose publique*, donc le service

⁴⁶³ KBR 9278-80, ff. 37 verso, 38 recto.

⁴⁶⁴ SCHNERB B., « La piété et les dévotions de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1419-1467) », *op. cit.*

⁴⁶⁵ GAUDE-FERRAGU M., « Les dévotions princières à la fin du Moyen Âge, les testaments des ducs de Bourgogne et de leur famille (1386-1477) », *Revue du Nord*, 2004, no 354, p. 10-15.

⁴⁶⁶ VAUGHAN R., *op. cit.*, p. 150-155.

⁴⁶⁷ LASSALMONIE J.-F., « Le plus riche prince d'Occident? », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 82.

au Duc, est présenté comme un mode d'accès au statut nobiliaire. Des exemples concrets existaient avec des roturiers qui ont été anoblis par lettres patentes et aussi ceux qui ont réussi à pénétrer le milieu nobiliaire en une ou deux générations par la puissance de leur nouvelle position dans l'administration ducale. L'injonction de mener une vie active peut être interprétée par un large public de provenances sociales diverses.

Les modèles de Gaius et Scipion, combinés avec les contre-exemples de Cornélius, Hannibal et Alexandre le Grand, offrent une vision claire des vertus nécessaires à la noblesse d'un homme. Celle-ci est individuelle et doit être acquise en menant une vie active au service de la *Chose publique*, en pratiquant les vertus cardinales ainsi que la libéralité et l'humilité. Que ce soit pour légitimer la noblesse des nobles de sang ou pour l'acquérir, cette vision peut être interprétée par un public large dans le contexte bourguignon du milieu du XV^e siècle, ce qui aide la popularité de ces principes.

Le *Débat* et la *Controversie* dans le contexte de crise au XV^e siècle

Ce manuscrit a été produit et diffusé dans une société en plein changement. En effet, la noblesse était en crise identitaire et idéologique. En même temps, l'idéal chevaleresque connaît une renaissance dans le milieu bourguignon avec la création de l'Ordre de la Toison d'or et l'organisation de tournois par le Duc. Philippe le Bon se procure de nombreux traités de chevalerie à portée didactique. Il n'y a donc pas d'exclusivité de l'humanisme sur la pédagogie aristocratique. Par exemple, dans la bibliothèque ducale au moment de la traduction de Miélot du *Débat* et de la *Controversie*, il y a déjà la *Salade* (1442-1444), la *Sale* (1451) et le *Petit Jean de Saintré* (1456) d'Antoine de La Sale⁴⁶⁸. Les deux premières œuvres sont des traités didactiques alors que la dernière est un roman à portée pédagogique mettant en valeurs les idéaux courtois et chevaleresques. Plus tard, dans la bibliothèque de Charles le Téméraire, on retrouve le *Livre des faits de Jacques de Lalaing* (1470-1472). C'est une biographie à caractère pédagogique dont le style imite celui du *Petit Jean de Saintré*. Cependant, la biographie de Jacques de Lalaing est une histoire vraie qui se passe en milieu bourguignon. Cette œuvre a aussi pour but de stimuler le lectorat qui doit être inspiré des idéaux chevaleresques de Lalaing.

⁴⁶⁸ Antoine de Sale (1385-vers 1462) : Il fit ses premiers pas littéraire à la cour des ducs d'Anjou, puis entre au service de Louis de Luxembourg où il fit sa carrière. Il voyagea dans la péninsule ibérique, en Sicile, en France et en Italie. Son *Petit Jean de Saintré* est considéré comme le premier roman moderne.

Source : Busetto G., « Antoine de la Salle, poète », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 1, col. 727-728 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

En cela, le chevalier devient une sorte de modèle chevaleresque aristocratique aux valeurs traditionnelles : vaillance, gloire martiale, courtoisie, etc.⁴⁶⁹

Les valeurs chevaleresques, subissant la crise identitaire de la noblesse au XV^e siècle, sont remises au goût du jour par la cour de Bourgogne, notamment par l'organisation de pas d'armes et de tournois qui sont exaltés et relatés par la littérature. Lors de ces tournois, Philippe le Bon reste en position de supériorité par rapport aux chevaliers en les présidant. En autorisant et en organisant ces tournois qui attiraient l'élite aristocratique, il se garde à distance de la chevalerie en agissant comme un souverain. En ravivant l'idéal chevaleresque mis à l'épreuve au XV^e siècle, Philippe le Bon unit autour de sa personne l'élite nobiliaire des terres sous son principat.⁴⁷⁰

Outre cette littérature contemporaine, le Duc garde également des traités plus anciens comme le *Livre du chevalier de la tour Landry* (1371) et *L'Arbre des batailles* (1386-1389) d'Honoré Bovet. Il accorde une place particulièrement importante à Christine de Pizan dont il possède au moins une copie de chaque œuvre. Nous avons vu que plusieurs points de sa vision d'un bon prince étaient similaire à la vraie noblesse selon Gaius. Un bon nombre de traités pédagogiques voient le jour sous l'impulsion du Duc. On y retrouve aussi bien des œuvres originales que des traductions : *Du commencement de seigneurie et de diversité d'états* (1430) de Laurent Pignon⁴⁷¹, *l'Instruction d'un jeune prince* et *l'Enseignement de vraie noblesse* (1440) attribués à Ghillebert de Lannoy, le *Champion des dames* (1440-1442) de Martin Le Franc⁴⁷², la traduction du *De regimine principum* (1450) de Gilles de Rome par Jean Wauquelin, etc.⁴⁷³ Bien que l'idéologie chevaleresque soit présente dans la vie de cour et dans

⁴⁶⁹ LEMAIRE J.-C., « Introduction », dans BOUSMANNE B., VAN HOOREBEECK C. et JOHAN F. (dir.), *La librairie des ducs de Bourgogne, manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, vol. 2, *Textes didactiques*, Turnhout, Brepols, 2003, p. 13-17.

⁴⁷⁰ HILTMANN T., « Un État de noblesse et de chevalerie sans pareilles ? Tournois et hérauts d'armes à la cour des ducs de Bourgogne », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 287-288.

⁴⁷¹ Laurent Pignon (vers 1368-1449) : Frère dominicain, puis évêque d'Auxerre, il fut le confesseur et le conseiller de Jean sans Peur et Philippe le Bon.

Source : BRUN L., « Laurent Pignon », dans *Arlima, archives de littérature du Moyen Âge* (consulté le 6 novembre 2020, https://www.arlima.net/il/laurent_pignon.html).

⁴⁷² Martin Le Franc (vers 1410-1461) : Poète et religieux français, il passe la majorité de sa carrière au service de la maison de Savoie, dont le duc Amédée VIII, qui fut élu pape par une partie du concile de Bâle. Il accomplit lui, comme pape Félix V, des missions diplomatiques, dont certaines à la cour bourguignonne.

Source : JUNG M.-R., « Martin Le Franc, poète », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 6, col. 347 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepols.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

⁴⁷³ LEMAIRE J.-C., « Introduction », *ibid.*

l'organisation politique, ce concept n'a pas de monopole dans la mentalité politique bourguignonne.⁴⁷⁴

Philippe le Bon avait uni sous sa personne un ensemble disparate de principautés. En raison de cette hétérogénéité, un mouvement centralisateur du pouvoir a eu lieu pour regrouper cet ensemble.⁴⁷⁵ La notion de *Chose publique* fait partie intégrante de ce remaniement politique et représente l'ensemble de la communauté de sujets sous son principat. Le Duc devient le protecteur du « Bien public ». Ce terme est d'ailleurs utilisé pour légitimer les décisions prises par le gouvernement, notamment ses ordonnances. Ce concept englobe l'ensemble de ses sujets sans avoir besoin d'un sentiment national.⁴⁷⁶

Les deux textes sont d'abord lus et diffusés au sein de la cour ducal qui servait à communiquer l'image que le Duc souhaite montrer de lui, ainsi que ses intentions politiques. Selon Paravicini, elle a cinq grandes fonctions : l'organisation de la vie quotidienne autour du prince avec comme grands axes le logement, l'approvisionnement et la rétribution de proches serviteurs ; l'accès à la personne ducal avec la sécurité comme principal enjeu ; la démonstration du pouvoir ducal par l'étalage de puissance, du faste et de la richesse ; la possibilité d'intégrer au projet politique la noblesse venant de toutes les principautés du Duc ; la cour reste l'épicentre du projet politique bourguignon malgré la spécialisation des organes gouvernementaux et administratifs.⁴⁷⁷ Dans la communication politique, la cour montrait à la fois l'idéal chevaleresque, mais également cette notion de la *Chose publique* qui est tant présente dans la *Controversie*.

Dans un contexte où le Duc de Bourgogne rallie à sa personne l'élite nobiliaire dans une volonté de centralisation d'un ensemble territorial disparate, on peut voir l'utilité de ces principes humanistes. La morale explorée par Buonaccorso et Aurispa, et traduite par Miélot invite la noblesse, et le peuple de manière générale, à servir la *Chose publique*. L'idée que l'éducation acquise pendant la jeunesse doit être mise au service de la *Chose publique* peut aussi s'appliquer à la noblesse. L'éducation militaire les dirige vers la défense militaire de la *Chose publique*. L'interprétation d'une éducation qui est mise à profit n'est pas spécifique à

⁴⁷⁴ OSCEMA K., « Noblesse et chevalerie comme idéologie princière? », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 249-251.

⁴⁷⁵ DENYS C. et PARESIS I., *op. cit.*

⁴⁷⁶ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 45-51.

⁴⁷⁷ PARAVICINI W., « The Court of the Dukes of Burgundy, A Model for Europe? », dans ASCH R. et BIRKE A. (dir.), *Princes, Patronage and the Nobility, The Court at the Beginning of the Modern Age*, Londres, Oxford University Press, 1991, p. 69-102.

l'érudition des lettres. Pour servir au mieux la *Chose publique*, se mettre au service de son protecteur, le Duc, est la meilleure option. Lui-même est le serviteur ultime de la *Chose publique*. En tant qu'exemple de la noblesse, il doit être le plus vertueux des nobles. Toutefois, il détient à la fois les critères de l'ancienne noblesse (comme l'idéal chevaleresque, l'hérédité et la richesse) et ceux de la noblesse selon l'humanisme civique (service à la *Chose publique*).

Ces textes sont symptomatiques d'un autre changement dans le pouvoir ducal : les lettres patentes. Au XV^e siècle, la crise nobiliaire permet au prince de remodeler la noblesse autour de lui et en fonction du service princier. Ce remodelage de la noblesse se produit simultanément avec celui du pouvoir princier. Les aristocrates qui sont proches du Duc en ressortent favorisés. L'assise foncière qui formait la base du pouvoir nobiliaire est remplacée par la proximité au prince, ce qui influence également la place occupée dans l'appareil de l'État. Les premiers bénéficiaires de ce changement sont la haute noblesse. Ils dirigent les troupes, sont présents au Conseil et fréquentent la cour princière. La noblesse se structure autour du prince, de plus en plus puissant, qui devient donc un élément crucial à l'identité noble. Avant Philippe le Bon, Philippe le Hardi et Jean sans Peur ont octroyé des lettres patentes. Toutefois, sous le principat de Philippe le Bon, cette pratique prit une toute autre envergure. Le fait qu'un prince territorial s'arroge le droit d'anoblissement témoigne à la fois de la puissance qu'il projette, mais aussi de celle que ses sujets lui accordent.⁴⁷⁸

Les lettres patentes sont plus avantageuses qu'un titre lié à la terre. Le porteur de la lettre bénéficie immédiatement des avantages juridiques de la noblesse et ne souffre pas des aléas qui peuvent toucher les propriétés foncières et qui affectent l'acquisition de la noblesse progressive par l'acceptation sociale. Il n'y a donc pas de règle de la « tierce fois » qui doit être appliquée, ni de grands efforts déployés pour vivre noblement et se faire accepter son nouveau statut par les gens du commun et de la classe nobiliaire. Philippe le Hardi et Jean sans Peur avaient fait usage des lettres patentes durant leurs principats, mais en quantité réduite par rapport à Philippe le Bon et Charles le Téméraire. Selon l'étude d'Arbaumont sur les lettres patentes émises par les Ducs de Bourgognes⁴⁷⁹, Philippe le Hardi en émit 17 en 41 ans, Jean sans Peur, 11 en 15 ans, Philippe le Bon, 55 en 48 ans et Charles le Téméraire, 10 en 9 ans. Les receveurs des lettres

⁴⁷⁸ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 490-506.

⁴⁷⁹ D'ARBAUMONT J., *op. cit.*, p. 151-165, 201-221.

patentes sont majoritairement des membres du personnel ducal (finances, justice, officiers de l'Hôtel, etc.).⁴⁸⁰

Bien que l'humanisme civique ne soit pas le courant qui définisse la politique de Philippe le Bon, on peut dire la même chose de l'idéologie chevaleresque. Le fait est qu'il n'y a pas de monopole d'un courant ou de l'autre à la cour ducal et dans la politique de ce dernier. Philippe le Bon faisait part d'un « pragmatisme entreprenant » lors de son expansion territoriale aux Pays-Bas.⁴⁸¹ Il en est de même pour la conception du pouvoir. Il ne faut cependant pas interpréter des éléments comme l'ordre de la Toison d'or uniquement dans un but institutionnel et pragmatique. Il y avait une réelle part idéologique liée à la quête de sens de la noblesse.⁴⁸²

Le message du *Débat* et de la *Controverse*, que le servir à la *Chose publique* rend noble, peut donc être interprété dans le contexte bourguignon. La redéfinition de la noblesse autour du Duc de Bourgogne fait passer le service féodal à un service au prince. Les nobles restent les maîtres des seigneuries et forment le noyau administratif des campagnes. Toutefois, les tentatives d'ascension à la noblesse par les roturiers qui adoptent son mode de vie et acquièrent des terres force les nobles de sang à chercher de nouveaux critères, et donc à se tourner vers le prince. Dès lors, ce dernier est détenteur des critères de définition et d'ascension à la noblesse.⁴⁸³ Ce manuscrit s'insère donc dans un contexte de crise qui a lieu sur plusieurs plans : les nobles en quête de sens, l'ambition sociale des roturiers, le renforcement du pouvoir princier et la redéfinition des codes de la noblesse.

La postérité du *Débat* et de la *Controverse*

Le manuscrit KBR 9278-80 n'est pas le seul ouvrage à contenir le *Débat* et la *Controverse* dans la bibliothèque ducal. Selon l'étude de Vanderjagt, ils sont également dans le manuscrit Bruxelles KBR ms. 10977-79, entré dans la bibliothèque ducal en 1460. Sur base de l'inventaire de la bibliothèque des ducs, il théorise également l'existence d'un troisième manuscrit contenant les deux textes qui n'a cependant pas été retrouvé. La présence de ces multiples copies dans la même bibliothèque prouve le succès des traductions de Miélot à la cour de Bourgogne.⁴⁸⁴

⁴⁸⁰ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, op. cit., p. 192-205.

⁴⁸¹ SCHNERB B., *L'État bourguignon*, op. cit., p. 207.

⁴⁸² MELVILLE G., « Le "mystère" de l'ordre de la Toison d'or », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 228.

⁴⁸³ JANSSENS P., « L'évolution de la noblesse belge », op. cit., p. 20-23.

⁴⁸⁴ VANDERJAGT A., op. cit., p. 83-85.

De plus, des copies de ces textes ont été retrouvées dans les bibliothèques des courtiers de Philippe le Bon. Tous les manuscrits de ces deux débats sont de bonne facture et richement décorés. Ils ont été transmis dans les cercles aristocratiques de la cour. On les a retrouvés dans les bibliothèques des Croÿ (Bruxelles KBR ms. 10493-97), des Lalaing (Paris BNF nouvelles acquisitions fr. 10054), d'Antoine le Grand Bâtard de Bourgogne (Bruxelles KBR ms. 7057), de Louis de Luxembourg (Copenhague KB Thott 1090 q°), de Louis de Bruges⁴⁸⁵ (Paris BNF fr. 1280 et Londres Add. 18798), de Margueritte de York (New Haven Yale 230) et d'Olivier de La Marche (Paris BNF fr. 5413). Gardons en tête que ce ne sont que les manuscrits qui ont survécu jusqu'à notre époque. Ces textes ont donc beaucoup circulé à la cour bourguignonne.⁴⁸⁶ Au total, nous avons connaissance de seize manuscrits qui contiennent le *Débat* et la *Controversie* ensemble. Ils sont datés de 1450 à 1536.⁴⁸⁷ Cependant, la datation de certains ne permet d'affirmer uniquement qu'ils ont été produits au XVI^e siècle. Mis à part les manuscrits, il y a d'autres preuves du succès de ces traités. En 1468, lors du mariage de Charles le Téméraire avec Margueritte de York, une des tapisseries décoratives des appartements de la future mariée représentait l'histoire de Lucrèce.⁴⁸⁸

Dans les années 1460, la *Controversie* fut traduite en anglais par John Tiptoft (1427-1470), le comte de Worcester, qui se servit de la traduction française de Miélot. L'œuvre fut ensuite publiée par l'imprimeur anglais William Caxton (vers 1422-1491) en 1481. En 1497, elle inspira la pièce *Flugens and Luces* d'Henry Medwall (1461-1501), la première pièce de théâtre laïque connue en vernaculaire anglais. La *Controversie* fut également une inspiration pour *Il Cortegiano* (1513-1514) de Baldassare Castiglione (1478-1529), un noble italien, auteur de la Renaissance. Cette œuvre imprimée en 1528 devint le livre de poche des gentilshommes du XVI^e siècle. Cet autre genre d'œuvre humaniste traite du gentilhomme idéal qui fait partie de classe sociale au pouvoir. *Il Cortegiano* fut extrêmement populaire en raison de la possibilité

⁴⁸⁵ Louis de Bruges (vers 1427-1492) : Seigneur de Gruuthuse, Louis de Bruges se distingua dans les années 1440, où il attira l'attention de Philippe le Bon lors de tournois. Il entra à la cour de Bourgogne comme écuyer au service du Duc. En 1452, il fut nommé gouverneur de Bruges. En 1453, il participa à la bataille de Gavère contre les révoltés Gantois. À partir de 1458, il fut chargé de missions diplomatiques par le Duc. Ce parcours lui permit d'intégrer l'ordre de la Toison d'or en 1461. Il partage la bibliophilie du Duc, et se procure lui-même une bibliothèque à partir des années 1460, lorsqu'il était *stadhouder* de Hollande, de Zélande et de Frise.

Source : WILLARD C. C., « Louis de Bruges, lecteur de Christine de Pizan », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 1997, no 4, p. 2-5.

⁴⁸⁶ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 83-87.

⁴⁸⁷ La description de chaque manuscrit se trouve dans l'étude de Vanderjagt.

Source : *Ibid.*, p. 107-125.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 186.

d'ascension sociale qu'elle proposait.⁴⁸⁹ La version latine de la *Controversie* a été imprimée à Cologne en 1473, puis à Leipzig en 1494 et à Louvain en 1501. La traduction française de Miélot a été imprimée aux alentours de 1475 par l'imprimeur Colard Mansion (vers 1440-vers 1484) à Bruges, un collègue de William Caxton.⁴⁹⁰

D'autres textes sur la question nobiliaire ont suivi à la bibliothèque ducale. Le plus notable est le *Petit traicté de noblesse (Traicté)* de Diégo de Valera (1412-1488) qui a été écrit avant 1454. Ce traité accompagne le *Débat* et la *Controversie* dans le manuscrit KBR 10977-79 de la bibliothèque ducale. Il est également aux cotés de ces débats dans le manuscrit Londres Harley 4402 et est uniquement avec la *Controversie* dans un incunable de 1497. Diégo de Valera était un chevalier castillan qui servit l'*Infante* Don Enrique, puis servit comme diplomate à la cour d'Isabelle la Catholique dans le dernier tiers du XV^e siècle. Chevalier lettré et auteur, il parcourut l'Europe en quête de gloire chevaleresque à la fin des années 1420. Il fréquenta la cour bourguignonne et fut accointé à Olivier de La Marche. Le succès de son *Traicté* peut s'expliquer par son usage d'exemples historiques, comme dans les deux textes humanistes. Dans son œuvre, il parle notamment de l'origine de la noblesse.⁴⁹¹

Dans la société bourguignonne de Philippe le Bon, puis celle de Charles le Téméraire, les deux définitions de la noblesse qui ont émané au XIV^e siècle se rejoignent. Selon Dante, la noblesse provient de la vertu de l'individu, tandis que selon Bartole de Sassoferrato (principal chef de file de cette théorie) elle tire son fondement de la volonté du prince. La vision envisagée par la *Controversie* de Buonaccorso tend d'avantage vers la vertu comme fondement de la noblesse, mais le pouvoir central bourguignon détourne le moyen d'acquisition de vertu au bénéfice du Duc. Lorsque le Duc devient détenteur du pouvoir d'anoblir qui bon lui semble, c'est la théorie de Bartole de Sassoferrato qui est appliquée. Cependant, dans l'optique de ce manuscrit, Duc s'arroge, entre autres, le droit d'anoblissement car il considère que la vertu de la noblesse s'acquiert par le service à la *Chose publique*. Les définitions de la noblesse de Dante et Bartole de Sassoferrato sont habilement réconciliées dans la vision bourguignonne de la noblesse. Le pouvoir bourguignon associe une vision de la noblesse par l'acquisition de vertu, soit par le service à la *Chose publique*, soit par l'érudition, avec l'idée que Philippe le Bon est

⁴⁸⁹KRISTELLER P. O., *Renaissance Thought*, vol. 2, *Papers on Humanism and the Arts*, New-York, Harper and Row, 1965, p. 49.

⁴⁹⁰ WILLARD C. C., « The Concept of True Nobility at the Burgundian Court », *op. cit.*

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 37-41.

détenteur du pouvoir et représentant de la *Chose publique*, mais aussi en droit d'anoblir les plus vertueux de ses sujets (ceux qui ont le mieux servi la *Chose publique*).⁴⁹²

Cette combinaison d'idées se retrouve dans le *Traicté* de Diégo de Valera. Il fait converger la vertu et la loi princière. Les nobles doivent donner priorité aux vertus cardinales et à la protection de la *Chose publique*, mais aussi respecter les normes juridiques édictées par le prince.⁴⁹³

Le thème de la vraie noblesse devint un sujet exploré dans la littérature de cour de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire. Jean Miélot est revenu à la question de la vraie noblesse en traduisant deux chapitres de la *Genealogia* de Boccace auxquels il ajoute les ducs de Bourgogne. Sa théorie est que la noblesse était à l'origine la seule classe à pouvoir posséder un arbre généalogique car elle avait inventé les sept arts libéraux. Ceux-ci étaient enseignés dans les universités à des gens venants de différentes classes sociales. Ces étudiants avaient à leur tour le droit d'avoir un arbre généalogique. Il renforce le point de Boccace fait dans son chapitre *Ut plurimum studia sequimur, in que prona videntur ingenia*, où la propriété foncière est répartie en fonction des qualités plutôt que par la naissance. Georges Chastellain écrit un *Advertissement au duc Charles* dans lequel il met l'accent sur la vertu. Dans le *Livre des faits de Jacques de Lalaing*, une œuvre attribuée à George Chastelain, Jean le Fèvre de Saint-Rémy et Antoine de la Sale, le père du protagoniste lui rappelle avant son départ que la noblesse vient de la vertu. Cette profusion de traités sur la vraie noblesse coïncide avec les ambitions de la classe moyenne bureaucratique en charge d'administrer les territoires bourguignons.⁴⁹⁴

⁴⁹² AURELL M., *op. cit.*, p. 133-146.

⁴⁹³ VANDERJAGT A., *op. cit.*, p. 232-233.

⁴⁹⁴ WILLARD C. C., « The Concept of True Nobility at the Burgundian Court », *op. cit.*, p. 42-46.

Chapitre 7, Conclusion

Le *Débat* et la *Controversie* sont des textes produits par l'humanisme civique italien. Ce courant a vu son influence croître au-delà des Alpes jusqu'à susciter l'intérêt de Philippe le Bon. Ces deux débats ont été traduits par Miélot dans sa qualité de secrétaire ducal. Dans le prologue du *Débat*, il invite son maître à s'inspirer de cette œuvre, mais il précise également que ce dernier est déjà un exemple pour les hommes voulant mener une *vita activa*. Dans le prologue du « traducteur » de la *Controversie*, Miélot inclut un passage de la *Genealogia* de Boccace qui, dans ce contexte, défend les lettres. Dans le prologue de « l'acteur », Buonaccorso introduit la question de la noblesse en exposant ses critères d'un bon prince, parmi lesquels la bonne gouvernance guidée par les vertus cardinales est prééminente. Ces notions humanistes civiques sont confirmées par la présentation des protagonistes dans l'introduction de Buonaccorso qui y expose la controverse de la noblesse. D'un côté, Cornélius représente la noblesse contestée, la noblesse de sang héréditaire qui s'affiche par un mode de vie oisif nécessitant une certaine richesse financière. De l'autre, Gaius est le champion de la vision humaniste civique de la noblesse. Il est versé dans les sciences et les armes. Sa vertu, son caractère, son intelligence et sa volonté de servir les autres et son pays sont mis en avant dans sa description.

Dans le *Débat*, différents modèles d'honneur sont présentés. Hannibal est le travailleur acharné. Il a bâti sa réputation par ses propres efforts. Il s'est battu pour son pays et a conquis sa gloire par son intelligence et son ingéniosité à la guerre. Il dit avoir fait preuve d'humilité car il ne s'est pas enorgueilli des honneurs venants de ses victoires. Cependant, sa gloire est entachée par la manière dont il a acquis ses victoires, mais aussi par son suicide.

Alexandre le Grand représente le conquérant militaire par défaut, le modèle le plus attrayant à une noblesse de sang guerrière. De son vivant, il est resté invaincu et a fait reposer son honneur sur sa gloire martiale et sa bravoure au combat. Toutefois, il a été aidé par la fortune car il a hérité de la couronne macédonienne, ce qui fut un élément indispensable à son ascension. Il est en quête de gloire car il est imbu de lui-même au point de vouloir se faire adorer comme un dieu. Enfin, il s'est montré faible dans l'ivresse et a tué un Callisthène. Ce crime est impardonnable car Alexandre avait été éduqué par Aristote, le philosophe le plus reconnu de sa génération.

Alexandre et Hannibal partagent le même reproche d'être victimes des plaisirs et du luxe. L'un et l'autre ont succombé à l'oisiveté fainéante, ce qui constitue un des plus grands reproches dans ce texte humaniste civique.

Dans le *Débat*, Scipion est le modèle de vertu et de service civique à suivre. Il est aussi le seul des trois personnages à faire preuve des quatre vertus cardinales. Il a passé sa jeunesse à s'instruire et optimiser son « engin ». Il fut tant brillant dans son étude et par ses mœurs qu'il fut appelé « l'espérance et l'appui de Rome ». Il a fait la guerre par nécessité, ne s'est jamais vanté de ses victoires et ne s'est pas reposé sur ses lauriers. Sa vie entière fut dédiée au service de la *Chose publique*, tant par les armes que par les magistratures. Il fait preuve de modération et d'humilité, aussi bien lors de ses victoires que dans sa vie privée. Ainsi, il ne succomba pas aux plaisirs et au luxe. Au contraire, il se montra tellement libéral par rapport à sa fortune qu'il mourrut désargenté. Il est le seul à ne pas critiquer les autres débatteurs et à ne pas demander à Minos de juger en sa faveur. Il laisse le jugement à un vaste public en plus du juge des enfers. Enfin, Scipion fait passer Rome au-dessus de lui. Peu importe sa personne, c'est l'État qui est le plus important.

Le jugement de Minos met en avant les raisons valables pour faire la guerre. Scipion est le seul à prendre les armes dans le seul but de défendre et servir la *Chose publique*. La violence qu'il commet est au nom de cette dernière et pour son bénéfice. Hannibal et Alexandre le Grand ont chacun des motifs insuffisants. L'un a mené une guerre privée contre Rome, l'autre s'est battu pour la gloire éternelle. Leur pire défaut est d'avoir versé inutilement le sang des hommes.

Dans la *Controversie*, les deux visions de la noblesse sont opposées et personnifiées par Cornélius et Gaius. Le premier a fait reposer son argumentaire sur la transmission de la noblesse par différent canaux. Tout d'abord il parle du milieu et de l'éducation des enfants qui les rendent similaires en tous points à leurs parents. Ensuite, il explique son argument de la portion qui fait des enfants une partie du corps de leurs parents. Son argument penche même vers la réincarnation. Selon lui, les honneurs perpétuels des ancêtres qui ont acquis la noblesse originelle doivent être légalement passés aux descendants. Il argue également que les descendants sont plus utiles à la cité que les statues des ancêtres qui sont vénérées, mais il n'en donne pas d'exemple personnel. Il fait de la richesse un élément nécessaire à la noblesse pour pouvoir se montrer libéral. Sa vision d'une vie noble est basée sur les plaisirs, dont des activités typiquement nobiliaires (chasse, danse, chant) et l'oisiveté. L'ensemble du discours de Cornélius se base sur des éléments passifs à la noblesse d'un individu et donne un rôle prépondérant à la transmission de celle-ci. L'acquisition de la noblesse originelle par les aïeux

est active par leurs bonnes mœurs, leur tempérance, leur industrie ainsi que leur vertu et leur gloire récoltées au service de la *Chose publique*. L'appartenance à une *gens* prestigieuse, une « maison » réputée noble, est à la source de la plupart de ses arguments. Toutefois, il a reconnu l'existence d'une noblesse secondaire : celle des lettres. Cornélius ne fait pas réellement l'éloge de vertus qui sont nécessaires à la noblesse, car cela lui ferait admettre que c'est un état intérieur. Presque tous ces critères de noblesse sont extérieurs à l'homme. Il la considère comme un bien tangible qui peut être transmis et hérité.

Gaius réussit à contredire systématiquement tous les arguments précédents sauf un : les ancêtres ont gagné la noblesse originelle car ils ont servi la *Chose publique*. La noblesse vient de la vertu de l'esprit, lequel est indivisible même après la mort. La vertu n'est donc ni transmissible ni sujette aux éléments extérieurs à l'âme comme la richesse, la naissance ou les vicissitudes de la vie. La noblesse n'est pas affectée par toutes ces choses car elle réside à l'intérieur de l'homme. Pour cette raison, la libéralité ne dépend pas de la richesse, mais uniquement de l'intention derrière le don. Gaius argumente qu'il faut faire preuve de modération face au faste et au luxe, car ces choses n'influencent pas la vertu de l'âme. Peu importe le milieu de naissance, riche ou pauvre, chaque homme est né avec la même capacité de recevoir la noblesse. Sa vision de la noblesse est individuelle, égalitaire et méritocratique.

Pour devenir vertueux, il existe plusieurs possibilités. La noblesse s'acquiert en ayant de bonnes mœurs et en accomplissant des activités qui sont guidées par les vertus cardinales. Il faut également être respectueux de sa famille, de ses amis et du divin. Cependant, les deux voies principales menant à la vertu et à la noblesse sont la quête du savoir (l'étude des sciences) et le service à la *Chose publique*. Gaius représente lui-même le modèle parfait de la *vita activa* : éduqué, vertueux, généraux, courageux, honorable, humble, respectueux du divin et serviable envers sa famille, ses amis et surtout la *Chose publique*. C'est uniquement en devenant vertueux qu'un individu peut espérer tendre vers la noblesse.

Le succès de ces textes dans le milieu aristocratique bourguignon s'explique par les deux arguments communs à Scipion et Gaius : le service civique et l'éducation. Tout d'abord, l'injonction du *Débat* et de la *Controversie* à servir la *Chose publique* dans le but d'acquérir la vertu, et donc la noblesse, va de pair avec les changements qui s'opèrent dans la société au milieu du XV^e siècle. La remise en question de la noblesse et la quête identitaire ont mené au rassemblement des nobles autour du prince. Ce dernier est devenu le moyen de légitimer le statut nobiliaire.

Philippe le Bon avait déjà commencé à rassembler la haute noblesse autour de lui avec l'ordre de la Toison d'or fondé en 1430. Cet ordre de chevalerie élitare lui a permis de créer un réseau d'influence et de diplomatie allant au-delà de ses territoires. La fidélité au prince est une valeur centrale de cette institution qui ne souffre pas les frontières. L'universalité de l'ordre permet à Philippe le Bon de s'entourer de l'élite de ses principautés et de certains puissants d'Europe.⁴⁹⁵ Le service au prince devient central dans la mentalité noble. Il n'y a plus besoin d'être au service des deux autres ordres de la société (*oratores* et *laboratores*) car le prince est la seule source de légitimité institutionnelle. De la même manière, la chevalerie permet au prince de se montrer au même niveau que les autres nobles, alors qu'il se veut leur supérieur. Tout comme les deux textes du manuscrit KBR 9278-80 rapprochent la noblesse de la *Chose publique*, au milieu du XV^e siècle, celle-ci devient liée au prince.⁴⁹⁶ De plus, dans l'idéal chevaleresque, les nobles devaient veiller à la tranquillité de la *Chose publique*. C'était le rôle de l'ordre des *bellatores*. Cependant, les grands princes se sont emparés de la fonction du maintien de l'ordre. S'associer au gouvernement ducal était un moyen pour les nobles de continuer à remplir ce rôle dans la société.⁴⁹⁷

La noblesse entre au service du prince de manière personnelle à la cour et dans l'hôtel. Ces deux institutions offrent des possibilités de promotion et d'ascension sociale. Par exemple, les chambellans ducaux sont des membres des familles nobles provinciales dont certaines (Lalaing, Croÿ, Lannoy) ont su s'élever progressivement dans la hiérarchie sociale en bénéficiant des faveurs du Duc et par de bons mariages. Cette élévation dans la haute noblesse est visible dans la désignation des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or.⁴⁹⁸ Philippe le Bon se rend *de facto* le principal moteur d'ascension sociale. Il demandait une grande disponibilité de la part des nobles qui sont à son service. Les missions que ces derniers remplissent sont de durée et de fréquence variables. Toujours est-il que pour un observateur extérieur à ce système, la gratification des employés ducaux par des titres de noblesses ou un avancement social et politique semble être une véritable politique ducale. La vision méritocratique du service à la *Chose publique* mise en scène par le Duc s'observe notamment dans la justification des lettres patentes et de gratification.⁴⁹⁹

⁴⁹⁵ LECUPPRE-DESJARDIN E., *op. cit.*, p. 21-49.

⁴⁹⁶ MORSEL J., *op. cit.*, p. 300-305.

⁴⁹⁷ RICHARD J., « Le rôle politique de l'ordre sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire », *op. cit.*, p. 67-70.

⁴⁹⁸ SOMMÉ M., « Le service des nobles des hôtels ducaux sous Philippe le Bon », dans CAUCHIES J.-M. (éd.), *Les élites nobiliaires dans les Pays-Bas au seuil des temps modernes*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2001, p. 44-48 (Centre de recherches en histoire du droit et des institutions, Cahier 16).

⁴⁹⁹ CARON M.-T., « Les nobles », *op. cit.*, p. 46-47

Dans les lettres de gratification en faveur d'André de Thoulangeon, seigneur de Mornay, le Duc fait part de la fidélité de son serviteur, de la continuité des services rendus et de sa participation aux campagnes d'Hollande et de Zélande.⁵⁰⁰ Les lettres patentes octroyées par le Duc sont souvent justifiées par les services que la personne promue a rendus au prince. Selon Bartier, il n'existe aucun rapport entre la fonction tenue par le titulaire des lettres et sa promotion. Dans la pratique, dire que le service à la *Chose publique* et à Philippe le Bon rend noble est une exagération. De très hauts fonctionnaires sont restés roturiers alors que des personnages de second plan sont devenus nobles.⁵⁰¹ Les justifications et l'idéologie méritocratique inspirée de l'humanisme civique font croire que le service anoblit. Toutefois, l'anoblissement par lettres varie selon les caprices du prince. Les gens de l'hôtel ducal sont bien placés pour bénéficier de faveurs personnelles ducal, alors que les hauts techniciens des provinces ne savent pas forcément les recevoir. Ainsi, Humbert puis Jean de Coustain ont été anoblis respectivement en 1430 et 1448. Ils furent tous les deux sommelier de corps et valet de chambre du Duc.⁵⁰² La proximité au Duc n'est pas le seul facteur qui ne soit pas basé sur le mérite et le service à la *Chose publique* : la fortune joue aussi au profit du candidat. Accorder la noblesse permet au Duc de s'enrichir immédiatement. Avant que les lettres patentes ne prennent effet, la Chambre des comptes enquêtait sur la fortune du candidat et lui faisait payer une taxe adéquate.⁵⁰³

Le service princier octroyant la noblesse peut être justifié dans les lettres patentes. Toutefois, l'acceptation de ces dernières par les gens du commun et le reste de la noblesse est également limitée. L'anoblissement de quelqu'un n'est pas suffisant pour qu'il soit publiquement reconnu en tant que tel. Le statut juridique est fixé, mais l'acceptation sociale par ses pairs et par les roturiers est tout aussi importante. Bartier considère qu'aux yeux des hommes du XV^e siècle, trois critères sont indispensables pour justifier un anoblissement : avoir une certaine fortune immobilière ; vivre noblement, dont la pratique du métier des armes ; ne pas commercer. Comme nous l'avons vu avec Odot Molain et Jean de Plaine, ces critères n'étaient pas toujours remplis, ce qui fut la cause de frictions avec leurs contemporains quant au sujet de leur statut. Cependant, les anoblis eux-mêmes montrent peu de foi en leurs lettres en ne mettant pas en valeur leur mérite personnel, mais à la place ils favorisent une carrière militaire et la grandeur de leurs ancêtres. Certains vont même jusqu'à inventer un lignage prestigieux pour

⁵⁰⁰ *Ibid.*

⁵⁰¹ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, op. cit., p. 197-205.

⁵⁰² D'ARBAUMONT J., op. cit., p. 160, 165-166.

⁵⁰³ BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle*, op. cit.

faire croire que leur anoblissement n'est qu'un retour à la normale (comme les Molain qui changèrent leur nom en Mâlain). C'est pourquoi les lettres de reconnaissance de noblesse étaient préférées aux lettres patentes.⁵⁰⁴

Les lettres patentes ne sont donc pas entièrement suffisantes pour intégrer la noblesse. Dans les Pays-Bas, le mode d'accès traditionnel est préféré à l'anoblissement par lettres. Elles rappellent la transition vers un état noble, alors que l'assimilation sociale fait oublier les basses origines. C'est pour cela que les anoblis par lettres tentent également de faire oublier ce passage d'un état à l'autre.⁵⁰⁵ L'opinion publique reste importante pour l'acceptation sociale des nouveaux nobles. Dans la *Controverse*, Gaius avait remis en cause l'argument populaire utilisé par Cornélius. La réalité bourguignonne ne place pas la noblesse dans la vertu au point de faire abstraction de l'opinion générale. La noblesse n'est donc pas un état intérieur dépendant uniquement de la vertu. Le mode de vie nobiliaire reste extrêmement important pour les nobles et les anoblis. Comme nous l'avons déjà expliqué, il n'y a pas d'acceptation entière de l'humanisme civique dans le milieu bourguignon. Certains éléments conviennent à la politique ducale, comme l'injonction de servir la *Chose publique*, alors que d'autres éléments, comme le fait de considérer que la noblesse est un état intérieur, ne peuvent pas s'appliquer à une société qui prône l'ascension de la hiérarchie sociale.

La notion de *Chose publique* continua d'être utilisée durant les principats de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire pour unifier l'ensemble disparate des territoires qu'ils possédaient. Philippe le Bon employait des textes humanistes civiques, qui plaçaient l'origine de la noblesse principalement dans le service à la *Chose publique*, pour rassembler les nobles de ses principautés autour de sa personne. Le service civique, et donc le service au Duc, devient un critère d'accession à la noblesse. Durant le principat de Philippe le Bon, il existait plusieurs exemples de lettres patentes (Odot Molain, Jean de Terrant, Guillaume Courtot, etc.) et d'acceptation sociale (Nicolas Rolin, les Bonne, les Clugny, etc.) qui résultaient du service au prince. Sous le principat de Philippe le Bon, les notions de *Chose publique* et de *Bien commun* furent cantonnées à l'idéal princier et nobiliaire avec pour but de guider les nobles vers la vertu et l'honneur. Charles le Téméraire voulut faire de la *Chose publique* un pilier de sa construction politique pour unifier ses terres sous une même idéologie. Cependant, la *Chose publique* est restée un élément rattaché à la noblesse dans la mentalité aristocratique des contemporains du

⁵⁰⁴ *Ibid.*

⁵⁰⁵ JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *op.cit.*, p. 504-506.

Duc. Martin le Franc, Ghillebert de Lannoy et d'autres auteurs connus à la cour de Bourgogne voient la *Chose publique* comme une balise qui guide les nobles vers la vertu. Le manque d'une définition claire de ce concept fut la conséquence de cet échec pour le Téméraire. Les nobles restèrent fidèles à leur terre d'origine lorsque le conflit inévitable, provoqué par l'absolutisme et l'indépendantisme du Duc, éclata entre ce dernier et le Roi de France. La notion de *Chose publique* fut donc limitée à la conception de la noblesse et ne prit pas racine dans la pensée politique des nobles au service du Duc.⁵⁰⁶

Le second grand argument commun aux deux textes est l'éducation. La quête du savoir, l'érudition, est un critère suffisant pour atteindre la noblesse d'âme selon les humanistes civiques. Toutefois, elle est mieux valorisée lorsqu'elle est employée pour le bien de la *Chose publique*. Ce genre de discours s'intègre bien au contexte de professionnalisation du gouvernement et du besoin croissant de techniciens qui naquit lors du changement des pratiques de l'État.

Le besoin croissant de personnel spécialisé, dont certains qui ont reçu une éducation universitaire, peut parler aux contemporains de Philippe le Bon dont certains techniciens du gouvernement comme Nicolas Rolin. Il faisait partie de cette noblesse de robe qui devait son ascension sociale à son labeur et non à sa naissance. En tant que chancelier, Rolin changea la composition du Grand Conseil pour nommer plus de légistes et moins de membres de la haute noblesse. Il devint un adversaire de la noblesse de sang et se heurta à eux à plusieurs occasions durant la transformation du régime féodal en un gouvernement centralisé.⁵⁰⁷ Le discours tenu par le *Débat* et la *Controversie* sur l'érudition, son usage au service de la *Chose publique* et le fait qu'elle rende noble, ne peut que parler aux gens de finances et aux légistes travaillant pour le Duc. Ces textes humanistes civiques peuvent inspirer un large public sous différents angles.

Au cours du XV^e siècle, l'éducation de la noblesse a évolué pour s'adapter à ces nouvelles exigences étatiques. La technocratisation des officiers demande d'eux qu'ils soient éduqués ou spécialisés dans la finance ou le droit. Cette évolution a également lieu en France où la centralisation des institutions inspira celles des Ducs de Bourgogne. Au XVI^e siècle, une partie de l'aristocratie française envoie ses enfants à travers l'Europe pour apprendre les langues et étudier dans les universités. Une partie de la noblesse voit dans les études universitaires un avantage indéniable qui peut offrir des opportunités de carrière. Les fils de Jean II de Glimes

⁵⁰⁶ Lecuppre-Desjardin E., *op. cit.*, p. 89-98, 329-333.

⁵⁰⁷ PRIDAT H.-F., *op. cit.*, p. 42-47.

(1417-1494), seigneur de Bergen-op-Zoom, ont étudié à Orléans et Louvain. L'un est devenu évêque de Cambrai et l'autre abbé de Saint Bertin.⁵⁰⁸ Cette noblesse s'adapte donc aux nouveaux besoins de l'État qui veut des administrateurs efficaces et instruits. Ce même mouvement est observé dans la seconde moitié du XV^e siècle dans les principautés bourguignonnes.⁵⁰⁹

Cependant, la spécialisation du personnel administratif n'est pas le seul moteur de changement dans l'évolution de l'éducation nobiliaire. Une littérature spécialisée dans les fonctions militaires de la noblesse fait son chemin dans le cursus des jeunes nobles. L'évolution de l'idéal chevaleresque, l'extension du modèle du prince lettré et la connaissance des grands conquérants de l'Antiquité résultent en l'émergence de capitaines lettrés et auteurs d'une littérature professionnelle. Par exemple, Jean de Villiers⁵¹⁰, seigneur de l'Isle-Adam, est l'auteur d'un *Traité du gage de bataille* adressé à Philippe le Bon. Les valeurs exposées dans ces traités peuvent donc être réceptionnées par différents milieux : les nobles, les aspirants à la noblesse, les techniciens et les lettrés.

En conclusion, nous avons vu que certaines valeurs exposées par le *Débat* et la *Controverse* sont également présentes dans le milieu de la cour de Bourgogne, dans la société et dans l'État qui se forment autour du Duc. Celles-ci sont, par exemple, le service à la *Chose publique*, la défense du *Bien commun*, l'application des vertus cardinales, etc. Ces éléments ont du succès chez Philippe le Bon car ils entrent dans le contexte de remodelage de la société et du gouvernement qui a lieu lors de son principat. La noblesse qui est reformée autour du prince, la centralisation du pouvoir et la technocratisation du gouvernement ducal se prêtent parfaitement à certains idéaux de l'humanisme civique. Les Bourguignons puisent dans ce courant ce qui supporte leur politique sans y adhérer complètement. Le succès de ces traités de l'humanisme civique et l'apparition d'une littérature sur la vraie noblesse se font en conséquence des changements dans la société qui résultaient de la crise nobiliaire. Les valeurs de la noblesse exposées dans ces deux débats ont une portée très vaste et peuvent être interprétés sous différents angles et par différents milieux, ce qui fut la cause de leur succès.

⁵⁰⁸ CARON M.-T., « Les nobles », *op. cit.*, p. 46.

⁵⁰⁹ HEXTER J. H., *op. cit.*, p. 10-15.

⁵¹⁰ Jean de Villiers (vers 1390-1437) : Seigneur de L'Isle-Adam, il fut maréchal de France, gouverneur de Paris, gouverneur de Bruges et membre de l'ordre de la Toison d'or. Il commença sa carrière lors du conflit entre les Armagnacs et les Bourguignons. Il se mit au service de ces derniers de 1417 jusqu'au traité d'Arras. Dès lors, il combattit pour Charles VII. Il faisait partie de l'entourage du Duc de Bourgogne lorsque ce dernier était à Bruges lors du soulèvement populaire de 1437. Il fut assassiné par les rebelles.

Source : CONTAMINE P., « Jean de Villiers, lord of l'Isle-Adam », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 8, col. 1692-1693 (consulté le 11 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

Bibliographie

Source

Bruxelles KBR ms. 9278-80.

Instrument de travail

BOBICHON P., *Mise en page et mise en texte des manuscrits hébreux, grecs, latins, romans et arabes [en ligne]*, Paris, IRHT, 2008 (<http://aedilis.irht.cnrs.fr/lexicon/>, consulté le 12 avril 2019).

Articles de dictionnaires et d'encyclopédies

AUVRAY-ASSAYAS C., « Juvénal, 65 ? - ? apr. J.-C. », dans LECLANT J. (éd.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 1187.

BERISSO M., « Montemagno, Buonaccorso da », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 76, *Montauti-Morlaiter*, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 2012, p. 109-111.

BLOCH R., « Rome et empire romain, La république », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 aout 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/rome-et-empire-romain-la-republique/>).

BLOCH R., « Rome et empire romain, Les origines », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 aout 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/rome-et-empire-romain-les-origines/>).

BRANCA V. et JOUKOVSKY F., « Pétrarque », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 6 novembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/petrarque/>).

BRUN L., « Laurent Pignon », dans *Arlima, archives de littérature du Moyen Âge* (consulté le 6 novembre 2020, https://www.arlima.net/il/laurent_pignon.html).

BUSETTO G., « Antoine de la Salle, poet », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 1, col. 727-728 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

CAUCHIES J.-M., «Lannoy», dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 5, col. 1705-1706 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

CHENU M.-D., « Thomas d'Aquin saint (1224 ou 1225-1274) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 28 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/thomas-d-aquin/>).

CHUVIN P., « Samarcande », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 6 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/samarcande/>).

« Constance », *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, ATILF – CNRS & Université de Lorraine (Consulté le 02 octobre 2020, <http://atilf.atilf.fr/scripts/dmf>).

CONTAMINE P., « Jean de Villiers, lord of l'Isle-Adam », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 8, col. 1692-1693 (consulté le 11 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

DELEBECQUE E., « Euripide (env. 480-406 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/euripide/>).

DEROW P., « Aulus Atilius Serranus », dans HORNBLOWER S., SPAWFORTH A. et EIDINOW E. (éd.), *The Oxford Classical Dictionary*, 4^e édition, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 199.

DUBY G. « Chevalerie », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 1 août 2019, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/chevalerie/>).

GAUDEMET J., « Bartolo (1313/14-1357) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 27 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/bartolo/>).

GODEFROY F. (dir.), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle, Complément [en ligne]*, Nendeln, Kraus Reprint, 1969, p. 192 (consulté le 12 août 2020, <http://micmap.org/dicfro/search/complement-godefroy/nature>).

GOUKOWSKY P., « Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 13 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/alexandre-le-grand/>).

GOUKOWSKY P., « Mithridate VI Eupator (132-63 av. J.-C.) roi du Pont », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 1 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/mithridate-vi-eupator/>).

HÖHL N., « Laurentius Hispanus, canonist », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 5, col. 1761 (consulté le 6 octobre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

JUNG M.-R., « Martin Le Franc, poet », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 6, col. 347 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

LAPRAY X., « Vie de Marius - (repères chronologiques) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 27 août 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/vie-de-marius-reperes-chronologiques/>).

« L. Cornelius Scipio Asiaticus », dans SMITH W. (éd.), *A Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, vol. 3, Londres, I. B. Tauris, 2007, p. 747-748.

LEFÈVRE S., « Jean de Bueil », dans GRENTÉ G. (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises, Le Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1992, p. 755-757.

LEFÈVRE S., « Jean Miélot », dans GRENTÉ G. (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises, le Moyen Âge*, Paris, Frayard, 1994, p. 819-820.

MERCIER S., « Regards croisés sur la vie de Lucius Junius Brutus », *Folia Electronica Classica*, Louvain-la-Neuve, 2007, no 13 (consulté le 27 août 2020, <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/13/brutus/brutus.html>).

MESLIN M., « Augustin saint (354-430) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 25 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/augustin/>).

MESLIN M. et QUILLET J., « Augustinisme », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 7 août 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/augustinisme/>).

MOULAKIS A., « Civic Humanism », dans ZALTA E. N. (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy [online]*, Stanford, Stanford University, 2011 (consulté le 18 septembre 2020, <https://plato.stanford.edu/entries/humanism-civic/#VariCiviHuma>).

NICOLET C. et MICHEL A., « Cicéron (106-43 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 25 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/ciceron/>).

PERRUS C., « Boccace (1313-1375) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 6 novembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/boccace/>).

PICARD G.-C., « Hannibal ou Annibal (247-183 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 13 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/hannibal-annibal/>).

POIRION D., « Christine de Pizan (1365-1431) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 14 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/christine-de-pizan/>).

RAMSAY W., « Cato, Porcius », dans SMITH W. (éd.), dans *A Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, vol. 1, Londres, I. B. Tauris, 2007, p. 635-644.

RENUCCI P., « Dante Alighieri (1265-1321) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 7 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/dante-alighieri/>).

RICHARD D., « Lucian of Samosata », dans *The Oxford handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 709-710.

RONNET G., « Démosthène (384-322 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 15 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/demosthene/>).

SCHALK F., « Aurispa (Piciuneri[o]), Giovanni », *Lexikon des Mittelalters [Online]*, vol. 1, col. 1245 (consulté le 13/05/2019, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

SCHMIDT J., « Aemilia Gens », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/gens-aemilia/>).

SCHMIDT J., « Camille, lat. Marcus Furius Camillus (fin V^e s.-365 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/camille-lat-marcus-furius-camillus/>).

SCHMIDT J., « Caton l'Ancien ou Le Censeur Marcus Porcius (234-149 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedia/caton-l-ancien-le-censeur/>).

SCHMIDT J., « Cincinnatus Lucius Quinctius (V^e s. Av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 27 août 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/cincinnatus-lucius-quinctius/>).

SCHMIDT J., « Fabia Gens », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/gens-fabia/>).

SCHMIDT J., « Pompée, lat. Cneius Pompeius Magnus (106-48 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 1 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/pompee-lat-cneius-pompeius-magnus/>).

SCHMIDT J., « Scipion l'Africain (235 av. J.-C.-183 av. J.-C.) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 13 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/scipion-l-africain/>).

SCHMIDT J., « Scipions Les », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 11 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/les-scipions/>).

STEVENSON T., « Scipio Aemilianus (Publius Cornelius Scipio Aemilianus Africanus Numantinus) », dans BAGNALL R. S., BRODERSEN K., CHAMPION C. B., e.a., *The Encyclopedia of Ancient History*, 1^{ère} édition, vol. 11, *Ro-Te*, Malden, Blackwell Publishing, 2013, p. 6076-6078.

STRNAD A. A., « Capodiferro, Giovanni Battista », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 18, *Canella-Cappello*, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 1975, p. 625-626.

VIELLIARD F., « Olivier de la Marche, author », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 5, col. 1622-1623 (consulté le 6 novembre 2020, <http://apps.brepolis.net.proxy.bib.ucl.ac.be/lexiema/test/Default2.aspx>).

WÉBER E.-H., « Albert le Grand (1193?-1280) », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]* (consulté le 28 octobre 2020, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/albert-le-grand/>).

Monographies et articles de revues

AURELL M., *La noblesse en Occident (V^e-XV^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1996.

BARON H., *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, Princeton University Press, 1966.

BARTIER J., « L'ascension d'un marchand bourguignon au XV^e siècle, Odot Molain », *Annales de Bourgogne*, 1943, vol. 15, no 3, p. 185-206.

BARTIER J., *Légistes et gens de finances au XV^e siècle, Les conseillers des Ducs de Bourgogne Philippe le Bon et Charles le Téméraire*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1955.

BEJCZY I., *The Cardinal Virtues in the Middle Ages, A Study in Moral Thought from the Fourth to the Fourteenth Century*, Leiden, Brill, 2011.

BIU H., « Honorat Bovet », *Histoire littéraire de la France*, 2005, t. 43, no 1, p. 83-128.

BLAKE N. F., *Selections from William Caxton*, Oxford, Oxford University Press, 1973.

BONENFANT P., *Philippe le Bon, sa politique, son action*, Bruxelles, De Boeck, 1996.

BORN R., *Les Lalaing, une grande Mesnie hennuyère, De l'aventure d'outrée au siècle des Gueux (1096-1600)*, Bruxelles, Les Editeurs d'art associés, 1986.

BOUSMAR E., « La cour de Bourgogne et l'humanisme avant Erasme, influences et rencontres manquée ? », *Publications du Centre Européen d'Etudes Bourguignonnes*, 2015, vol. 55, p. 41-64.

BOVE B., *Le temps de la guerre de Cent ans 1328-1453*, Paris, Belin, 2009 (Histoire de France, 4).

BÜRGER M., *Eine französische Handschrift der Breslauer Stadtbibliothek*, Breslau, Grass, 1901.

BUYLAERT F., *Eeuwen van ambitie, de adel in laatmiddeleeuws Vlaanderen*, Bruxelles, Brussel Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten, 2010.

BUYLAERT F., « Les anciens Pays-Bas, nouvelles approches. La noblesse et l'unification des Pays-Bas, naissance d'une noblesse bourguignonne à la fin du Moyen Âge ? », *Revue Historique*, 2010, vol. 653, no 1, p. 3-25.

CARON M.-T., « Qui sa vertu anoblist : the concepts of "noblesse" and "chose publique" in Burgundian political thought », *Revue du Nord*, t. 70, no 279, octobre-décembre, 1988, p. 814-816.

CARON M.-T. et RICHARD J., *La noblesse dans le Duché de Bourgogne, 1315-1477*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1987.

CARTELLIERI O., *Am Hofe der Herzöge von Burgund*, Bâle, Schwabe, 1926.

COCKSHAW P., « La famille du copiste David Aubert », *Scriptorium*, 1968, t. 22, no 2, p. 279-287.

CONTAMINE P., « Introduction », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 2016, vol. 13, p. 1-2.

CONTAMINE P., *La guerre au Moyen Age*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

CRUMP C. G., « The Waning of the Middle Ages by J. Huizinga », *History*, 1925, vol. 10, no 38, p. 163-166.

D'ARBAUMONT J., « Les anoblis de Bourgogne », *Revue nobiliaire historique et biographique*, 1866, t. 2, p. 151-165, 201-221.

DENYS C. et PARESIS I., *Les anciens Pays-Bas à l'époque moderne, 1404-1815, Belgique, France du Nord, Pays-Bas*, Paris, Ellipses, 2016.

DE SMET R., « Jan Heer van Lanoy, stadhouder en diplomaat », *Handelingen van de Koninklijke Kring voor Oudheidkunde, Letteren en Kunst van Mechelen*, 1991, vol. 95, no 2, p. 55-84.

DOUTREPONT G., *La littérature française à la cour des Ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi - Jean sans Peur-Philippe le Bon - Charles le Téméraire*, Paris, Champion, 1909.

DUBOIS H., « Richesse et noblesse d'Odot Molain », *Mémoires de la Société pour l'Histoire du Droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands*, 1981, fasc. 38, p. 143-158.

DUVAL F., « Le vocabulaire de la Rome ancienne chez Jean Miélot », *Le moyen français*, 2010, vol. 67, p. 63-78.

FAVIER J., *Louis XI*, Paris, Fayard, 2001.

FOURCARDE S., « De l'utilité des lettres dans la carrière des armes. Guerre et culture écrite en France au XV^e siècle », *Le Moyen Age*, 2015, t. 121, no 1, p. 21-40.

GALLET-GUERNE D., *Vasque de Lucène et la Cyropédie à la Cour de Bourgogne (1470), le traité de Xénophon mis en français d'après la version latine du Pogge, étude, édition des livres I et V*, Genève, Droz, 1974.

GARIN E.(éd.), *Prosatori latini del Quattrocento, II, Buonaccorso da Montemagno, Lapo da Castiglionchio, Poggio Bracciolini*, Milan et Naples, Ricciardi, 1952.

GARIN E., *L'éducation de l'homme moderne, La pédagogie de la Renaissance, 1400-1600*, traduit de l'italien par HUMBERT J., Paris, Fayard, 1968.

GAUCHER E., « La confrontation de l'idéal chevaleresque et de l'idéologie politique en Bourgogne au XV^e siècle, L'exemple de Jacques de Lalaing », *Rencontres Médiévales en Bourgogne (XIV^e -XV^e s.)*, vol. 2, Reims, Presses Universitaires de Reims, p. 3-24.

GAUDE-FERRAGU M., « Les dévotions princières à la fin du Moyen Âge, les testaments des ducs de Bourgogne et de leur famille (1386-1477) », *Revue du Nord*, 2004, no 354, p. 7-23.

GOUGENHEIM G., « L'Humanisme en France aux XIV^e et XV^e siècles », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1974, vol. 33, no 4, p. 413-420.

GRAFTON A. et JARDINE L., *From Humanism to the Humanities, Education and the Liberal Arts in Fifteenth and Sixteenth-Century Europe*, Cambridge, Harvard University Press, 1986.

HARSGOR M., « L'essor des bâtards nobles au XV^e siècle », *Revue historique*, t. 253, fasc. 2, avril-juin, 1975, p 319-354.

HEXTER J. H., « The Education of the Aristocracy in the Renaissance », *The Journal of Modern History*, 1950, vol. 22, no 1, p. 1-20.

HUIZINGA J., *Herfsttij der middeleeuwen*, Amsterdam, Contact, 1999.

JANSSENS P., « De la noblesse médiévale à la noblesse moderne, la création dans les anciens Pays-Bas d'une noblesse dynastique (XV^e-début XVII^e siècle) », *Bijdragen en mededelingen betreffende de geschiedenis der nederlanden*, 2008, vol. 123, no 4, p. 490-517.

JURDJEVIC M., « Civic Humanism and the Rise of the Medici », *Renaissance Quarterly*, 1999, vol. 52, no 4, p. 994-1020.

KAEUPER R., *Guerre, justice et ordre public, L'Angleterre et la France à la fin du Moyen Âge*, Paris, Aubier, 1994.

KEEN M., *Nobles, Knights and Men-at-Arms in the Middle Ages*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1996.

KHOL, B. G., « The changing concept of the "studia humanitatis" in the early Renaissance », *Renaissance Studies*, 1992, vol. 6, no 2, p. 185-209.

- KRISTELLER P. O. (éd.), *Humanismus und Renaissance*, 2 vol., Munich, Fink, 1974-1976.
- KRISTELLER P. O., *Renaissance Thought*, vol. 2, *Papers on Humanism and the Arts*, New-York, Harper and Row, 1965.
- KRUMEICH G., *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, Belin, 2017.
- LABARRIÈRE J.-L., « La vertu politique, Cicéron versus Macrobie », *Les études philosophiques*, 2011, no 99, p. 489-504.
- LASSABATÈRE T., *Du Guesclin, vie et fabrique d'un héros médiéval*, Paris, Perrin, 2015.
- LECUPPRE-DESJARDIN E., *Le royaume inachevé des ducs de Bourgogne (XIV^e-XV^e siècles)*, Paris, Belin, 2016.
- LEMAIRE J., *Les visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Âge*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1994.
- LEVELEUX-TEIXEIRA C., « Le droit canonique médiéval et l'horreur du scandale », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 2013, vol. 25, p. 193-211.
- LOPEZ CRUZ P., « La fábula de Menenio Agripa », *Nova Tellus, Anuario del Centro de Estudios Clásicos*, 2011, vol. 29, no 2, p. 117-128.
- MAZAS A., *Vie des grands capitaines du Moyen Âge*, t. 4, Paris, Hildesheim, 1838, p. 134.
- MONFRIN J., « Le goût des lettres antiques à la cour de Bourgogne au XV^e siècle », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1967, no 1, p. 285-289.
- MORSEL J., *L'aristocratie médiévale*, Paris, Armand Colin, 2004.
- ORMROD W., « The Foundation and Early Development of the Order of the Garter in England, 1348-1399 », *Frühmittelalterliche Studien. Jahrbuch des Instituts für Frühmittelalterforschung der Universität Münster*, 2017, vol. 50, p. 361-392.
- OROBITG C., « Les ambiguïtés de la *vergüenza* dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles », *Rives nord-méditerranéennes*, 2008, vol. 31, p. 89-113.
- PALLUD A., « Publius Valerius Publicola, ami du peuple et fondateur d'une république oligarchique », *Hypothèses*, 2002, no 5, p. 217-224.
- PIONCHON P., « La Généalogie des dieux païens entre le *Décameron* et les nouvelles des humanistes du premier XV^e siècle », *Cahiers d'études italiennes*, 2010, no 10, p. 55-78.

PRIDAT H.-F., *Nicolas Rolin, Chancelier de Bourgogne*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 1996.

REVEST C., « La naissance de l'humanisme comme mouvement au tournant du XV^e siècle », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 2013, vol. 3, p. 665-696.

RICHARD J., « Les archives et les archivistes des ducs de Bourgogne dans le ressort de la Chambre des Comptes de Dijon », *Bibliothèque de l'école des chartes*. 1944, t. 105, p. 123-169.

ROCH P. (dir.), *Sobriété volontaire, En quête de nouveaux modes de vie*, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 49-73.

SALLES C., *La Rome des Flaviens, Vespasien, Titus, Domitien*, Paris, Perrin, 2002.

SCHNERB-LIÈVRE M., « Evrard de Trémaugon », *Histoire littéraire de la France*, 2002, t. 42, no 2, p. 281-296.

SCHNERB B., « La piété et les dévotions de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1419-1467) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2005, 149^e année, no 4, p. 1327-1328.

SCHNERB B., *L'État bourguignon*, Paris, Perrin, 1999.

SCHNERB B., « Lourdin, seigneur de Saligny et de la Motte-Saint-Jean (v. 1370-1446), Une carrière à la cour de Bourgogne », *Francia - Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 2004, vol. 31, no 1, p. 45-94.

SINTOMER Y., « De Leonardo Bruni à Francesco Guicciardini, actualité de l'humanisme civique ? », *Raisons politiques*, 2009, no 36, p. 5-23.

SOMMÉ M., *Isabelle de Portugal duchesse de Bourgogne, une femme au pouvoir au XV^e siècle*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1998.

SPITZBARTH A.-B., *Ambassades et ambassadeurs de Philippe le Bon, troisième duc Valois de Bourgogne (1419-1467)*, Turnhout, Brepols, 2013.

VANDERJAGT A., *Qui sa vertu anoblist : the concepts of "noblesse" and "chose publique" in Burgundian political thought*, Meppel, Krips repro, 1981.

VAN HEMELRYCK T., « Les figures exemplaires au secours du héros bourguignon, exemples de chroniqueurs », *Publication du Centre européen d'études bourguignonnes (XIV^e-XVI^e s.)*, 2001, no 41, p. 39-51.

VAUGHAN R., *Philip the Good, The Apogee of Burgundy*, Woodbridge, Boydell, 2002.

WILLARD C. C., « Louis de Bruges, lecteur de Christine de Pizan », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 1997, no 4, p. 2-5.

WILLARD C. C., « The Concept of True Nobility at the Burgundian Court », *Studies in the Renaissance*, 1967, vol. 14, p. 33-48.

YORAN H., « Florentine Civic Humanism and the Emergence of Modern Ideology », *History and Theory*, 2007, vol. 46, no 3, p. 326-344.

Chapitres d'ouvrages communs

BOUSWMA W. J., « The Two Faces of Humanism, Stoicism and Augustinianism in Renaissance Thought », dans BRADY T. et OBERMAN H., (éd.), *Itinerarium Italicum, the Profile of the Italian Renaissance in the Mirror of its European Transformations, Dedicated to Paul Oskar Kristeller on the Occasion of his 70th Birthday*, Leiden, Brill, 1975, p. 3-60.

CARON M.-T., « Les nobles », dans PREVENIER W. (dir), *Le prince et le peuple, Images de la société du temps des ducs de Bourgogne, 1384-1530*, Anvers, Fonds Mercator, 1998, p. 34-53.

CARON M.-T., « Mode de vie noble », dans PREVENIER W. (dir), *Le prince et le peuple, images de la société du temps des ducs de Bourgogne, 1384-1530*, Anvers, Fonds Mercator, 1998, p. 142-155.

DE CRÉCY M.-C., HÉRICHE S. et PARUSSA G. « Introduction », dans DE CRÉCY M.-C. (éd.), *Jean Wauquelin, de Mons à la cour de Bourgogne*, Turnhout, Brepols, 2006, p. 1-4.

DE WIN P., « Être noble au XV^e siècle. À la recherche de critères et d'une définition », dans CAUCHIES J.-M. (éd.), *Les élites nobiliaires dans les Pays-Bas au seuil des temps modernes*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2001, p. 1-8 (Centre de recherches en histoire du droit et des institutions, Cahier 16).

HILTMANN T., « Un État de noblesse et de chevalerie sans pareilles ? Tournois et hérauts d'armes à la cour des ducs de Bourgogne », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 253-288.

IJSEWIJN J., « The Coming of Humanism to the Low Countries », dans OBERMAN H. et BRADY T. (éd.), *Itinerarium Italicum, the Profile of the Italian Renaissance in the Mirror of its*

European Transformations, Dedicated to Paul Oskar Kristeller on the Occasion of his 70th Birthday, Leiden, Brill, 1975, p. 193-301.

JANSSENS P., « L'évolution de la noblesse belge », dans DUERLOO L., JANSSENS P. et SCUFFLAIRE A., *Armorial de la noblesse belge du XV^e au XX^e siècle*, Bruxelles, Crédit communal, 1992, p. 17-28.

JOHAN F., « ms. 9278-80, Recueil didactique », dans BOUSMANNE B., VAN HOOREBEECK C. et JOHAN F. (dir.), *La librairie des ducs de Bourgogne, manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, vol. 2, *Textes didactiques*, Turnhout, Brepols, 2003, p. 78-82.

JUGIE P., « La construction de l'Hôtel-Dieu de Beaune (1443-vers 1500) », dans MAURICE-CHABARD B. (éd.), *La splendeur des Rolin, un mécénat privé à la cour de Bourgogne*, Paris, Picard, 1999, p. 101-110.

LASSALMONIE J.-F., « Le plus riche prince d'Occident? », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 63-82.

LEMAIRE J.-C., « Introduction », dans BOUSMANNE B., VAN HOOREBEECK C. et JOHAN F. (dir.), *La librairie des ducs de Bourgogne, manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, vol. 2, *Textes didactiques*, Turnhout, Brepols, 2003, p. 13-17.

LORENTZ P., « Les Rolin et les primitifs flamands », dans MAURICE-CHABARD B. (éd.), *La splendeur des Rolin, un mécénat privé à la cour de Bourgogne*, Paris, Picard, 1999, p. 145-162.

MANSFIELD H. C., « Bruni, Machiavel et l'humanisme civique », dans SFEZ G. (éd.), *L'enjeu Machiavel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 103-121.

MELVILLE G., « Le "mystère" de l'ordre de la Toison d'or », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 217-228.

MOEGLIN J.-M., « La place des messagers et des ambassadeurs dans la diplomatie princière à la fin du Moyen Âge », dans PIBRI E. et POISSON G. (éd.), *Le diplomate en question (XV^e-XVIII^e siècles)*, Lausanne, Faculté des lettres de l'université de Lausanne, 2010, p. 11-36.

OSCHEMA K., « Maison, noblesse et légitimité: aspects de la notion d'hérédité dans le milieu de la cour bourguignonne (XV^e siècle) », dans VAN DER LUGT M. et MIRAMON C. (éd.),

L'hérédité entre Moyen Âge et époque moderne, Perspectives historiques, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2008, p. 211-243.

OSCHEMA K., « Noblesse et chevalerie comme idéologie princière? », dans PARAVICINI W. (dir.), *La cour de Bourgogne et L'Europe, le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, actes du colloque international tenu à Paris les 9,10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 229-251.

PARAVICINI W., « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans AUTRAND F., GAUVARD C. et MOEGLIN J.-M. (dir.), *Saint-Denis et la royauté, Études offertes à Bernard Guenée*, Paris, Editions de la Sorbonne, 1999, p. 125-144.

PARAVICINI W., « The Court of the Dukes of Burgundy, A Model for Europe? », dans ASCH R. et BIRKE A. (dir.), *Princes, Patronage and the Nobility, The Court at the Beginning of the Modern Age*, Londres, Oxford University Press, 1991, p. 69-102.

PASTOUREAU M., « Un nouvel ordre de chevalerie », dans COCKSHAW P. et VAN DEN BERGEN-PANTENS C. (dir.), *L'ordre de la Toison d'or, de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505), idéal ou reflet d'une société ?*, Turnhout, Brepols, 1996, p. 65-66.

PIRON S., « Les mouvements de pauvreté chrétiens au Moyen Âge central », dans BOURG D. et ROCH P. (dir.), *Sobriété volontaire, En quête de nouveaux modes de vie*, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 49-73.

RAYNAUD C., « Le prince ou le pouvoir de séduire », dans BALARD M., PARAVICINI W., e.a., *Les princes et le pouvoir au Moyen Âge*, Paris, Editions de la Sorbonne, 1993, p. 261-284.

RAYNAUD C., « L'intégration à la cour de Bertrand Du Guesclin », dans MALAMUT E. (éd.), *Dynamiques sociales au moyen âge, en occident et en orient*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2010, p. 45-63.

RICHARD J., « Le rôle politique de l'ordre sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire », dans COCKSHAW P. et VAN DEN BERGEN-PANTENS C. (dir.), *L'ordre de la Toison d'or, de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505), idéal ou reflet d'une société ?*, Turnhout, Brepols, 1996, p. 67-70.

RICHARD J., « Introduction, les Rolin et leur mécénat », dans MAURICE-CHABARD B. (éd.), *La splendeur des Rolin, un mécénat privé à la cour de Bourgogne*, Paris, Picard, 1999, p. 15-17.

SCHOYSMAN A., « Jean Miélot, Jean Boccace et les généalogies, Note sur le ms. BNF, f. fr. 17001 », dans TIMELLI COLOMBO M. et GALDERISI C. (éd.), *Pour acquérir honneur et pris: Mélanges de moyen français offerts à Giuseppe Di Stefano.*, Montréal, CERES, 2004, p. 483-489.

SCHOYSMAN A., « Jean Miélot traducteur du *Débat de la vraie noblesse* de Buonaccorso da Pistoia », dans GALDERISI C. et PIGNATELLI C. (éd.), *La traduction vers le moyen français, Actes du II^e colloque de l'AIEMF, Poitiers, 27-29 avril 2006*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 323-336.

SCHOYSMAN A., « L'introduction de la littérature humaniste italienne en Bourgogne vers 1450, l'originalité d'une littérature étrangère ? », dans *Aspects historiques, philologiques et littéraires, Actes du IV^e Colloque de l'Association Internationale pour l'Étude du Moyen Français, organisé par le Groupe de recherche sur le moyen français, Louvain-la-Neuve, 20, 21 et 22 mai 2010*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 183-190.

SCHOYSMAN A., « Recueil d'auteur, recueil thématique? Le cas de la diffusion manuscrite de textes sur le thème de la "vraie noblesse" traduits par Jean Miélot », dans VAN HEMELRYCK T. et DIGNEF A. (éd.), *Le recueil au Moyen Âge, la fin du Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 277-287.

SOMMÉ M., « Le service des nobles des hôtels ducaux sous Philippe le Bon », dans CAUCHIES J.-M. (éd.), *Les élites nobiliaires dans les Pays-Bas au seuil des temps modernes*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2001, p. 31-48.

TROTIN J., « La chevalerie hainuyère à travers les Chroniques de Froissart », dans CAUCHIES J.-M., DE WAHA M. et e.a. (éd.), *Châteaux Chevaliers en Hainaut au Moyen Age*, Bruxelles, Crédit communal, 1995, p. 179-186.

VAN DEN BERGEN-PANTENS C., « ms. 10230, Cuvelier, *Chronique de Bertrand Du Guesclin* (mis en prose) », dans BOUSMANNE B., VAN HOOREBEECK C. et JOHAN F. (dir.), *La librairie des ducs de Bourgogne, manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, vol. 5, *Textes historiques*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 218-224.

WIJSMAN H., « Le connétable et la chanoine, Les ambitions bibliophiliques de Louis de Luxembourg au regard des manuscrits autographes de Jean Miélot », dans ADAM R. et MARCHANDISSE A. (éd.), *Le livre au fil de ses pages, Actes de la 14^e journée d'étude du Réseau des Médiévistes belges de Langue française, Université de Liège, 18 novembre 2005*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 2009, p. 121-150.

Tables des matières

REMERCIEMENTS.....	9
CHAPITRE 1, INTRODUCTION	11
LA NOBLESSE EN CRISE.....	11
LE PRESTIGE DU DUC DE BOURGOGNE, SON POUVOIR, SA COUR, SA BIBLIOPHILIE	15
LES HOMMES DE LETTRES AU SERVICE DU DUC ET L’HUMANISME	18
LE MANUSCRIT KBR 9278-80	23
PRÉSENTATION DE L’HISTORIOGRAPHIE	28
CHAPITRE 2, UNE QUESTION D’HONNEUR, LE DÉBAT ENTRE ALEXANDRE LE GRAND, HANNIBAL ET SCIPION L’AFRICAIN DEVANT MINOS, JUGE DES ENFERS	32
LE PROLOGUE DE JEAN MIÉLOT, INTRODUCTION DES JOUEURS.....	32
HANNIBAL, LE <i>SELF-MADE MAN</i> PATRIOTIQUE	35
ALEXANDRE LE GRAND, UNE AMBITION UNIQUEMENT VAINCUE PAR LA MORT	39
SCIPION L’AFRICAIN, UN MODÈLE DE VERTU ET D’HUMILITÉ AU SERVICE DE L’ÉTAT	43
À QUI REVIENT L’HONNEUR ? LE JUGEMENT DE MINOS.....	49
CONCLUSION.....	52
CHAPITRE 3, LA CONTROVERSIE, INTRODUCTION À LA QUESTION DE LA NOBLESSE.....	54
LE PROLOGUE DU TRANSLATEUR.....	54
LE PROLOGUE DE L’ACTEUR	58
L’INTRODUCTION DU DÉBAT	61
CONCLUSION.....	68
CHAPITRE 4, LE DISCOURS DE CORNÉLIUS, L’APOLOGIE DE LA NOBLESSE HÉRÉDITAIRE NANTIE	69
L’INCONTOURNABLE ARGUMENT D’HÉRÉDITÉ PARENTALE	70
LA NOBLESSE DE L’UN SUFFIT POUR LES AUTRES	75
LA LIBÉRALITÉ COMME CONSÉQUENCE D’UNE PUISSANCE ÉCONOMIQUE	83
L’ILLUSTRE LIGNÉE DES CORNÉLIENS, EXEMPLIFIÉE PAR LES SCIPIONS	88
LA CRITIQUE DE GAIUS ET LES PROMESSES À LUCRÈCE	92
CONCLUSION.....	95
CHAPITRE 5, LE DISCOURS DE GAIUS, UNE PLAIDOIRIE DE L’ASCENSION SOCIALE MÉRITOCRATIQUE .	98
UN CONTRE-ARGUMENTAIRE AU DISCOURS DE CORNÉLIUS	102
<i>L’argument de lignage.....</i>	<i>102</i>
<i>L’argument de la richesse.....</i>	<i>120</i>
L’IDÉAL DE L’HOMME DE VERTU NOBLE, L’AUTOBIOGRAPHIE DE GAIUS.....	128
LE COUP DE GRÂCE, L’ÉGOÏSME ET L’OISIVETÉ DE CORNÉLIUS MIS À JOUR.....	138

LES PROMESSES À LUCRÈCE	147
FIN DU DÉBAT.....	153
CONCLUSION.....	154
CHAPITRE 6, LES PARALLÈLES.....	157
LES THÈMES DU <i>DÉBAT</i> ET DE LA <i>CONTROVERSIE</i>	157
SCIPION, GAIUS ET PHILIPPE LE BON	160
LE <i>DÉBAT</i> ET LA <i>CONTROVERSIE</i> DANS LE CONTEXTE DE CRISE AU XV ^e SIÈCLE.....	164
LA POSTÉRITÉ DU <i>DÉBAT</i> ET DE LA <i>CONTROVERSIE</i>	168
CHAPITRE 7, CONCLUSION	172
BIBLIOGRAPHIE	181
SOURCE	181
INSTRUMENT DE TRAVAIL	181
ARTICLES DE DICTIONNAIRES ET D'ENCYCLOPÉDIES	181
MONOGRAPHIES ET ARTICLES DE REVUES	185
CHAPITRES D'OUVRAGES COMMUNS	191
TABLES DES MATIÈRES.....	195

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial